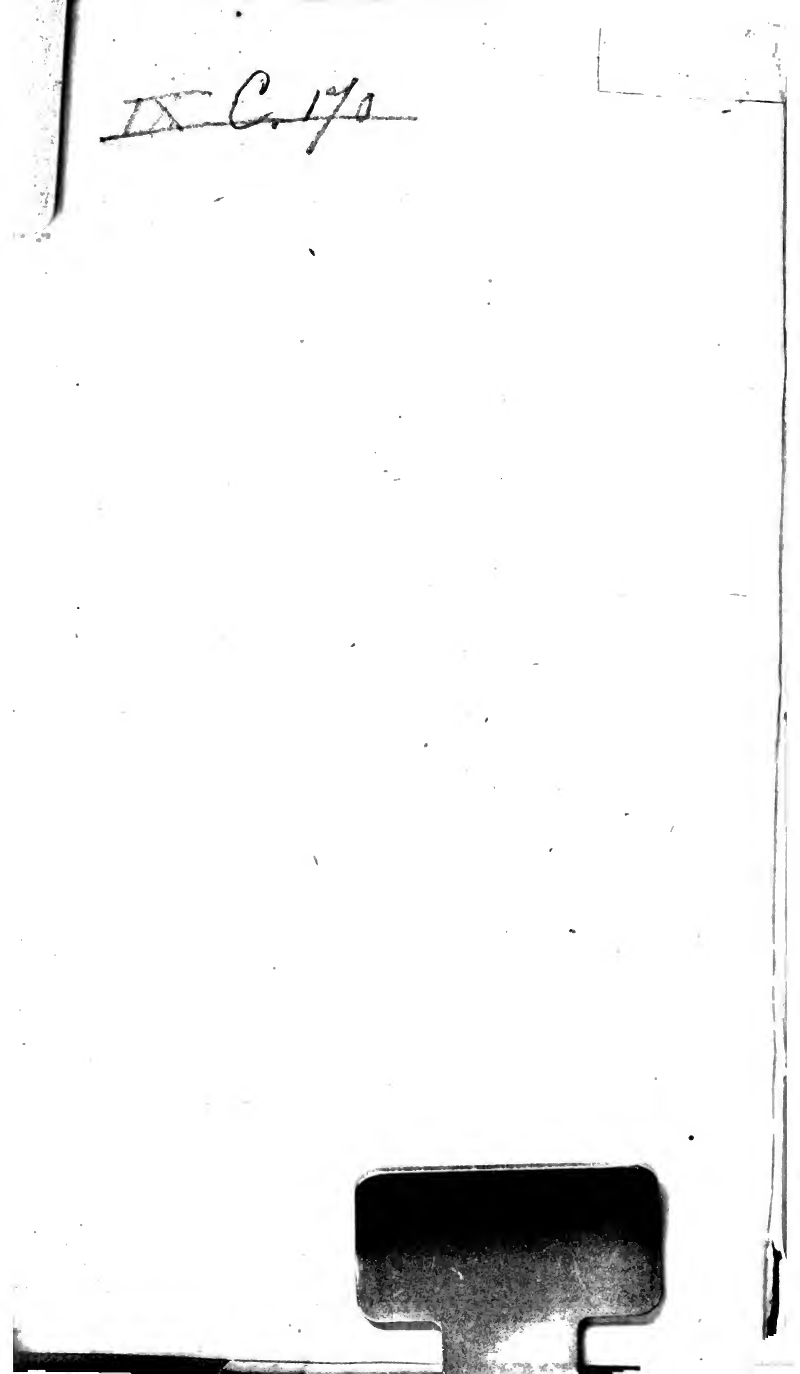
Digitized by Google


IX C. 170

3095
KW 91

Digitized by Google

Digitized by Google

MÉMOIRES

DE Mr. LE DUC

DE S. SIMON.

TOME PREMIER.

---

264 K 4

MÉMOIRES
DE Mr. LE DUC
DE S. SIMON,
OU
L'OBSERVATEUR VÉRIDIQUE,

Sur le Règne de Louis XIV, & sur les premières époques des Règnes suivans.

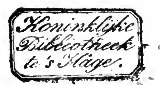
TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez Buisson, Libraire, rue des Poitevins.

M. DCC. LXXXIX.

Digitized by Google


Koninklijke
Bibliotheek
te 's Hage.

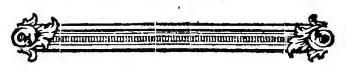
AVIS
DE L'ÉDITEUR.

L'AUTEUR de cet Ouvrage, Homme de qualité, attaché à la Cour de LOUIS XIV, avoit des mœurs auſtères, ainſi qu'une franchiſe peu commune, qui le rendoient très-ſévère dans ſes jugemens. Son pinceau eſt toujours ferme, quelquefois brûlant, plus ſouvent incorrect. Il écrit ſans ordre, & s'appeſantit ſur des diſcuſſions minutieuſes. Nous ne donnons qu'un extrait de ſes Mémoires; mais nous avons conſervé ſcrupuleuſement ſes expreſſions, craignant d'ôter à l'énergie du ſtyle, ce que nous aurions donné à la plus grande pureté du langage; mais on ſent que cette fidélité ne pouvoit s'éten-

dre à conſerver ce qu'il y avoit de rebutant dans les détails, & de fatigant dans les redites.

Au reſte, cet Extrait, dans lequel nous n'avons pas écrit une ſeule phraſe, préſentera un Tableau naturel & très-intéreſſant, d'un Siècle qu'on pourroit appeller: les Tems héroïques de la France.

L'Auteur eſt mort dans un âge très-avancé, retiré de la Cour, & preſque ignoré, dans ſa Terre.



MÉMOIRES

DE MR. LE DUC

DE S. SIMON,

Sur le Règne de Louis XIV, & sur les premières Epoques des Règnes suivans.

LIVRE PREMIER.

DE LA VIE PRIVÉE ET PUBLIQUE DE LOUIS XIV.

Premières années de Louis XIV.

LOUIS, Dauphin, nâquit à Saint-Germain en Laye, le 5 Septembre 1638, dans la vingt-troisième année du mariage de Louis XIII avec Anne d'Autriche.

La Reine accoucha, le 21 Septembre de l'année suivante, d'un second fils, qui porta

d'abord le nom de Duc d'Anjou, & qui fut MONSIEUR, Duc d'Orléans.

Le Roi Louis XIII étoit atteint, depuis quelques années, d'une maladie de langueur, qui lui fit sentir, vers le milieu d'Avril 1643, que sa mort approchoit. Il s'y prépara, & fit une Déclaration touchant la manière dont il vouloit que le Royaume fût gouverné, durant la minorité de son Successeur.

Louis XIII mourut un Vendredi, 14 de Mai 1643, dans la quarante-deuxième année de son âge, à pareil jour qu'étoit décédé Henri IV son Père.

Ainsi Louis XIV parvint au Trône à l'âge de quatre ans, six mois & neuf jours.

La Reine-Mère se fit donner sans restriction, malgré le testament du feu Roi, la Régence du Royaume & la tutelle de son fils.

Le Cardinal Mazarin fut Surintendant de l'éducation de l'enfant Roi.

Le jeune Monarque fut retiré, en 1645, des mains des femmes, pour passer en celles des hommes. Il eut alors beaucoup de peine, suivant les Mémoires du tems, de ce qu'on ne lui faisoit plus de conte de peau-d'âne pour l'endormir.

La Porte, ſon premier Valet-de-Chambre, y ſubſtitua la lecture de l'Hiſtoire de France par Mezerai.

Ce La Porte étoit un homme zélé pour l'inſtruction de ſon Maître. Ayant remarqué, à Ruel, que l'enfant affectoit, dans ſes jeux, de faire le perſonnage de valet, il ſe mit dans ſon fauteuil, le chapeau en tête, & joua le rôle de Roi. La Reine Mère, inſtruite par ſon fils de ce manque d'égards; le Valet-de-Chambre dit devant lui: " Puiſque le Roi a choiſi mon mé-
„ tier, n'eſt-il pas raiſonnable que je faſſe
„ le ſien? & en vérité, je ne perds pas au
„ change.... „ Cette leçon lui fut ſenſible, & n'eut pas beſoin d'être répétée.

Le Grand Condé, au retour d'une campagne de Flandres, où il avoit remporté une victoire, s'empreſſa de s'informer en ſecret du jeune Roi. Comme on lui répondit qu'il donnoit beaucoup d'eſpérance:
„ Ah! vous me raviſſez, dit-il; car il y a
„ plaiſir d'obéir à un Prince qui s'y con-
„ noît. „

On ſait que l'affection extrême de la Reine pour le Cardinal, & la haine de la Cour & du peuple pour ce premier Miniſtre, excitèrent des troubles en France,

ſoulevèrent les Parlemens, armèrent les Princes, & firent errer la Régente, ſon Favori, & le Roi même, de ville en ville, dont les portes leur étoient ſouvent fermées.

Le Roi avoit atteint ſa majorité; mais il n'en avoit pas plus d'autorité, ni de crédit auprès de la Régente & du premier Miniſtre.

Ce Prince errant fut expoſé au ſiège d'Eſtampes, où l'on tira pluſieurs volées de canon, qui ne paſsèrent pas loin de lui, & dont il ne témoigna aucun effroi.

Commencement du Règne de Louis XIV.

Il ne faut pas s'étendre davantage ſur les premières années de Louis XIV.

Roi preſqu'en naiſſant, étouffé par la politique de la Reine mère, qui vouloit gouverner; plus encore, par le vif intérêt du Cardinal Mazarin, qui vouloit toujours ſoutenir ſa grandeur; aſſervi ſous une main inflexible, tant que vécut ce premier Miniſtre; c'eſt autant de retranché ſur le règne de ce Monarque.

Toutefois il pointoit ſous le joug; il ſentoit l'amour; il comprenoit que l'oiſiveté

étoit l'ennemie de la gloire; il avoit en vain essayé vers l'un & vers l'autre de foibles efforts; enfin ce jeune Monarque eut assez de sentimens pour se croire affranchi, à la mort de Mazarin, s'il n'eût pas assez de force pour se délivrer plutôt de sa domination.

Il prit dès-lors une résolution, mais qu'il ne put soutenir avec une constante fermeté, parce qu'il ne s'apperçut, presque pas dans l'effet, qu'elle lui échappât sans cesse; ce fut de gouverner par lui-même; ce fut la chose dont il se piqua le plus, dont on le loua, & dont il se flatta.

Né avec un esprit médiocre, mais capable de se former, de se limer, de se raffiner, d'emprunter d'autrui, sans imitation & sans gêne, il profita infiniment d'avoir toujours vécu avec les personnes du monde qui avoient le plus d'esprit, & des plus différentes sortes, en hommes, & en femmes de tout âge, de tout genre, & de tous personnages.

La première entrée de ce Roi, de 23 ans dans le monde, fut heureuse; il se vit environné d'hommes distingués de toute espèce. Ses Ministres étoient alors les plus habiles de l'Europe; ses Généraux les plus grands; les seconds, les meilleurs, & qui

ſont devenus des Capitaines à leur école : les noms illuſtres des uns & des autres ont paſſé comme tels à la poſtérité, d'un conſentement unanime.

Les mouvemens dont l'Etat avoit été ſi furieuſement agité, au-dedans & au-dehors, depuis la mort de Louis XIII, avoient compoſé une Cour d'habiles perſonnages, & de Courtiſans raffinés.

Maiſon de la Comteſſe DE SOISSONS.

LA Comteſſe de Soiſſons, Nièce du Cardinal Mazarin, comme Surintendante de la Maiſon de la Reine, logeoit à Paris, aux Thuileries, où étoit la Cour, & y dominoit par ſon eſprit & ſon adreſſe : c'étoit là où ſe raſſembloit tous les jours tout ce qu'il y avoit de plus diſtingué en hommes & en femmes, qui rendoient cette maiſon le centre de la galanterie de la Cour, & des intrigues & des menées de l'ambition ; elle étoit alors autant priſée, comptée & reſpectée qu'elle a été depuis oubliée.

Ce fut dans cet important & brillant tourbillon que le Roi ſe jeta d'abord ; il y prit cet air de politeſſe & de galanterie qu'il

ſut conſerver toute ſa vie. On peut dire qu'il étoit fait pour en impoſer, & qu'au milieu de tous les autres hommes, ſa taille, ſon port, ſa beauté, le ſon de ſa voix, l'adreſſe & la grace naturelle de toute ſa perſonne, le firent diſtinguer juſqu'à ſa mort, comme le Roi des Abeilles; & ne fût-il né que ſimple particulier, il auroit eu également le talent des fêtes, des plaiſirs, de la galanterie, & de faire naître les plus grandes paſſions.

Madame DE LA VALLIERE.

LA première inclination du Roi fut celle pour Madame de la Valliere. Arrachée à elle-même par ſes propres yeux, modeſte, déſintéreſſée, douce, bonne au dernier point, combattant ſans ceſſe contre elle-même; victorieuſe enfin de ſon déſordre, elle finit par fuir la Cour, & ſe conſacrer à la plus dure & la plus ſainte pénitence.

Ajoutons que ce Prince ſi foible eut cependant aſſez de force pour ſe défendre ſouvent de cette paſſion en faveur de la gloire.

PREMIER AGE DE CE RÈGNE.

Brillantes époques de la gloire de Louis XIV.

LA presséance solennellement cédée par l'Espagne, & la satisfaction entière qu'elle fit par le Baron de Vatteville au Comte, depuis Maréchal d'Estrades, Ambassadeur des deux Couronnes, à Londres, & l'éclatante raison tirée de l'insulte faite au Duc de Créqui, Ambassadeur de France, par le Gouverneur de Rome, par les parens du Pape, & par les Corses de sa garde, furent les premiers éclats de la grandeur de ce Règne.

Bientôt après, la mort du Roi d'Espagne fit saisir à ce jeune Prince, avide de gloire, une occasion de guerre dont les renonciations si récentes & si soigneusement stipulées dans le contrat de mariage de la Reine ne purent le détourner.

Il marcha en Flandres. Ses conquêtes furent rapides. Le passage du Rhin fut signalé. La triple alliance de l'Angleterre, de la Suède & de la Hollande ne fit que l'animer; il alla prendre, en plein hiver, toute la Franche-Comté.

Tout étoit floriſſant dans l'Etat ; tout y étoit riche : Colbert avoit mis les Finances, la Marine, le Commerce, les Manufactures, les Lettres même, au plus haut point ; & ce ſiècle, ſemblable à celui d'Auguſte, produiſoit, à l'envi, des hommes illuſtres en tout genre, juſqu'à ceux même qui ne ſont bons que pour les plaiſirs.

RIVALITÉ DES MINISTRES.

Cauſe de la Guerre.

LE Tellier & Louvois ſon fils, qui avoient le département de la guerre, frémiſſoient des ſuccès & du crédit de Colbert, & n'eurent pas de peine à mettre en tête au Roi une guerre nouvelle, dont les ſuccès cauſèrent une telle frayeur à l'Europe, que la France ne l'en a pu remettre qu'après y avoir penſé ſuccomber : elle en ſentira long-tems le poids & le malheur.

Telle fut la véritable cauſe de cette fameuſe guerre de Hollande, à laquelle le Roi ſe laiſſa pouſſer, & que ſon foible pour Madame de Monteſpan, rendit ſi funeſte à ſon Etat & à ſa gloire.

Tout conquis, tout pris, la ville d'Amſterdam prête à lui envoyer ſes clefs, le Roi cède à ſon impatience, quitte l'armée, vole à Verſailles, & détruit, en un inſtant, tout le ſuccès de ſes armes. Il répara cette faute par une ſeconde conquête, en perſonne, de la Franche-Comté qui, pour cette fois, eſt demeurée à la France.

GUERRE DE FLANDRES.

Conſeil de Guerre; Singularités intéreſſantes & peu connues.

En 1676, le Roi retourna en Flandres, prit Condé, & Monsieur s'empara de Bouchain. Les Armées du Roi & du Prince d'Orange s'approchèrent de ſi près, & ſi ſubitement, qu'elles ſe trouvèrent en préſence, & ſans ſéparation, près de la cenſe d'Hertebitte.

Il fut queſtion de décider ſi on donneroit bataille, & de prendre ſon parti ſur le champ. Monsieur n'avoit pas encore été joint à Bouchain; mais le Roi, ſans cela, étoit ſupérieur à l'armée ennemie. Les Maréchaux de Schomberg, d'Humières, de la

Feuillade, de Lorge, &c., s'aſſemblèrent à cheval autour du Roi, avec quelques-uns des plus diſtingués d'entre les Officiers-Généraux, & les principaux Courtiſans, pour tenir une eſpèce de conſeil de guerre. Toute l'armée crioit au combat, & tous ces Maréchaux voyoient bien ce qu'il y avoit à faire; mais la perſonne du Roi les embarraſſoit; & bien plus Louvois qui connoiſſoit ſon maître, & qui cabaloit depuis deux heures, de ſorte qu'on commençoit d'appercevoir où les choſes en pouvoient venir.

Louvois, pour intimider l'aſſemblée, parla le premier en Rapporteur, & diſſuada de donner bataille. Le Maréchal d'Humières, ſon ami intime, & le Maréchal de Schomberg qui le ménageoit fort, furent de ſon avis. Le Maréchal de la Feuillade, hors de meſure avec Louvois, mais favori qui ne connoiſſoit pas moins bien de quel avis il falloit être, après quelques propos douteux, conclut comme eux. M. de Lorge, inflexible pour la vérité, touché de la gloire du Roi, ſenſible au bien de l'Etat, mal avec Louvois comme le neveu, favori de M. de Turenne, tué l'année précédente, & qui venoit d'être fait Maréchal de France malgré le Miniſtre, & Capitaine des Gardes-

du-Corps, opina de toutes ses forces pour la bataille ; il en déduisit tellement les raisons, que Louvois même & les Généraux demeurèrent sans repartie. Le peu de ceux de moindre grade qui parlèrent après, osèrent encore moins déplaire à Louvois ; mais ne pouvant affoiblir les raisons de M. le Maréchal de Lorge, ils ne firent que balbutier. Le Roi, qui écoutoit tout, prit encore les avis, ou plutôt simplement les voix, sans faire répéter ce qui avoit été dit par chacun ; puis avec un petit mot de regret de se voir retenu par de si bonnes raisons, & du sacrifice qu'il faisoit de ses désirs, à ce qui étoit l'avantage de l'Etat, tourna bride, & il ne fut plus question de bataille.

Le lendemain, & c'est de M. le Maréchal de Lorge que je le tiens, qui étoit la vérité même, à qui je l'ai ouï raconter plus d'une fois, & jamais sans dépit ; le lendemain, dis-je, il eut occasion d'envoyer un trompette aux ennemis qui se retiroient ; ils le gardèrent un jour ou deux dans leur armée. Le Prince d'Orange le voulut voir, & le questionna fort sur ce qui avoit empêché le Roi de l'attaquer, se trouvant le plus fort, les deux armées en vue, si près l'une de l'autre & en rase campagne, sans quoi

que ce soit entre deux. Après l'avoir fait causer devant tout le monde, il lui dit avec un souris malin, pour montrer qu'il étoit bien averti, & pour faire dépit au Roi, qu'il ne manquât pas de dire au Maréchal de Lorge, qu'il avoit grande raison d'avoir voulu & si opiniâtrément soutenir la bataille; que jamais lui ne l'avoit manqué si belle, ni ne s'étoit trouvé si aise que de se voir hors de la portée de recevoir le combat; qu'il auroit été battu sans ressource & sans pouvoir l'éviter, s'il avoit été attaqué, & il en déduisit en peu de mots les raisons.

Le Trompette tout glorieux d'avoir eu avec le Prince d'Orange un si long & si glorieux entretien, le débita, non-seulement à M. le Maréchal de Lorge, mais au Roi qui voulut le voir; & de là aux Maréchaux, aux Généraux, & à qui le voulut entendre; il augmenta ainsi le dépit de l'Armée, & en fit un grand à Louvois.

Cette faute, & ce genre de faute, ne fit que trop d'impression sur les Troupes, & excita par-tout de cruelles railleries dans le Public & dans les Cours Etrangères.

Le Roi ne demeura guère à l'Armée depuis; quoiqu'on ne fût qu'au mois de Mai, il s'en revint à la Cour.

L'année ſuivante, il retourna en Flandres : il prit Cambrai, & MONSIEUR fit le ſiège de St. Omer. Il fut au-devant du Prince d'Orange, qui venoit ſecourir la place, lui donna bataille près de Caſſel, & remporta une victoire complette, prit tout de ſuite St. Omer, puis alla rejoindre le Roi.

Ce contraſte fut ſi ſenſible au Monarque, que jamais, depuis, il ne donna d'Armée à commander à MONSIEUR. Tout l'extérieur fut parfaitement gardé ; mais, dès ce moment, la réſolution fut priſe & toujours bien tenue.

L'année d'après, le Roi fit en perſonne le ſiège de Gand, dont le projet & l'exécution fut le chef-d'œuvre de Louvois. La paix de Nimègue mit fin, cette année, à la guerre avec la Hollande, l'Eſpagne, &c.; & au commencement de l'année ſuivante, avec l'empereur & l'Empire.

Suite des Guerres & des Succès des Armées de Louis XIV.

L'AMÉRIQUE, l'Afrique, l'Archipel, la Sicile reſſentirent vivement la puiſſance de la France; & en 1684, Luxembourg fut le prix des retardemens des Eſpagnols à ſatisfaire à toutes les conditions de la paix.

Gênes bombardée ſe vit forcée à demander la paix par ſon Doge en perſonne, accompagné de quatre Sénateurs, au commencement de l'année 1685.

Depuis, juſqu'en 1688, le tems ſe paſſa dans le cabinet, moins en fêtes qu'en dévotions & en contraintes. Ici finit l'apogée de ce Règne, & le comble de gloire & de proſpérité. Les grands Capitaines, les grands Miniſtres au dedans & au dehors n'étoient plus, mais il en reſtoit les Elèves.

Nous allons voir le ſecond âge qui ne répondra guère au premier, mais qui, en tout, fut encore plus différent du dernier.

SECOND AGE DE CE RÈGNE.

Etrange cauſe de la Guerre de 1688.

ANECDOTE DE LA FENÊTRE DE TRIANON.

LA guerre de 1688 eut une étrange origine, dont l'anecdote, également certaine & curieuſe, eſt ſi propre à caractériſer le Roi, & Louvois ſon Miniſtre, qu'elle doit tenir place ici.

Louvois, à la mort de Colbert, avoit eu la Surintendance des bâtimens. Le petit Trianon de Porcelaine, fait autrefois pour Madame de Monteſpan, ennuyoit le Roi, qui par-tout vouloit des Palais. Il s'amuſoit fort à ſes bâtimens. Il avoit auſſi le compas dans l'œil pour la juſteſſe, les proportions, la ſymétrie; mais le goût n'y répondoit pas.

Ce château ne faiſoit que de ſortir de deſſous terre, lorſque le Roi s'apperçut d'un défaut à une croiſée qui s'achevoit dans la longueur du rez-de-chauſſée.

Louvois, qui naturellement étoit brutal, & de plus gâté juſqu'à ſouffrir difficilement d'être repris par ſon maître, diſputa fort & ferme, & maintint que la croiſée étoit bien.

bien. Le roi tourna le dos, & alla ſe promener ailleurs dans le bâtiment.

Le lendemain il rencontra Le Notre, bon Architecte, fameux par le goût des jardins, qu'il a commencé à introduire en France, & dont il a pouſſé la perfection à un haut point ; lui ayant demandé s'il avoit été à Trianon, il répondit que non. Le Roi lui expliqua ce qui l'avoit choqué, & lui dit d'y aller. Le lendemain, même queſtion, même réponſe ; le jour d'après autant. Le Roi vit bien qu'il n'oſoit s'expoſer à trouver qu'il eût tort, ou à blâmer Louvois; il ſe fâcha, & il lui ordonna de ſe rendre le lendemain à Trianon, où il iroit & où il feroit venir Louvois auſſi.

Il n'y eut plus moyen de reculer : le Roi les vit le lendemain tous les deux à Trianon. Il y fut d'abord queſtion de la fenêtre. Louvois diſputa : Le Notre ne diſoit mot. Enfin le Roi lui ordonna d'aligner, de meſurer & de dire après ce qu'il auroit trouvé. Tandis qu'il y travailloit, Louvois, en furie de cette vérification, grondoit tout haut, & ſoutenoit, avec aigreur, que cette fenêtre étoit en tout pareille aux autres. Quand tout fut bien examiné, il demanda à Le Notre ce

qui en étoit, & Le Notre à balbutier. Le Roi se mit en colère, & ordonna à Le Notre de parler net. Alors Le Notre avoua que le Roi avoit raison, & dit ce qu'il y avoit trouvé de défectueux. Il n'eut pas plutôt achevé, que le Roi se tournant vers Louvois, lui dit qu'on ne pouvoit tenir à ses opiniâtretés; que sans sa remarque on auroit bâti tout de travers, & qu'il auroit fallu tout abattre, aussi-tôt que le bâtiment auroit été achevé; en un mot il lui lava fortement la tête.

Louvois outré de cette sortie, & de ce que Courtisans, Ouvriers & Valets en avoient été témoins, arrive chez lui furieux; il y trouva St. Fouange, Villneuf, le Chevalier de Nogent, les deux Tilladets, quelques autres féaux intimes, qui furent bien alarmés de le voir en cet état. „ C'en est fait, leur dit-il, je suis perdu „ auprès du Roi de la façon dont il vient „ de me traiter pour une fenêtre. Je n'ai „ de ressources qu'en une guerre qui le „ détournera de ses bâtimens, & qui me „ rende nécessaire; & parbleu il l'aura.

En effet, quelques mois après, il tint parole; & malgré le Roi & les autres Puissances, il la rendit générale. Elle ruina

la France au-dedans, ne l'étendit pas au-dehors malgré la prospérité de ses armes, & produisit au contraire des événemens honteux.

Faute insigne, qui sauve l'Armée ennemie.

De toutes les fautes, celle qui porta le plus à plomb sur le Roi, fut celle commise dans la dernière campagne, qui ne dura pas un mois. Il avoit en Flandres deux armées formidables, supérieures du double au moins, à celle de l'ennemi, qui n'en avoit qu'une. Le Prince d'Orange n'en étoit qu'à une lieue, & Monsieur de Luxembourg, avec l'autre Armée, à une demi-lieue de celle du Roi, & rien entre les trois. Le Prince d'Orange se trouvoit tellement enfermé, qu'il s'estimoit sans ressource dans les retranchemens qu'il fit relever à la hâte autour de son camp, & en si grand danger, qu'il le manda à Vaudemont, son ami intime, à Bruxelles, durant quatre ou cinq fois, & qu'il ne voyoit nulle sorte d'espérance d'échapper & de sauver son Armée. Rien ne la sépa-

roit de celle du Roi que ſes mauvais retranchemens; & rien de plus aiſé & de plus ſûr que de le forcer avec l'une des des deux Armées, & de pourſuivre ſa victoire avec l'autre toute fraîche, & qui toutes deux étoient complettes, indépendantes l'une de l'autre, & bien pourvues de vivres & d'artillerie.

On étoit aux premiers jours de Juin; & que ne promettoit pas une telle victoire au commencement d'une campagne? Auſſi l'étonnement fut extrême & général dans les trois Armées, quand on y apprit que le Roi ſe retiroit, & faiſoit deux gros détachemens de preſque toute l'Armée qu'il commandoit en perſonne; un pour l'Italie, l'autre pour l'Allemagne ſous MONSEIGNEUR.

M. de Luxembourg, qu'il manda le matin de la veille de ſon départ pour lui apprendre les nouvelles diſpoſitions, ſe jetta à ſes genoux, & les lui tint long-tems embraſſés pour l'en détourner, & pour lui démontrer la facilité, la certitude & la grandeur du ſuccès en attaquant le Prince d'Orange. Il ne réuſſit qu'à importuner d'autant plus ſenſiblement, qu'il n'y eut pas un mot à oppoſer.

Ce fut une conſternation dans les deux

Armées qui ne peut ſe repréſenter. Juſqu'aux Courtiſans, ſi aiſes d'ordinaire de retourner chez eux, ne purent contenir leur douleur. Elle éclata par-tout auſſi librement que la ſurpriſe ; & à l'une & à l'autre ſuccédèrent de fâcheux raiſonnemens.

Le Roi partit le lendemain pour aller rejoindre Madame de Maintenon & les Dames, & retourner avec elles à Verſailles pour ne plus revoir la frontière, ni l'Armée, que pour le plaiſir & en tems de paix.

La victoire de Neerwinde que Monſieur de Luxembourg remporta ſix ſemaines après, ſur le Prince d'Orange que la nature du terrein prodigieuſement aidée de l'art avoit furieuſement retranché, renouvella d'autant plus les douleurs & les diſcours, qu'il s'en falloit de tout, que le poſte de l'Abbaye de Parc reſſemblât à celui de Neerwinde ; il s'en falloit preſque de tout, que nous euſſions les mêmes forces, & plus que tout, que faute de vivres & d'équipages ſuffiſans d'artillerie, cette victoire pût être pourſuivie.

Pour achever ceci tout à la fois, on ſut que le Prince d'Orange, averti du départ du Roi, avoit mandé à Vaudemont, qu'il en

avoit l'avis d'une main toujours bien ſûre, & qui ne lui en avoit jamais donné de faux; mais que pour celui-là, il ne pouvoit y ajouter foi, ni ſe livrer à l'eſpérance; & par un ſecond courrier, que l'avis étoit vrai que le Roi partoit, que c'étoit à une inconcevable réſolution qu'il devoit uniquement une ſi ineſpérée délivrance. Le plus rare, c'eſt que Vaudemont, établi long-tems depuis à notre Cour, l'a ſouvent conté à ſes amis, même à ſes compagnies, & juſques dans le ſallon de Marly.

Paix de Ryſwick.

LA paix qui ſuivit cette guerre, & après laquelle le Roi & l'Etat, aux abois, ſoupiroient depuis long-tems, fut honteuſe. Il fallut en paſſer par ce que Monſieur de Savoie voulut, pour le détacher de ſes alliés, & reconnoître enfin le Prince d'Orange pour Roi d'Angleterre, après une ſi longue ſuite d'efforts, de haine & de mépris perſonnels, & recevoir encore Portland, ſon Ambaſſadeur, comme une eſpèce de divinité. Notre précipitation nous coûta Luxembourg, & l'ignorance Militaire de nos Plénipotentiaires, qui ne fut point éclairée du

cabinet, donna aux ennemis de grands avantages pour former leurs frontières. Telle fut la paix de Ryſwick, conclue en Septembre 1691.

Le repos des armes ne fut guère que de trois ans. On ſentit cependant toute la douleur de la reſtitution des pays & des places que nous avions conquiſes, avec le poids de tout ce que la guerre avoit coûté.

Ici ſe termine le ſecond âge de ce Règne.

TROISIÈME AGE DU RÈGNE DE LOUIS XIV.

LE troiſième âge s'ouvrit par un comble de gloire & de proſpérités inouies. Le tems en fut court; il enivra, & prépara d'étranges malheurs, dont l'iſſue a été une eſpèce de miracle. D'autres ſortes de malheurs accompagnèrent & conduiſirent le Roi au tombeau. Heureux s'il n'eût ſurvécu que peu de mois, à l'avènement de ſon petit-fils, à la totalité de la Monarchie d'Eſpagne, dont il fut d'abord en poſſeſſion, ſans coup férir!

Cette dernière époque eſt encore ſi pro-

che de ce tems, qu'il n'y a pas lieu de s'y étendre; mais le peu qui a été retracé du Règne du feu Roi étoit néceſſaire, pour mieux faire entendre ce qu'on va dire de ſa Perſonne.

PORTRAIT ET CARACTÈRE DE LOUIS XIV.

Son peu d'inſtruction. Ses préjugés.

IL faut le dire, l'eſprit du Roi étoit au-deſſous du médiocre, mais très-capable de ſe former. Il aima la gloire, & voulut l'ordre & la règle; il étoit né ſage, modéré, ſecret, maître de ſes mouvemens & de ſa langue; de lui-même il étoit bon & juſte; & Dieu lui avoit donné aſſez de talens pour un bon Roi, & même un aſſez grand Roi. Tout le mal lui vint d'ailleurs.

Sa première éducation fut négligée. On lui a ſouvent ouï parler de ces tems avec amertume, juſques-là qu'il racontoit qu'on le trouva un ſoir tombé dans le baſſin du Palais Royal, à Paris, où la Cour demeuroit alors.

Il fit quelquefois, en public, de fortes mépriſes.

méprises. Monsieur de la Feuillade, plaignant exprès, devant lui, le Marquis de Resnel (qui fut tué depuis, étant Lieutenant-Général & Mestre de Camp Général de la Cavalerie) de n'avoir pas été Chevalier de l'Ordre en 1661, le Roi pensa; puis dit, avec mécontentement, qu'il falloit aussi se rendre justice.

Resnel étoit Clermont-Gallerande, ou d'Amboise; & le Roi, qui depuis, n'a été rien moins que délicat là-dessus, le croyoit un homme de fortune. De cette même Maison étoit Monglat, Maître de sa Garde-Robe, qu'il traitoit bien, & qu'il fit Chevalier de l'Ordre en 1661; qui a laissé de très-bons Mémoires. Monglat avoit épousé la fille du Chancelier de Cheverni. Leur fils unique porta, toute sa vie, le nom de Cheverni, dont il avoit la terre, & passa sa vie à la Cour. Ce nom de Cheverni trompa le Roi; il le crut peu de chose; il n'avoit point de charge, & ne put être Chevalier de l'Ordre. Le hasard détrompa le Roi, à la fin de sa vie.

St. Herem avoit passé sa vie dans la Charge de Grand Louvetier, puis Gouverneur & Capitaine de Fontainebleau; mais il ne put être Chevalier de l'Ordre. Le

Roi, qui le ſavoit beau-frère de Courtin, Conſeiller-d'Etat, le crut par-là un homme de fortune : cependant il étoit Montmorin, & le Roi ne le ſut que fort tard, par M. de la Rochefoucault; encore fallut-il expliquer quelles étoient ces Maiſons que leur nom ne lui apprenoit pas.

Il ſembleroit, par ces exemples, que le Roi auroit aimé la grande Nobleſſe, & qu'il ne lui en vouloit pas égaler d'autre. Sa condeſcendance pour ſes Miniſtres, dont quelques-uns haïſſoient & rabaiſſoient, pour s'élever, tout ce qu'ils n'étoient pas, & ne pouvoient être, l'avoient mis en garde contre la naiſſance diſtinguée, même contre le mérite tranſcendant.

On s'apperçut qu'il avoit plus de foible que de goût pour la gloire. Trop ſenſible à la flatterie, c'étoit par elle qu'on s'approchoit de lui; & ceux qu'il aima n'en furent redevables qu'à heureuſement remontrer, & à ne ſe jamais laſſer en ce genre.

C'eſt ce qui donna tant d'autorité à ſes Miniſtres, par les occaſions continuelles qu'ils avoient de l'encenſer, ſur-tout de lui attribuer toutes choſes, & de feindre de les avoir appriſes de lui. La ſoupleſſe, l'air dépendant de lui, étoient les uniques

voies de lui plaire. Pour peu qu'on s'en écartât, on n'y revenoit plus; & c'est ce qui acheva la ruine de Louvois.

Suite du caractère de Louis XIV.

Ce poison de la flatterie ne fit que s'étendre; il parvint jusqu'à un comble incroyable, dans un Prince qui n'étoit pas dépourvu d'esprit, & qui avoit de l'expérience.

Lui-même, sans avoir ni voix ni musique, chantoit les endroits les plus à sa louange, des prologues d'opéra. On l'y voyoit se complaire; & jusqu'à ses soupers publics au grand couvert, où il avoit quelquefois des violons, il chantonnoit entre ses dents les mêmes louanges, quand on jouoit les airs qui étoient faits dessus.

De là ce désir de gloire qui l'arrachoit par intervalles à l'amour; de là cette facilité à Louvois de l'engager dans de grandes guerres, tantôt pour culbuter Colbert, tantôt pour se maintenir, ou s'accroître; & de lui persuader, en même tems, qu'il étoit plus grand Capitaine qu'aucun de ses Généraux, & pour les projets & pour les

exécutions ; à quoi les Généraux ſe prêtoient quelquefois eux-mêmes pour plaire au Roi.

Il s'approprioit tout, avec une facilité & une complaiſance admirable en lui-même, & ſe croyoit tel qu'ils le dépeignoient en parlant. De là ce goût de revues; ce goût de faire des ſièges, de s'y faire retenir, afin d'étaler ſa capacité, ſa prévoyance, ſa vigilance, ſes fatigues, auxquelles ſon corps robuſte, & admirablement conformé, étoit merveilleuſement propre, ſans ſouffrir de la faim, de la ſoif, du froid, du chaud, de la pluie, ni d'aucun mauvais tems.

Il étoit ſenſible auſſi à entendre admirer, le long des camps, ſon grand air & ſa bonne mine, ſon adreſſe à cheval, & tous ſes travaux.

C'étoit de ſes Campagnes & de ſes Troupes qu'il entretenoit le plus ſouvent ſa ſociété intime; il parloit bien, en bons termes, avec juſteſſe ; il racontoit mieux qu'homme du monde. Ses diſcours les plus communs n'étoient jamais dépourvus d'une naturelle & ſenſible majeſté.

Cependant ſon eſprit ſe plut en toutes ſortes de détails. Il entra ſans ceſſe dans

ceux des Troupes ; des habillemens, armemens, évolutions, exercice, discipline ; en un mot, de toutes sortes : il ne s'occupoit pas moins de ses bâtimens de sa maison civile, de ses extraordinaires de bouche. Il croyoit toujours apprendre quelque chose aux plus habiles, qui recevoient en novices des leçons qu'ils savoient par cœur depuis long-tems.

Les pertes de tems, qui paroissoient au Roi avoir tout le mérite d'une application continuelle, étoient le triomphe de ses Ministres, qui, avec un peu d'art & d'expérience à le tourner, faisoient venir comme de lui, ce qu'ils vouloient eux-mêmes ; & qui le conduisoient selon leurs vues, & trop souvent selon leur intérêt, tandis qu'ils s'applaudissoient de le voir se noyer dans ces détails.

La vanité & l'orgueil du rang, qui vont toujours croissant, qu'on nourrissoit, & qu'on augmentoit sans cesse en lui, sans même qu'il s'en apperçût, & jusques dans les chaires par les Prédicateurs en sa présence, devinrent la base de l'exaltation de ses Ministres par-dessus toute autre grandeur.

Audiences de Louis XIV.

Le plus grand Seigneur, comme le plus ſubalterne de tous les états, parloit librement au Roi, allant ou revenant de la meſſe, paſſant d'un appartement à un autre, ou allant monter en caroſſe; les plus diſtingués, même quelques autres, à la porte de ſon cabinet, mais ſans oſer l'y ſuivre: c'eſt à quoi ſe bornoit la facilité de ſon accès.

Ainſi on ne pouvoit s'expliquer qu'en deux mots, d'une manière fort incommode, & toujours entendue de ceux qui environnoient le Roi, ou, ſi on étoit plus connu de lui, dans ſa perruque; ce qui n'étoit pas plus avantageux.

La réponſe ſûre étoit un *je verrai*, utile à la vérité pour s'en donner le tems, mais ſouvent peu ſatisfaiſante; moyennant quoi tout paſſoit néceſſairement par les mains des Miniſtres, ſans qu'il pût jamais y avoir d'éclairciſſemens; ce qui les rendoit les maîtres de tout; & le Roi le vouloit bien, ou ne s'en appercevoit pas.

D'audiences à eſpérer dans ſon cabinet, rien n'étoit plus rare, même pour les af-

faires du Roi, dont on avoit été chargé; jamais, par exemple, à ceux qu'on envoyoit ou qui revenoient d'emplois étrangers; jamais un Officier-général, si on en excepte certains cas particuliers & peu fréquens; & encore, mais peu souvent, quelques-uns de ceux qui étoient chargés de ces détails de Troupes où le Roi se plaisoit tant; de courtes instructions aux Généraux d'Armée qui partoient, & en présence du Secrétaire d'Etat de la guerre; de plus courtes à leur retour; quelquefois, ni en partant ni en revenant.

Jamais de lettres d'eux, qui allassent directement au Roi, sans passer auparavant par le Ministre, si on en excepte quelques occasions infiniment rares & momentanées; & le seul Maréchal de Turenne, sur la fin, qui ouvertement brouillé avec Louvois, & brillant de gloire & de la plus haute considération, adressoit ses dépêches au Cardinal de Bouillon, qui les remettoit directement au Roi, & qui n'en étoient pas moins vues après par le Ministre, avec lequel les ordres & les réponses étoient concertés.

La vérité est cependant que, quelque jaloux que fût le Roi de sa grandeur & de

ſon autorité, qui avoient étouffé toute autre conſidération en lui, il y avoit à gagner dans ſes audiences, quand on pouvoit les obtenir, & qu'on ſavoit s'y conduire avec tout le reſpect dû à la royauté.

Je puis parler de ces audiences d'après ma propre expérience. Là, quelque prévenu que fût le Roi, quelque mécontentement qu'il crût avoir lieu de ſentir, il écoutoit avec patience, avec bonté, avec envie de s'éclaircir & de s'inſtruire; il n'interrompoit que pour y parvenir. On y découvroit un eſprit d'équité & de déſir de connoître la vérité; & cela juſqu'à la fin de ſa vie. Là, tout pouvoit ſe dire, pourvu, encore une fois, que ce fût avec cet air de ſoumiſſion, de reſpect, de dépendance, ſans lequel on ſe feroit encore plus perdu qu'auparavant; mais avec lequel auſſi, en diſant vrai, on interrompoit le Roi à ſon tour; on lui nioit crûment des faits qu'il rapportoit; on élevoit le ton au-deſſus du ſien en lui parlant; & tout cela, non-ſeulement, ſans qu'il le trouvât mauvais; mais ſe louant après de l'audience qu'il avoit donnée, & de celui qui l'avoit eue; ſe défaiſant des préjugés qu'il avoit pris, ou des fauſſetés qu'on lui avoit im-

poſées, & le marquant après par ſes traitemens.

Auſſi les Miniſtres avoient-ils grand ſoin d'inſpirer au Roi de l'éloignement d'en donner, à quoi ils réuſſirent, comme dans tout le reſte. C'eſt ce qui rendoit les charges, qui approchoient de la perſonne du Roi, ſi conſidérables, & ceux qui les poſſédoient ſi conſidérés, & des Miniſtres même, par la facilité qu'ils avoient de parler au Roi ſeul, ſans s'éfaroucher d'une audience qui étoit toujours ſûre, & de l'obtenir librement, & ſans qu'on s'en apperçût, quand ils en avoient beſoin; ſur-tout les grandes entrées étoient, par cette même raiſon, le comble des graces, encore plus que de la diſtinction. C'eſt ce qui, dans les grandes récompenſes des Maréchaux de Boufflers & de Villars, les fit mettre de niveau à la Pairie, & leur fit accorder la ſurvivance de leurs Gouvernemens à leurs enfans tous jeunes, dans le tems que le Roi n'en donnoit plus à perſonne.

GUERRE DE HOLLANDE.

Inimitié perſonnelle du Prince d'ORANGE & de Louis XIV.

LA guerre de Hollande en 1670, effraya toute l'Europe pour toujours, par le ſuccès que le Roi y eut, & qu'il abandonna. Elle fit revivre le parti du Prince d'Orange, perdit le parti républicain, donna aux Provinces-Unies le Chef le plus dangereux par ſa capacité, ſes vues, ſa ſuite, ſes alliances, qui, par le refus ſuperbe qu'il fit de l'ainée des filles naturelles de Louis XIV, le piqua au plus vif, juſqu'à n'avoir pu ſe l'adoucir dans la ſuite par la longue continuité de ſes reſpects, de ſes déſirs, de ſes démarches; qui, par le déſeſpoir de ce mépris, devint ſon plus perſonnel & ſon plus redoutable ennemi, & qui ſut en tirer de ſi prodigieux avantages, quoique toujours malheureux à la guerre contre lui.

Son coup d'eſſai fut la fameuſe ligue d'Augsbourg, qu'il ſut former de la terreur qu'avoit inſpirée la puiſſance de la France, qui nourriſſoit chez elle un plus cruel ennemi. C'étoit Louvois, l'auteur & l'ame de

toutes les guerres, parce qu'il en avoit le département, & parce que jaloux de Colbert, il le vouloit perdre, en épuifant les finances, & le mettant à bout.

Colbert trop foible pour pouvoir détourner la guerre, ne voulut pas fuccomber. Ainfi à bout d'une adminiftration fage, mais forcée, & de toutes les reffources qu'il avoit pu imaginer, il renverfa enfin fes anciennes & vénérables barrières, & leur ruine devint néceffairement celle de l'Etat, & l'a peu-à-peu réduit aux malheurs qui ont tant de fois épuifé les particuliers, après avoir ruiné le Royaume.

C'eft ce qu'opérèrent ces corps d'armées & ces troupes fans nombre, qui accablèrent d'abord les ennemis, mais qui leur apprirent enfin à avoir des armées auffi nombreufes que les nôtres; & tandis que l'Allemagne & le Nord étoient inépuifables en hommes, la France fe dépeupla.

Ce fut la même jaloufie qui écrafa la Marine dans un Royaume flanqué des deux mers, parce qu'elle étoit floriffante fous Colbert & fon fils; ce fut ce qui empêcha l'exécution d'un fage projet à la Hogue, pour s'affurer d'une retraite dans la Manche : faute énorme qui, bien des années

après, coûta, au même lieu de la Hogue, la perte d'une Flotte nombreuſe que la France avoit remiſe enfin en mer avec tant de dépenſes; ce fut cette même jalouſie qui anéantit la Marine, & ne lui laiſſa pas le tems, après avoir été ſi chérement relevée, de ranimer le Commerce, la ſource des richeſſes, & pour ainſi dire, l'ame d'un Etat, dans une ſi heureuſe poſition entre les deux mers.

Cette même jalouſie de Louvois, contre Colbert, dégoûta le Roi des négociations, dont le Cardinal de Richelieu eſtimoit l'entretien ſi néceſſaire, auſſi bien que la Marine & le Commerce, parce que toutes les trois étoient entre les mains de Colbert & de Croiſſy ſon frere, à qui Louvois ne deſtinoit pas la dépouille du ſage & de l'habile Pomponne, quand il ſe réunit à Colbert pour le faire chaſſer.

Guerre de la France, contre l'Empire, l'Angleterre, la Hollande, &c.... Quelle en fut la cauſe ſecrette.

CE fut dans cette triſte ſituation intérieure, que la Fenêtre de Trianon fit, comme on l'a dit plus haut, la guerre de 1688,

que le Roi fut d'abord détourné par Louvois de ne rien croire des avis de Davaux, Ambaſſadeur en Hollande, & d'autres qui mandoient de la Haye poſitivement, & de pluſieurs endroits, le projet & les préparatifs de la révolution d'Angleterre. Il fit ſortir nos Armées, qui étoient en Flandres, pour les porter ſur le Rhin, & par-là, il ſut embarquer ſûrement la guerre.

Louvois frappa ainſi deux coups à la fois pour ſes vues perſonnelles; il s'aſſura, par cette expreſſe négligence, d'une longue & forte guerre avec la Hollande & l'Angleterre, où il étoit bien aſſuré que la haine invétérée du Roi pour la perſonne du Prince d'Orange, ne ſouffriroit jamais ſa grandeur & ſon établiſſement ſur les ruines de la religion catholique & de Jacques II. ſon ami perſonnel, tant qu'il pourroit eſpérer de renverſer l'un & de rétablir l'autre; en même tems, il profita de la mort de l'Electeur de Cologne, qui ouvroit la diſpute de l'élection en ſa place, entre le Prince Clément de Bavière ſon neveu, & le Cardinal de Furtemberg ſon Coadjuteur, portés chacun ouvertement par l'Empereur & par la France; & ſous ce prétexte, il perſuada au Roi d'attaquer l'Empereur & l'Empire

par le ſiège de Philisbourg; & pour rendre cette guerre plus animée & plus durable, il fit brûler Wormes, Spire & tout le Palatinat, juſqu'aux portes de Mayence, dont les Troupes du Roi s'emparèrent.

Après ce ſubit début, & certain par-là de la guerre avec l'Empereur, l'Empire, l'Angleterre & la Hollande, l'intérêt particulier de la faire durer, lui fit changer le plan de ſon théâtre. Il comprit que l'Allemagne dénuée de places, & pleine de Princes, dont les médiocres Etats dépourvus n'auroient pu la ſoutenir, le menaçoit de ce côté d'une paix trop prompte, malgré la fureur qu'il y avoit allumée par ſes cruelles incendies; la Flandre, au contraire, étant hériſſée de places, après une déclaration de guerre; il n'étoit pas aiſé d'y pénétrer.

Ce fut donc de la Flandre dont il perſuada au Roi de faire le vrai théâtre de la guerre, d'y porter les plus grands efforts, & rien en Allemagne qu'une Armée d'obſervation & de ſubſiſtance.

Il ſe flatta de conquérir des places en perſonne, de châtier une autre fois les Hollandois, qui venoient de mettre le Prince d'Orange ſur le Trône du Roi Jacques,

refugié en France avec sa famille, & engagea ainsi une guerre à ne point finir, tandis qu'elle eût été courte avec l'Empereur & l'Empire, en portant brusquement dans le milieu de l'Allemagne, & demeurant sur la défensive en Flandre, où les Hollandois contens de leurs succès en Angleterre, n'auroient pas songé à faire des progrès parmi tant de places.

Mais ce ne fut pas tout; Louvois voulut être exact à sa parole. La guerre qu'il venoit d'allumer ne lui suffit pas; il la dirigea contre toute l'Europe.

Intrigues de Louvois contre le Duc de Savoie.

L'ESPAGNE, inséparable de l'Empereur, & même des Hollandois, à cause de la Flandre Espagnole, s'étoit déclarée. Ce fut un prétexte pour des projets sur la Lombardie; & ces projets en servirent d'un autre pour faire déclarer le Duc de Savoie.

Ce Prince ne désiroit que la neutralité, & comme le plus foible, de laisser passer par son pays, à petites bandes limitées avec ordre & mesure, ce qu'on auroit voulu, en payant.

Cela étoit bien difficile à refuser ; aussi Catinat sur la frontière, avec les Troupes destinées à ce passage, eut-il ordre d'entrer en négociation ; mais à mesure qu'elles avançoient, Louvois demandoit davantage, & envoyoit d'un courrier à l'autre des ordres si contradictoires, que Monsieur de Savoie, ni Catinat même, n'y comprenoient rien.

M. de Savoie prit le parti d'écrire au Roi, pour lui demander ses volontés à lui-même & s'y conformer. Ce n'étoit pas le compte de Louvois, qui vouloit forcer ce Prince à la guerre.

Il osa supprimer la lettre au Roi, & faire, à son insu, des demandes si exorbitantes, que les accorder & livrer tous ses Etats à la discrétion de la France, étoient la même chose.

Le Duc de Savoie se récria; & offensé de ne pouvoir recevoir de réponse du Roi à lui directe, il se plaignit fort haut. Louvois en prit occasion de le traiter avec insolence, de le forcer par mille affronts, à plus que de simples plaintes, & là-dessus fit agir Catinat hostilement, qui ne pouvoit comprendre le procédé du Ministre, puisque, sans guerre avec la Savoie, il obtenoit

obtenoit au-delà de ce qu'il pouvoit propofer.

Pendant cette étrange manière de négocier, l'Empereur, le Prince d'Orange, les Hollandois, qui regardoient avec raifon la jonction du Duc de Savoie dans leur parti comme une chofe capitale, furent en profiter. Ce Prince fe ligua donc avec eux par force de dépit; il devint, par fa fituation, l'ennemi de la France le plus coûteux & le plus redoutable; & c'eft ce que Louvois vouloit, & ce qu'il fit opérer.

Caractere de LOUVOIS, fes qualités, fon ambition.

TEL fut l'aveuglement du Roi. Telle la hardieffe, l'adreffe, la formidable autorité d'un Miniftre le plus éminent pour les projets & pour les exécutions; mais le plus funefte pour diriger en premier; qui, fans être premier Miniftre, abattit tous les autres, fut mener le Roi où, & comme il voulut, & devint en effet le maître. Il eut la joie de furvivre à Colbert & à Seignelay fes ennemis, & long-tems fes rivaux. Cette joie fut de courte durée : l'épifode de la difgrace & de la fin d'un fi célèbre Minif-

tre eſt trop curieuſe pour devoir être oubliée, & ne peut être mieux placée qu'ici. Quoique je ne fiſſe que de poindre, quand elle arriva, & de poindre encore dans le domeſtique, j'en ai été ſi bien informé depuis, que je ne craindrai pas de raconter ici ce que j'en ai appris des ſources & dans la plus exacte vérité, parce qu'elles n'y étoient en rien intéreſſées.

La fenêtre de Trianon a montré un échantillon de l'humeur de Louvois; à cette humeur qu'il ne pouvoit contraindre, il joignoit un ardent déſir de grandeur & de proſpérité pour ſon maître & pour ſa gloire, ce qui étoit le fondement & la plus aſſurée protection de ſa propre fortune & de ſon énorme autorité.

PROJET CRUEL DE LOUVOIS.

Colère furieuſe du Roi contre ce Miniſtre.

LOUVOIS, non-content des terribles exécutions du Palatinat, voulut encore brûler Trèves; il le propoſa au Roi comme plus néceſſaire encore que ce qui avoit été exécuté à Wormes & à Spire, dont les enne-

mis avoient fait leurs places d'armes, & qui en feroient une à Trèves dans une position à notre égard bien plus dangereuse. La dispute s'échauffa, sans que le Roi pût ou voulût être persuadé. On peut juger qu'après sa sortie, Madame de Maintenon n'adoucit point les choses.

A quelques jours delà, Louvois qui avoit le défaut de l'opiniâtreté, & la confiance d'emporter toujours ce qu'il vouloit, vint, à son ordinaire, travailler, avec le Roi, chez Madame de Maintenon. A la fin du travail, il lui dit qu'il avoit senti que le scrupule étoit la seule raison qui l'eût retenu de consentir à une chose aussi nécessaire à son service, qu'étoit l'incendie de Trèves; qu'il croyoit lui en rendre un essentiel que de l'en délivrer, en s'en chargeant lui-même; & que pour cela, sans lui en avoir voulu parler, il avoit dépêché un courrier, avec l'ordre de brûler Trèves, à son arrivée.

Le Roi fut à l'instant, & contre son naturel, si transporté de colère qu'il se jetta sur les pincettes de la cheminée, & en alloit charger Louvois sans Madame de Maintenon, qui se jetta aussi-tôt entre deux, en s'écriant! „ Ah! Sire, qu'allez-vous

„ faire? „ & lui ôta les pincettes des mains. Louvois cependant gagnoit la porte; le Roi cria après lui pour le rappeller, & lui dit, les yeux étincelans de fureur. “ Dépêchez „ un courrier, tout de ſuite, avec un con- „ tre-ordre, & qu'il arrive à tems; & ſa- „ chez que votre tête en répond, ſi on „ brûle une ſeule maiſon. „

Louvois, plus mort que vif, s'en alla ſur le champ : ce n'étoit pas dans l'impatience de dépêcher le contre-ordre. Il s'étoit bien gardé de laiſſer partir le premier courrier. Il lui avoit donné ſes dépêches, portant l'ordre de l'incendie ; mais il lui avoit ordonné de l'attendre tout botté au retour de ſon travail; il n'avoit oſé haſarder cet ordre, après la répugnance & le refus du Roi à y conſentir; & il crut, par cette ruſe, que le Roi pourroit être fâché ; mais que ce feroit tout. Si la choſe ſe fût ainſi paſſée, il faiſoit partir le courrier, en revenant de chez lui.

Il n'eut donc que la peine de reprendre ſes dépêches, & de faire débotter ſon courrier. Il paſſa toujours auprès du Roi pour parti, & le ſecond pour être arrivé aſſez à tems pour empêcher l'exécution; mais après une auſſi étrange aventure, & auſſi nou-

velle au Roi, Madame de Maintenon eut beau jeu contre le Miniſtre, dont elle étoit perſonnellement mécontente.

SIEGE DE MONS.

Nouvelles cauſes de diſgrace de Louvois.

ANECDOTE.

UNE autre action acheva ſa perte. Il fit, dans l'hiver de 1690 à 1691, le projet de prendre Mons à l'entrée du printems, & même auparavant; comme tout ne ſe meſure que par comparaiſons, les Finances abondantes alors, eu égard à ce qu'elles ont été depuis, mais fort courtes par l'habitude précédente d'y nager, engagèrent Louvois de propoſer au Roi de faire le voyage de Mons, ſans y mener les Dames.

Chamlay, qui étoit de tous les ſecrets militaires, même avec le Roi, avertit Louvois de prendre garde à une propoſition qui offenſeroit Madame de Maintenon, qui déjà ne l'aimoit pas, & avoit aſſez de crédit pour le perdre. Louvois trouva tant de dépenſes & tant d'embarras au voyage des Dames, qu'il préféra le bien de l'Etat &

la gloire du Roi à ſon propre danger : Le ſiège ſe fit par le Roi, qui prit la place, & les Dames reſtèrent à Verſailles où le Roi les revint trouver auſſi-tôt qu'il eut pris Mons.

Mais, comme c'eſt la dernière goutte d'eau qui fait répandre le verre, un rien, arrivé à ce ſiège, conſomma la perte de Louvois. Le Roi, qui ſe piquoit de ſavoir mieux que perſonne les moindres choſes militaires, ſe promenant autour de ſon Camp, trouva une garde ordinaire de Cavalerie mal placée, & lui-même la replaça autrement; ſe promenant encore le même jour l'après dîner, le haſard fit qu'il repaſſa devant cette même garde qu'il trouva placée ailleurs. Il en fut ſurpris & choqué; il demanda au Capitaine, qui l'avoit mis où il le voyoit; celui-ci répondit que c'étoit M. de Louvois qui avoit paſſé par-là : mais, reprit le Roi, ne lui avez-vous pas dit que c'étoit moi qui vous avois placé? Oui, Sire, répondit le Capitaine. Le Roi piqué ſe tourna vers ſa ſuite, & dit : „ N'eſt-ce pas là le „ métier de Louvois? Il ſe croit un grand „ homme de guerre & ſavoir tout! „ & en même tems, il replaça le Capitaine avec ſa garde où il l'avoit mis le matin.

C'étoit en effet sottise ou insolence de la part de Louvois, & le Roi avoit dit vrai sur son compte; mais il en fut si blessé qu'il ne put le lui pardonner; & qu'après sa mort, ayant rappellé Pomponne dans son Conseil d'Etat, il lui conta cette aventure, piqué encore de la présomption de Louvois. Je tiens cette Anecdote de l'Abbé de Pomponne.

DISGRACE DE LOUVOIS.

ANECDOTES.

De retour de Mons, l'éloignement du Roi pour Louvois ne fit qu'augmenter, & à tel point que ce Ministre si présomptueux, & qui, au milieu de la plus grande guerre, se croyoit si indispensablement nécessaire, commença à tout appréhender.

La Maréchale de Rochefort, qui étoit demeurée son amie intime, étant allée avec Madame de Blanyac sa fille, dîner avec lui à Meudon, il les mena à la promenade. Ils n'étoient qu'eux trois dans une petite calèche légère qu'il menoit; elles l'entendoient se parler à lui-même, rêvant profondément, & se dire à diverses reprises :

„ Le feroit-il ?... Le lui feroit-on faire ?...
„ Mais cependant...... Non, il n'ofe-
„ roit.... „ Pendant ce monologue, il alloit toujours, & la mère & la fille fe taifoient & fe pouffoient, quand tout-à-coup la Maréchale vit les chevaux fur les derniers rebords d'une pièce d'eau, & n'eut que le tems de fe jetter en avant fur les mains de Louvois pour arrêter les rênes, croyant qu'il les menoit noyer. A ce cri & à ce mouvement, Louvois fe réveilla comme d'un profond fommeil, recula quelques pas, & tourna, en difant qu'en effet il rêvoit, & ne penfoit pas à la voiture.

Dans cette perplexité, il fe mit à prendre des eaux le matin à Trianon. Le 16 Juillet 1691 j'étois à Trianon pour une affaire affez étrange, dont le Roi avoit voulu donner tout l'avantage à mon père, qui étoit à Blaie avec ma nièce, contre Sourdis qui commandoit en chef en Guienne, & que Louvois avoit inutilement foutenu. Nonobftant ce, je fus confeillé de l'aller remercier, & j'en reçus autant de complimens & de politeffes que s'il avoit bien fervi mon père : ainfi va la Cour. Je ne lui avois jamais parlé ; fortant un jour du dîner du Roi, je le rencontrai. M. de Marfan

ſan lui parloit ; il alloit travailler chez Mde. de Maintenon, qui devoit après, ſe promener à pied dans les jardins de Verſailles, où les gens de la Cour avoient la liberté de le ſuivre.

MORT SUBITE DE LOUVOIS.

Etranges diſpoſitions du Roi à ſon égard.

ANECDOTES.

SUR les quatre heures après midi du même jour, j'allai chez Madame de Châteauneuf, où j'appris qu'il s'étoit trouvé un peu mal chez Madame de Maintenon; que le Roi l'avoit forcé de s'en aller; qu'il étoit retourné à pied chez lui, où le mal avoit ſubitement augmenté; qu'on s'étoit hâté de lui donner un lavement, qu'il avoit rendu auſſi-tôt, & qu'il étoit mort en le rendant, & en demandant ſon fils Barbeſieux, qu'il n'eut pas le tems de voir, quoiqu'il accourût de ſa chambre.

On peut juger de la ſurpriſe de toute la Cour. Quoique je n'euſſe guère que quinze ans, je voulus voir la contenance du Roi à un événement de cette nature. J'allai l'at-

tendre, & je le ſuivis pendant toute ſa promenade. Il me parut avec toute ſa majeſté accoutumée; mais je ne ſais quoi de leſte & de délibéré, qui me ſurprit aſſez, pour en parler après, d'autant plus que j'ignorois alors, & long-tems depuis, les choſes que je viens d'écrire. Je remarquai encore qu'au lieu d'aller voir ſes fontaines, & de diverſifier ſa promenade, comme il faiſoit toujours dans ſes jardins, il ne fit jamais qu'aller & venir le long de la baluſtrade de l'orangerie, d'où il voyoit, en revenant, le logement de la Surintendance, où Louvois venoit de mourir; qui terminoit l'ancienne aile du château ſur le flanc de l'Orangerie, vers lequel il regarda toutes les fois qu'il revenoit vers le Château. Jamais le nom de Louvois ne fut prononcé, ni pas un mot de cette mort ſi ſurprenante & ſi ſoudaine, qu'à l'arrivée d'un Officier que le Roi d'Angleterre envoya de Saint Germain, qui vint trouver le Roi ſur cette terraſſe, & qui lui fit de ſa part un compliment ſur la perte qu'il venoit de faire: " Monſieur, lui répondit le Roi, d'un air & d'un ton plus que dégagé, „ faites mes complimens „ & remercîmens au Roi & à la Reine „ d'Angleterre, & dites-leur de ma part,

„ que mes affaires & les ſiennes n'en iront „ pas moins bien.... L'Officier fit une révérence, & ſe retira, l'étonnement peint ſur le viſage & dans tout ſon maintien. J'obſervai curieuſement tout cela, & que les principaux perſonnages qui étoient à la promenade, s'interrogeoient des yeux, ſans proférer une ſeule parole.

Barbeſieux avoit eu la ſurvivance de Secrétaire d'Etat, dès 1685, qu'il n'avoit pas 18 ans, lorſque Louvois la fit ôter à Courtenvaux ſon aîné, qu'il en jugea incapable. Ainſi Barbeſieux, à la mort de Louvois, avoit exercé ſous lui en apprentiſ-commis, près de ſix ans, & en avoit vingt-quatre à ſa mort; & cette mort arriva juſtement pour ſauver un grand éclat.

Louvois étoit, quand il mourut, tellement perdu, qu'il devoit être arrêté le lendemain & conduit à la Baſtille. Quelles en euſſent été les ſuites? C'eſt ce que ſa mort a ſcellé dans les ténèbres; mais le fait de cette réſolution, priſe & arrêtée par le Roi, eſt certain. Je l'ai ſu depuis par des gens bien informés; mais ce qui demeure ſans replique, c'eſt que le Roi même l'a dit à Chamillart qui me l'a conté. Or, voilà ce qui explique, je penſe, cet air ſatisfait du

Roi, le jour de la mort de ce Miniſtre, qui ſe trouvoit ſoulagé de l'exécution réſolue pour le lendemain, & de toutes ſes importantes ſuites.

Refus généreux de CHAMLAI *du Miniſtere de la Guerre. Son Portrait. Son éloge.*

LE Roi, en rentrant de la promenade chez lui, envoya chercher Chamlai, & voulut lui donner la charge de Secrétaire d'Etat de Louvois, à laquelle eſt attachée le département de la guerre. Chamlai remercia & refuſa avec perſévérance. Il dit au Roi, qu'il avoit trop d'obligations à Louvois, à ſon amitié, à ſa confiance, pour ſe revêtir de ſes dépouilles au préjudice de ſon fils, qui en avoit la ſurvivance. Il parla de toute ſa force en faveur de Barbeſieux, s'offrit à travailler ſous lui, à tout ce qu'on voudroit, & à lui communiquer tout ce que l'expérience lui auroit appris, & conclut par déclarer que, ſi Barbeſieux avoit le malheur de n'être pas conſervé dans ſa charge, il aimoit mieux la voir en quelques mains que ce fût qu'entre les ſien-

nes, & qu'il n'accepteroit jamais la place de Louvois & de ſon fils.

Chamlai étoit un homme fort gros, blond & court, l'air groſſier; il n'étoit pas de grande naiſſance. Il avoit de l'eſprit, de la politeſſe, un grand & reſpectueux ſavoir-vivre avec tout le monde; bon, doux, affable, obligeant, déſintéreſſé, avec un grand ſens, & un talent unique à connoître les pays; & il n'oublia jamais la poſition des moindres lieux, ni le cours & la nature du plus petit ruiſſeau.

Il avoit long-tems ſervi de Maréchal des Logis des Armées, où il fut toujours fort eſtimé des Généraux, & fort aimé de tout le monde. Un grand éloge pour lui eſt que M. de Turenne ne put & ne voulut jamais s'en paſſer juſqu'à ſa mort; & que malgré tout l'attachement qu'il conſerva pour ſa mémoire, M. de Louvois le mit dans toute ſa confiance. M. de Turenne, qui l'avoit fort vanté au Roi, l'en avoit fait connoître. Il étoit déjà entré dans les ſecrets militaires: M. de Louvois ne lui cacha rien, & y trouva un grand ſoulagement pour les diſpoſitions & les marches des troupes qu'il deſtinoit ſecrétement aux projets qu'il vouloit exécuter.

Cette capacité, jointe à sa probité & à la facilité de son travail, de ses expédiens, de ses ressources, le mirent de tout avec le Roi, qui l'employa même en des négociations secrettes, & en des voyages inconnus. Il lui fit du bien, & lui donna la grande Croix de Saint Louis. Sa modestie ne se démentit jamais, jusques-là qu'il fut surpris & honteux de l'applaudissement que reçut la belle action qu'il venoit de faire, que le Roi ne cacha pas, & que Barbesieux, à qui elle valut sa charge, prit plaisir de publier.

On sera moins surpris par la suite, lorsque le Roi & Madame de Maintenon seront plus développés, de leur voir confier, à un homme de vingt-quatre ans, une charge si importante, au milieu d'une guerre générale avec toute l'Europe, & au fils de ce Ministre qu'ils alloient envoyer à la Bastille, lorsque sa mort les prévint.

Je joins ici le Roi & Madame de Maintenon ensemble, parce que ce fut elle qui perdit le père, & elle qui fit donner la charge au fils. Le Roi, à son ordinaire, passa chez elle après la conversation de Chamlai; & ce fut ce soir-là même que la résolution fut prise en faveur de Barbesieux.

Circonſtances affreuſes de la mort de Louvois.

ANECDOTE DE SON MÉDECIN.

LA ſoudaineté du mal & de la mort de Louvois fit tenir bien des diſcours, plus encore quand on ſut, par l'ouverture de ſon corps, qu'il avoit été empoiſonné.

Il étoit grand buveur d'eau, & en avoit toujours un pot ſur la cheminée de ſon cabinet, dont il buvoit. On ſut qu'il en avoit bu auſſi en ſortant pour aller travailler avec le Roi, & qu'entre la ſortie du dîner avec bien du monde, & ſon entrée dans ſon cabinet pour prendre les papiers qu'il vouloit porter à ſon travail avec le Roi, un frotteur du Logis étoit entré dans ce cabinet, & y étoit reſté quelques momens ſeul. Il fut arrêté & mis en priſon; mais à peine y eut-il demeuré quatre jours, & la procédure commencée, qu'il fut élargi.

Ce fut avec le même ſoin que l'hiſtoire du Médecin, qui éclata peu de tems après, fut auſſi étouffée; mais dont le premier cri ne put s'effacer; le haſard me l'a ſûrement appriſe. Elle eſt trop ſingulière pour s'en

tenir à ce mot, & pour ne pas finir par elle tout le curieux & l'intéressant qui vient d'être raconté sur un Ministre aussi principal que l'a été M. de Louvois.

Mon père avoit, depuis plusieurs années, un Ecuyer qui étoit un Gentilhomme de Périgord, de bon lieu, de bonne mine, très-bien apparenté & fort homme d'honneur, qui s'appelloit Clerand. Il crut faire quelque fortune chez M. de Louvois; il en parla à mon père qui lui vouloit du bien, & qui trouva bon qu'il le quittât pour être Ecuyer de Madame de Louvois, deux ou trois ans avant la mort de ce Ministre. Clerand conserva toujours son premier attachement, & nous conservâmes notre amitié pour lui. Il venoit nous voir le plus souvent qu'il pouvoit. Il m'a conté, étant toujours à Madame de Louvois, depuis la mort de son mari, que Seron, Médecin Domestique de ce Ministre, & qui l'étoit demeuré de M. de Barbesieux, logé au Château de Versailles, dans la Surintendance que Barbesieux avoit conservée, quoiqu'il n'eût pas succédé aux Bâtimens, s'étoit barricadé dans sa chambre, quatre ou cinq mois après la mort de Louvois; qu'aux cris qu'il fit, on étoit accouru à sa porte; que les cris durè-

rent presque toute la journée, sans qu'il voulût ouir parler d'aucun secours temporel, ni spirituel, ni qu'on pût venir à bout d'entrer dans sa chambre; que, sur la fin, on l'entendit s'écrier qu'il n'avoit que ce qu'il méritoit, parce qu'il avoit fait mal à son maître; qu'il étoit un misérable, indigne de tout secours; & qu'il mourut de la sorte en désespéré, au bout de huit à dix heures, sans avoir jamais parlé de personne, ni prononcé un seul nom.

A cet événement, les discours se réveillèrent à l'oreille; il n'étoit pas sûr d'en parler. Qui a fait faire le coup? C'est ce qui est demeuré dans les plus épaisses ténèbres, sans qu'on ait articulé rien de positif, qui pût établir une opinion décidée.

Les amis de Louvois ont cru l'honorer, en soupçonnant des Puissances Etrangères; mais elles auroient attendu bien tard à s'en défaire. Si quelqu'un avoit conçu ce détestable dessein, ce qui est certain, c'est que le Roi en étoit entièrement incapable, & qu'il n'est entré dans l'esprit de qui que ce soit de l'en soupçonner. Revenons maintenant à ce Prince.

SUITE DE L'HISTOIRE PARTICULIÈRE DE LOUIS XIV.

Sa Magnificence au Camp de Compiègne.

LA paix de Ryfwick, fi chèrement achetée, fi néceffairement défirée, après de fi grands & de fi longs efforts, fembloit enfin devoir laiffer refpirer la France. Le Roi avoit foixante ans, & avoit acquis toute forte de gloire. Ses Miniftres étoient morts, & ils n'avoient point laiffé d'élèves. Les grands Capitaines, non-feulement l'étoient auffi, mais ceux qu'ils avoient formés, avoient paffé de même, ou n'étoient plus en âge, ni en état d'être comptés pour une nouvelle guerre; & Louvois, qui avoit gémi avec dépit fous le poids de ces anciens Chefs, avoit mis bon ordre pour qu'il ne s'en formât plus à l'avenir, dont le mérite pût lui porter ombrage. Il n'en laiffa s'élever que de tels qu'ils euffent toujours befoin de lui pour fe foutenir.

Il ne put en recueillir le fruit; mais l'Etat en porta toute la peine, & l'impreffion en a perfévéré.

A peine étoit-on en paix, fans avoir le

tems de la goûter, que le Roi voulut étonner l'Europe par la montre de sa puissance qu'elle croyoit abattue, & l'étonna en effet. Telle fut la cause de ce fameux Camp de Compiègne, où sous prétexte de faire voir aux Princes, ses petits fils, l'image de la guerre, il étala une magnificence, & dans sa Cour & dans toutes ses nombreuses troupes, inconnue aux plus superbes Tournois, & aux entrevues des Rois les plus fameuses.

Ce fut un nouvel épuisement, au sortir d'une si longue & si rude guerre. Tous les corps s'en ressentirent long-tems; il se trouva vingt ans après, des régimens qui en étoient encore obérés.

On ne touche ici qu'en passant, ce camp trop célèbre : on ne tarda pas à regretter une prodigalité si immense & si déplacée, & encore plus parce que la guerre de 1688, qui venoit de finir, au lieu d'avoir laissé le Royaume se repeupler & se refaire par un long soulagement, remplir les coffres du Roi avec lenteur, & les magasins de toute espèce, réparer la Marine & le Commerce, se préparer peu-à-peu des Alliés si unis & si formidables étant ensemble, & donner lieu avec prudence, en profitant de divers événemens entr'eux, à la dissolution radi-

cale d'une ligue qui avoit été ſi fatale, & qui pouvoit devenir funeſte. L'état de la mauvaiſe ſanté de deux Princes y convioit puiſſamment : l'un, par la profondeur de ſa ſageſſe, de ſa politique, de ſa conduite, s'étoit acquis aſſez d'autorité & de confiance en Europe pour y donner le branle à tout; l'autre, Souverain de la plus vaſte Monarchie, qui n'avoit ni oncle, ni tantes, ni frères, ni ſœurs, ni poſtérité. En effet, moins de quatre ans après la paix de Ryſwick, le Roi d'Eſpagne mourut, & le Roi Guillaume languiſſoit, & ne lui ſurvécut guère.

Ce fut alors que l'ambition du Roi mit à deux doigts de ſa perte, ce grand & beau Royaume, par les ſuites de ce grand événement qui arma toute l'Europe; c'eſt ce qu'il faut reprendre de plus loin.

On a dit que le Roi étoit en garde contre l'eſprit, les talens, l'élévation des ſentimens, c'eſt ce qui avoit ajouté, à l'autorité de Louvois, un moyen ſi ſûr d'écarter des élévations militaires, tout mérite qui lui pût être ſuſpect, & d'empêcher, avec l'adreſſe qu'on expliquera plus bas, qu'il ne ſe formât des ſujets pour remplacer les Généraux.

Principaux Favoris & Miniſtres : leur impreſſion ſur le Roi.

ON ne trouvera qu'un bien petit nombre de Courtiſans, en qui l'eſprit tranſcendant n'ait pas été un obſtacle à la faveur, ſi on en excepte ceux qui, perſonnages ou ſimples particuliers courtiſans, l'avoient dompté par l'habitude dans les premiers tems, qui ſuivirent la mort du Cardinal Mazarin, & qu'il n'avoit pas choiſis, ni approchés de lui-même.

M. de Vivonne, avec infiniment d'eſprit, l'amuſoit ſans pouvoir ſe faire craindre. Le Roi en faiſoit volontiers encore cent contes plaiſants; d'ailleurs il étoit frère de Madame de Monteſpan, & c'étoit un grand titre, quelqu'oppoſé que le frère parût à la conduite de ſa ſœur : de plus, le Roi l'avoit trouvé premier Gentilhomme de ſa Chambre.

Il trouva de même M. de Créqui dans la même charge, qui la ſoutint, & dont la vie toute occupée de plaiſirs & du plus gros jeu raſſuroit le Roi dans l'habitude de familiarité qu'il avoit priſe avec lui dès ſa jeuneſſe.

Le Duc de Lude, auſſi premier Gentilhomme de la Chambre de ce premier tems, tenoit par les modes, le bel air, la galanterie, la chaſſe; & au fond, pas un des trois n'avoit rien qui pût les faire craindre par le genre de leur eſprit, quoiqu'ils en euſſent beaucoup, qui ne paſſa jamais celui de bon Courtiſan.

La cataſtrophe de M. de Lauzun, dont l'eſprit étoit d'une autre trempe, vengea le Roi de l'exception; & la brillante ſingularité de ſon retour ne le lui reconcilia jamais qu'en apparence.

Il ſera parlé dans la ſuite du caractère des Ducs de Chevreuſe & de Beauvilliers.

Pour tous les autres, ils lui peſèrent tellement, à la fin chacun, qu'il le fit ſentir à la plupart, & qu'il parut trouver, dans leur mort, une délivrance.

Il ne put s'empêcher de s'expliquer ſur le compte de M. de la Feuillade, & ſur celui de M. de Harlay, Archevêque de Paris; & tout meſuré & retenu qu'il étoit, il lui échappa de parler à Marly; & tout haut, où, entr'autres Dames, étoient les Ducheſſes de Chevreuſe & de Beauvilliers, de la mort de Seignelay leur frère, & de celle de Louvois, comme d'un des plus

grands soulagemens qu'il eût reçu de sa vie. Depuis ceux-là il n'en eut que deux d'un esprit supérieur ; le Chancelier de Pontchartrain qui, long-tems avant sa retraite, n'en étoit supporté qu'avec peine, & dont au fond, quoiqu'il voulût le déguiser, il étoit aisé de voir qu'il fut ravi d'en être défait ; & Barbesieux, dont la mort si prompte, à la fleur de l'âge & de la fortune, fit pitié à tout le monde.

Le Roi avoit pris de l'ombrage de la supériorité d'esprit & de mérite de ses anciens Ministres, de ses anciens Généraux, de ce peu d'espèce de Favoris qui en avoient beaucoup. C'en fut assez pour sentir quelque soulagement de ne les avoir plus, & pour se bien garder d'en choisir à leur place, qui pussent lui donner la même jalousie.

C'est ce qui le rendit si facile sur les survivances des Secrétaires d'Etat, tandis qu'il s'étoit fait une loi de n'en accorder pour aucune charge, & qu'on a vu des novices & des enfans même, exercer quelquefois en chef ces importantes fonctions, tandis que celles des moindres emplois, & de ceux-là même qui ne donnoient que le titre, ne pouvoient être demandées.

Et c'est ce qui fit que, lorsque les em-

plois de Secrétaire d'Etat & ceux des Ministres étoient à remplir, il ne consultoit que son goût, & affectoit de choisir des gens fort médiocres; il s'en applaudissoit même, jusques-là qu'il lui échappa souvent de dire qu'il les prenoit pour la forme, & qu'il se piquoit en effet de les instruire.

Les nouveaux venus s'insinuoient d'autant plus auprès de lui, qu'ils lui avouoient leur ignorance le plus souvent, & qu'ils affectoient d'apprendre de lui jusques les plus petites choses.

Ce fut par-là que Chamillart entra si avant dans son cœur, qu'il fallut tous les malheurs de l'Etat, & les plus redoutables cabales, pour forcer le Roi à s'en priver toutefois, sans cesser de l'aimer toujours, & de lui en donner des marques en toutes occasions, le reste de sa vie.

Il fut, sur le choix de ses Généraux, comme sur celui de ses Ministres; il s'applaudissoit de les conduire de son cabinet, & de là de commander lui-même ses armées,

GUERRE

GUERRE DE LA SUCCESSION D'ESPAGNE.

Intrigues ſecrettes.

TELS étoient les Miniſtres & tous les Généraux, à l'ouverture de la ſucceſſion d'Eſpagne. L'âge du Roi, ſon expérience, cette ſupériorité de poids, & de poids immenſe ſur des Conſeillers & des exécuteurs de cette ſorte, l'habitude & le poiſon du plus mortel encens, confondirent, dès l'entrée, tous les miracles de la fortune.

La Monarchie entière d'Eſpagne tomba, ſans coup férir, entre les mains de ſon petit-fils; & Puyſégur, devenu ſi tard Méréchal de France, eut la gloire du projet & de l'exécution de la priſe de toutes les places Eſpagnoles des Pays-Bas, toutes au même inſtant, toutes ſans brûler une amorce, toutes en ſaiſiſſant & déſarmant les troupes Hollandoiſes, qui en formoient preſque toutes les garniſons.

Le Roi, dans l'ivreſſe d'une proſpérité ſi ſurprenante, ſe ſouvint mal-à-propos du reproche que lui avoit attiré l'injuſtice de ſes guerres, & que de la frayeur qu'il avoit

causée à l'Europe, s'étoient formées ces grandes unions, sous lesquelles il avoit pensé succomber; il voulut éviter ces inconvéniens; & au lieu de profiter de l'étourdissement où ce grand événement avoit jetté toutes les puissances, de priver les Hollandois de tant de troupes de ces garnisons nombreuses, de les retenir prisonnières, de forcer, les armes à la main, toutes les puissances des Armées, & non encore unies, à reconnoître par des traités formels, le Duc d'Anjou pour l'héritier légitime de tous les Etats que possédoit le feu Roi d'Espagne, & dont, dès-lors, le nouveau Roi se trouvoit entièrement nanti; il se piqua de générosité, au point de laisser aller ces Troupes Hollandoises, & se reput de l'espérance que les Traités, sans les armes, feroient le même effet. Il se reposa sur la bonne foi, dont il croyoit ses ennemis susceptibles; mais ceux-ci ne cherchèrent qu'à l'amuser aussi longtems qu'il leur convenoit de le faire, pour se donner le tems d'armer, & de s'unir étroitement; après quoi, il ne fut plus question que de guerre; & le Roi, bien surpris, se vit réduit à la soutenir par-tout, après s'être si grossièrement mépris.

Il l'entama par une autre prévention, où

un enfant ne ſeroit pas tombé. Il la dut à Chamillart, à Villeroi, & à la puiſſante intrigue de deux filles de Madame de Lillebonne. Ce fut l'entière confiance en Vaudemont, leur oncle, l'ennemi perſonnel du Roi, autant que ſa diſtance le pouvoit permettre; de l'arrogance duquel, en Eſpagne & en Italie, le Roi n'avoit pas dédaigné autrefois de ſe montrer très-offenſé, juſqu'à l'en faire ſortir.

COMMENCEMENS MALHEUREUX DES GÉNÉRAUX FRANÇAIS.

Coup-d'œil rapide ſur leurs opérations.

CATINAT, trahi par Vaudemont & par Monſieur de Savoie, y vit flétrir ſes lauriers; & le Maréchal de Villars, envoyé en Héros pour y réparer ſes fautes, tomba dans leurs filets.

Le Duc de Vendôme, arrivé comme le réparateur, n'épargna pas M. de Savoie.

La foibleſſe du Roi, pour plaire à Chamillart, à l'égard de la Feuillade, ſon gendre, dont il avoit été ſi éloigné, & dont il avoit voulu empêcher le mariage, le fit,

tout d'un coup, Général d'Armée, & lui confia le siège de Turin; c'est-à-dire, la plus importante affaire de l'Etat.

Tallard, si habile pour la Cour, & si peu pour tout ce qui passoit la petite intrigue, fut défait à Hochstet, sans presqu'aucune perte que ceux qui voulurent bien se rendre. Du fond de l'Empire, une armée entière, & les trois quarts d'une autre, furent rechassées au-delà du Rhin, où tout de suite elles vinrent prendre Landau.

Ce malheur avoit été précédé de la délivrance du Maréchal de Villeroi, que le Roi se piqua de remettre en honneur. Il se fit battre à Ramillies, où sans perte, à peine de deux mille hommes, il fut rechassé du fond des Pays-Bas jusques dans le milieu des nôtres, sans que rien pût l'arrêter.

Il restoit l'espérance de l'Italie, où Monsieur le Duc d'Orléans fut enfin relever Vendôme, que l'on destinoit à sauver les débris de Flandre; mais le Neveu du Roi fut muni d'un Tuteur, sans lequel il ne pouvoit rien faire; & Marsin, ce Tuteur, étoit une linotte, qui lui-même auroit eu grand besoin d'en avoir un. Il n'eut jamais devant les yeux que la crainte de la Feuillade & de son beau-père.

L'imperturbable faveur de Villeroi, celle de Tallard, sa constante confiance en Vaudemont, les folles & ignorantes opiniâtretés de la Feuillade, le tremblant respect de Marsin pour lui, jusques au bout, nous coûtèrent l'Allemagne, les Pays-Bas, l'Italie, en trois batailles, qui, toutes trois ensemble, ne firent pas périr quatre mille hommes.

En 1706, la levée du siège de Barcelone, par le Roi d'Espagne, ayant sous lui le Maréchal de Tessé, avoit réduit ce Prince, en 1710, à traverser du Roussillon en Navarre par la France, & à voir l'Archiduc, proclamé en personne, dans Madrid. Le Duc de Berwick y rétablit les affaires; M. le Duc d'Orléans ensuite; elles s'y perdirent de nouveau, par la perte de la bataille de Sarragosse, qui ébranla une autre fois le Trône de Philippe V, tandis qu'on nous enlevoit les places en Flandre, & que la frontière s'y réduisoit à rien.

Malheurs des guerres & des affaires.

QU'IL y avoit loin des portes d'Amſterdam, où l'on s'étoit trouvé, & des conquêtes des Pays-Bas Eſpagnols, à cette ſituation terrible ! Comme un malade qui change de Médecins, le Roi avoit changé ſes Miniſtres; donné les Finances à Deſmarets, & la Guerre à Voiſin; comme les malades auſſi, il ne s'en trouvoit pas mieux. La ſituation des affaires étoit alors ſi extrême, que le Roi ne pouvoit plus ſoutenir la guerre, ni parvenir à être reçu à faire la paix; il conſentoit à abandonner l'Eſpagne, à céder, ſur les frontières, tout ce qu'on voudroit exiger. Ses ennemis ſe jouoient de ſa ruine, & ne négocioient que pour s'amuſer. On a vu le Roi aux larmes dans ſon Conſeil, & Torcy très-légèrement parti pour aller voir par lui-même, à la Haye, de quoi on pouvoit ſe flatter. On a vu auſſi les triſtes & honteux ſuccès de cette tentative, & l'ignominie des conférences de Gertruydemberg qui ſuivirent, où, ſans parler des plus étranges reſtitutions, on n'exigeoit pas moins du Roi que de donner paſſage aux armées ennemies au travers de

la France, pour aller chasser son petit-fils d'Espagne, avec encore quatre places de sûreté en France, entre leurs mains, dont Cambrai, Metz, la Rochelle &, je crois, Bayonne, si le Roi n'aimoit pas mieux le détrôner lui-même à force ouverte, & encore dans un tems limité.

Ainsi fut précipité dans le plus évident péril d'une perte entière, & dans le dernier désespoir, le Maître de la paix & de la guerre, ce Conquérant, ce Grand par excellence, cet Homme unique, pour qui on épuisoit le marbre, le bronze, pour qui tout étoit à bout d'encens.

Conduit ainsi jusqu'au dernier bord du précipice, avec l'horrible loisir d'en reconnoître toute la profondeur, la toute-puissante main, qui n'a posé que quelques grains de sables pour bornes aux plus furieux orages de la mer, arrêta tout d'un coup la dernière ruine de ce Roi, naguère si redoutable, après lui avoir fait goûter à longs traits sa foiblesse, sa misère, son néant.

Petite cauſe qui arrête les grands ſuccès des Puiſſances ennemies de la France.

UNE querelle de femmes chez la Reine d'Angleterre pour des riens. Delà une intrigue, puis un déſir vague & informe en faveur de ſon ſang, détachèrent l'Angleterre de la grande Alliance.

Suites heureuſes & inopinées de la delivrance de Denain, en 1712.

L'EXCÈS de mépris du Prince Eugène pour nos Généraux, donna à ce qui peut s'appeller pour la France la délivrance de Denain; & ce combat ſi peu meurtrier eut de telles ſuites, qu'on eut enfin la paix, & une paix bien différente de celle qu'on auroit ardemment embraſſée, ſi les ennemis avoient daigné y entendre avant cet événement. Mais toutefois cette paix coûta bien cher à la France, & à l'Eſpagne la moitié de ſa Monarchie. On reconnut alors, mais trop tard, la folle vanité de n'avoir pas voulu ſe faire juſtice à ſoi-même dans le

commencement de la décadence de nos affaires, d'avoir toujours compté les rétablir, & de n'avoir jamais voulu consentir à céder un seul moulin de toute la Monarchie d'Espagne ; autre folie dont on ne tarda guère à se repentir, & de gémir sous un poids qui s'est fait sentir long-tems par ses suites.

Nouvelles observations sur les avantages personnels du Roi & de tout ce qui l'environnoit.

Ce peu d'historique, eu égard à un règne si long & si rempli, est si lié au personnel du Roi, qu'on ne pouvoit l'omettre pour représenter ce Monarque tel qu'il a véritablement été.

On l'a vu grand, riche, conquérant, arbitre de l'Europe, redouté, admiré tant qu'ont duré les Ministres & les Capitaines qui ont véritablement mérité ce nom. A leur fin, la machine a roulé quelque tems d'impulsion sur leur compte. Mais bientôt après, le tuf s'est montré, les erreurs se sont multipliées, la décadence est arrivée à grands pas, sans toutefois ouvrir les yeux

à ce Maître si jaloux de tout faire & de tout diriger par lui-même.

Prince heureux, s'il en fût jamais, en figure unique, en forme corporelle, en santé égale & ferme, & presque jamais interrompue, en siècle si fécond & si libéral pour lui en tout genre, qu'il a pu en cela seul, être comparé à celui d'Auguste; en sujets adorateurs; prodiguant leurs biens, leur sang, leurs talens, la plupart jusqu'à leur réputation, quelques-uns même leur honneur, pour le servir; souvent seulement pour lui plaire. Heureux sur-tout en famille.

En mère contente des respects & d'un certain crédit.

En frère, dont la vie anéantie par ses goûts, & d'ailleurs futile par elle-même se noyoit dans la bagatelle, se contentoit d'argent, se retenoit par sa propre crainte & par celle de ses favoris, & n'étoit guère moins courtisan que ceux qui vouloient faire leur fortune.

Une épouse vertueuse, amoureuse de lui, infatigablement patiente, d'ailleurs absolument incapable.

Un fils unique, toute sa vie à la lisière, qui, à cinquante ans, ne savoit encore que gémir sous le poids de la contrainte & du

discrédit, qui, environné & éclairé de toutes parts, n'osoit que ce qui lui étoit permis, & qui se trouvant ainsi absorbé, ne pouvoit causer la plus légère inquiétude.

En petits fils, dont l'âge & l'exemple du père, les brassières dans lesquelles ils étoient scellés, rassuroient contre les grands talens de l'aîné; sur la grandeur du second qui, de son trône, reçut toujours la loi de son aïeul dans une soumission parfaite; & sur les fougues de l'enfance du troisième, qui ne tinrent rien de ce qu'elles faisoient craindre.

Un neveu, qui, avec le goût extrême du plaisir & de grands talens, trembloit devant lui.

Descendant plus bas, des Princes du Sang, à commencer par le grand Condé, autrefois la terreur de ce règne, devenu tremblant devant ses Ministres depuis son retour, à la paix des Pyrénées.

Monsieur le Prince son fils, le plus vif & le plus souple de tous les Courtisans.

Monsieur le Duc, avec un courage plus élevé, mais farouche, par cela même le plus hors d'état de pouvoir se faire craindre, & avec ce caractère, aussi timide que pas un des siens à l'égard du Roi & du Gouvernement.

De deux Princes de Conti si aimables, l'aîné mort sitôt, l'autre avec tout son esprit, sa valeur, ses graces, son savoir, le cri public en sa faveur jusqu'au milieu de la Cour, mourant de peur d'être accablé sous la haine du Roi, dont les dégoûts lui coûtèrent enfin la vie.

Les plus grands Seigneurs, lassés & ruinés par les longs troubles, assujettis par nécessité; leurs successeurs séparés, désunis, livrés à l'ignorance, au frivole, aux plaisirs, aux folles dépenses, & pour ceux qui pensoient le moins mal à la fortune, & dès-lors à la servitude & à l'unique ambition de la Cour.

Des Parlemens subjugués à coups redoublés.

Nul Corps ensemble, & par laps de tems, presque personne qui osât, même à part soi, avoir aucun dessein, beaucoup moins s'en ouvrir à qui que ce soit.

Enfin jusqu'à la division des familles les plus proches parmi les plus considérables; l'entière méconnoissance des parens & des parentes, si ce n'est à porter les deuils les plus éloignés.

Peu-à-peu tous les devoirs absorbés par un seul: & la nécessité fut de craindre & de tâcher de plaire.

Delà cette intérieure tranquillité, jamais troublée que par la folie momentanée du Chevalier de Rohan, frère du Père du Prince de Soubise, qui la paya incontinent de sa tête; & par les mouvemens des fanatiques des Cevenes, qui inquiétèrent plus qu'ils ne valurent, durèrent peu & furent sans aucune suite, quoiqu'arrivés en pleine & fâcheuse guerre contre toute l'Europe.

Delà cette autorité sans bornes, qui put tout ce qu'elle voulut, qui ne trouva jamais la plus légère résistance, si on en excepte des apparences plutôt que des réalités, sur des matières de Rome, & en dernier lieu sur la Constitution. C'est-là ce qui s'appelle vivre & régner; mais il faut convenir en même tems, qu'en glissant sur la conduite du cabinet & des armées, jamais Prince ne posséda à un si haut point l'art de régner.

L'ancienne Cour de la Reine sa mère, qui excelloit à la savoir tenir, lui avoit imprimé une politesse distinguée, une gravité jusques dans l'air de galanterie, une dignité, une majesté par-tout, qu'il sut maintenir toute sa vie, & lors même que, vers sa fin, il abandonna la Cour à ses propres débris. Mais cette dignité, il ne la vouloit que pour lui & par rapport à lui; & celle-là

même relative, il la ſappa preſque toute pour mieux achever de ruiner toute autre, & de la mettre peu-à-peu, comme il fit, à l'uniſſon, en retranchant toutes les cérémonies & les diſtinctions dont il ne retint que l'ombre, & certaines trop marquées pour les détruire, en ſemant même dans celles-là des zizanies qui les rendoient en partie à charge, & en partie ridicules.

Cette conduite lui ſervoit encore à ſéparer, à diviſer, à affermir la dépendance, en la multipliant par des occaſions ſans nombre & très-intéreſſantes, qui, ſans cette adreſſe, ſeroient demeurées dans les règles, & cela ſans produire des diſputes & des recours à lui.

Sa maxime encore n'étoit que de les prévenir, hors des choſes bien marquées, & de ne les point juger; il ſavoit bien s'en garder pour ne point diminuer les occaſions qu'il ſe croyoit ſi utiles.

Il en uſoit de même, à cet égard, pour les Provinces. Peu-à-peu il réduiſit tout le monde à ſervir & à groſſir ſa Cour; ceux-là même dont il faiſoit le moins de cas.

Qui étoit d'âge à ſervir, n'oſoit entrer dans le ſervice; ce fut encore une autre adreſſe pour affoiblir les Seigneurs, & les

accoutumer à l'égalité, & à rouler pêle-mêle avec tout le monde.

Prétextes qui engagèrent Louis XIV *à s'éloigner de Paris.*

PLUSIEURS choſes contribuèrent pour toujours à tirer la Cour hors de Paris, & à la tenir ſans interruption à la campagne. Les troubles de la Minorité, dont cette ville fut le grand théâtre, avoient inſpiré au Roi de l'averſion pour ſa Capitale : la perſuaſion encore que ſon ſéjour y étoit dangereux, & que la réſidence de la Cour ailleurs rendroit à Paris les cabales moins fréquentes par la diſtance des lieux, quelque peu éloignés qu'ils fuſſent, & en même tems plus difficiles à cacher par les allées & venues, fut un nouveau motif qui s'en éloigna.

Il ne pouvoit pas pardonner à Paris ſa ſortie fugitive de cette ville la veille des Rois, ni de l'avoir rendu, malgré lui, témoin de ſes larmes, à la première retraite de Madame de la Valliere.

Il s'y trouvoit encore importuné de la foule du peuple, chaque fois qu'il ſortoit, & qu'il paroiſſoit dans les rues. Il ne l'étoit

pas moins d'une autre ſorte de foule de gens de la ville, qui n'étoit pas pour l'aller chercher plus loin.

Le goût de la promenade & de la chaſſe, bien plus communes à la campagne qu'à Paris, éloigné des forêts, & ſtérile en lieux de promenades; celui des bâtimens qui vint après & peu-à-peu toujours croiſſant, ne lui en permettoient pas l'amuſement dans une ville, où il n'auroit pu éviter d'être continuellement en ſpectacle. Enfin l'idée de ſe rendre plus vénérable, en ſe dérobant aux yeux de la multitude & à l'habitude d'en être vu tous les jours; toutes ces conſidérations fixèrent le Roi à St. Germain, & bientôt après la mort de la Reine ſa mère.

Ce fut là où il commença par attirer le monde par les fêtes & les galanteries, & à faire ſentir qu'il vouloit être vu ſouvent.

Origine & raiſons du choix du Roi, pour ſa demeure à Verſailles.

SON goût pour Madame de la Valliere, qui fut d'abord un myſtère, donna lieu à de fréquentes promenades à Verſailles, petit Château de cartes alors, bâti par Louis XIII; ennuyé, & ſa ſuite encore plus, d'y avoir

ſouvent couché dans un méchant cabaret à rouliers, & dans un moulin à vent, excédé de ſes longues chaſſes dans la forêt de Saint-Léger & plus loin encore; loin de ces tems réſervés à ſon fils, où les routes, la vîteſſe des chiens & le nombre gagé des piqueurs & chaſſeurs à cheval, ont rendu les chaſſes ſi aiſées & ſi courtes, ce Monarque ne couchoit jamais, ou bien rarement, à Verſailles, qu'une nuit par néceſſité. Le Roi ſon fils le fréquenta davantage.

Il y tranſporta tout-à-fait ſa demeure, peu de tems avant la mort de la Reine; il y fit des logemens infinis, que l'on lui faiſoit la cour de lui demander, au lieu qu'à St. Germain, preſque tout le monde avoit l'incommodité d'être à la ville; & le peu qui étoit logé au Château, y étoit étrangement à l'étroit.

Art des diſtinctions ſingulières & des préférences, par lequel le Roi ſavoit enchaîner les Seigneurs auprès de lui.

LES fêtes fréquentes, les promenades particulières à Verſailles, les voyages, furent des moyens que le Roi ſuivit, pour diſtinguer & pour mortifier, en nommant les

perſonnes, qui, à chaque fois, en devoient être, & pour tenir chacun attentif & aſſidu à lui plaire.

Il ſentoit qu'il n'avoit pas, à beaucoup près, aſſez de graces à répandre, pour faire un effet continuel; il en ſubſtitua donc d'idéales aux véritables; par la jalouſie, les petites préférences qui ſe trouvoient tous les jours, &, pour ainſi dire, à tous momens par ſon art, les eſpérances que ces petites préférences & ces diſtinctions faiſoient naître, & la conſidération qui s'en tiroit. Perſonne ne fut plus ingénieux que lui à les inventer.

Marly, dans la ſuite, lui fut en cela d'un plus grand uſage, & Trianon où tout le monde, à la vérité, pouvoit lui aller faire ſa cour, mais où les Dames avoient l'honneur de manger avec lui, & où, à chaque repas, elles étoient choiſies.

Le bougeoir qu'il faiſoit tenir tous les ſoirs à ſon coucher par un Courtiſan qu'il vouloit diſtinguer, & toujours entre les plus qualifiés de ceux qui s'y trouvoient, qu'il nommoit tout haut, au ſortir de ſa prière.

Les Juſte-au-corps, à Brevet, furent une autre de ſes inventions. Ils étoient bleus, doublés de rouges, brodés d'un deſſein ma-

gnifique d'or & un peu d'argent particulier à ses habits. Il n'y en avoit qu'un nombre dont le Roi, sa famille & les Princes du sang étoient; mais ceux-ci, comme le reste des Courtisans, n'en avoient qu'à mesure qu'il en vaquoit. Les plus distingués de la Cour, par eux-mêmes ou par la faveur, en demandoient au Roi : & c'étoit une grace que d'en obtenir. Le Secrétaire d'Etat, ayant la maison du Roi en son département, en expédioit un brevet, & nul d'eux n'étoit à portée d'en avoir. Ils furent imaginés pour ceux, en très-petit nombre, qui avoient la liberté de suivre le Roi aux promenades à Versailles, sans être nommés; & depuis que cela cessa, les habits ont cessé aussi de donner aucuns privilèges, excepté celui d'être portés, quoiqu'on fût en deuil de Cour ou de famille, pourvu que le deuil ne fût pas grand, ou qu'il fût sur sa fin, & dans les tems encore où il étoit défendu de porter de l'or ou de l'argent.

Je ne l'ai jamais vu porter au Roi, à Monseigneur, ni à Monsieur; mais très-souvent aux trois fils de Monseigneur, & à tous les autres Princes, & jusqu'à la mort du Roi; dès qu'il en vaquoit un, c'étoit à qui l'auroit, entre les gens de la Cour les

plus conſidérables; & ſi un jeune Seigneur l'obtenoit, c'étoit une grande diſtinction.

Quant aux différentes adreſſes de cette nature, qui ſe ſuccédèrent les unes aux autres, à meſure que le Roi avança en âge, & que les fêtes changeoient ou diminuoient, & les attentions qu'il marquoit pour avoir toujours une Cour nombreuſe, on ne finiroit point à les expliquer.

Non-ſeulement il étoit ſenſible à la préſence continuelle de ce qu'il y avoit de diſtingué; mais il l'étoit auſſi aux étages inférieurs. Il regardoit à droite & à gauche à ſon lever, à ſon coucher, à ſes repas, en paſſant dans les appartemens, dans les jardins de Verſailles, où ſeulement les Courtiſans avoient la liberté de le ſuivre; il voyoit & remarquoit tout le monde; aucun ne lui échappoit juſqu'à ceux qui n'eſpéroient pas même en être vus. Il diſtinguoit très-bien, en lui-même, les abſences de ceux qui étoient toujours à la Cour; celles des paſſagers qui y venoient plus ou moins ſouvent; les cauſes générales & particulières de ces abſences: il les combinoit, & ne perdoit pas la plus légère occaſion d'agir, à leur égard, en conſéquence.

C'étoit un démérite aux uns, & à tout

ce qu'il y a de diſtingué, de ne pas faire de la Cour ſon ſéjour ordinaire; aux autres d'y venir rarement, & une diſgrace ſûre pour qui n'y venoit jamais. Quand il s'agiſſoit de quelque choſe pour eux, *je ne les connois pas*, répondoit-il. Sur ceux qui ſe préſentoient rarement : *C'eſt un homme que je ne vois jamais;* & ces arrêts-là étoient irrévocables.

C'étoit un autre crime de ne point aller à Fontainebleau qu'il regardoit comme Verſailles; & pour certaines gens, de ne point demander d'être des voyages de Marly, quoique ſans deſſein de les y mener, les uns toujours, & les autres ſouvent. Mais ſi on étoit ſur le pied d'y aller toujours, il falloit une excuſe valable pour s'en diſpenſer, hommes & femmes de même; ſur-tout il ne pouvoit ſouffrir les gens qui ſe plaiſoient à Paris.

Il ſupportoit aiſément ceux qui aimoient leur campagne, encore y falloit-il être meſuré, ou avoir pris ſes précautions, avant d'y aller, de paſſer un tems un peu long à la Cour. Cela ne ſe bornoit point aux perſonnes en charge, ou familières, ou bien traitées, ni à celles que leur âge ou leur repréſentation marquoient plus que les autres;

la deſtination ſeule ſuffiſoit dans les gens habitués à la Cour.

Curioſité politique & ſecrette de Louis XIV.

LOUIS XIV s'étudioit, avec grand ſoin, à être informé de ce qui ſe paſſoit par-tout dans les lieux publics, dans les maiſons particulières, dans le commerce du monde, dans les ſecrets des familles & des liaiſons. Les rapporteurs étoient infinis ; il en avoit de toute eſpèce ; pluſieurs qui ignoroient que leurs relations allaſſent juſqu'à lui, d'autres qui le ſavoient, quelques-uns qui lui écrivoient directement, en faiſant rendre les lettres par les voies qu'il leur avoit preſcrites ; & ces lettres-là n'étoient vues que de lui, & toujours avant toute autre choſe ; quelques autres enfin qui parloient quelquefois ſecrétement dans ſes cabinets par les derrières.

Ces voies rompoient le col à une infinité de gens de tous états, ſans qu'ils en aient pu découvrir la cauſe ; & le Roi prévenu ne revenoit jamais, ou ſi rarement, que rien ne l'étoit davantage.

Il avoit encore quelque choſe de fort

embarrassant pour les autres, & quelquefois pour lui-même; c'est qu'encore qu'il eût la mémoire excellente, même pour reconnoître un homme du commun qu'il avoit vu une fois, au bout de vingt ans, & pour les choses qu'il en avoit sues, & qu'il ne confondoit pas; il n'étoit pourtant pas possible qu'il se souvînt de tout, au nombre infini de ce qui venoit chaque jour à sa connoissance: s'il lui étoit revenu quelque chose contre un homme à placer, c'en étoit assez pour l'exclure. Il ne cédoit point aux représentations d'un Ministre, d'un Général, de son Confesseur même, suivant l'espèce des choses ou des gens dont il s'agissoit; il répondoit qu'il ne savoit plus ce qui lui en étoit revenu; mais qu'il étoit plus sûr d'en prendre un autre, dont il ne lui étoit rien revenu du tout.

Ce fut à son désir d'être instruit que les fonctions de Lieutenant de Police furent redevables de leur établissement; elles allèrent toujours depuis croissant. Ces Officiers ont tous été sous lui plus craints, plus ménagés, aussi considérés que les Ministres; & il n'y avoit personne en France, sans excepter les Princes du Sang, qui n'eût intérêt de les ménager, & qui ne le fît.

Outre les rapports férieux qui lui revenoient par eux, il fe divertiffoit d'apprendre toutes les galanteries & toutes les fottifes de Paris. Pontchartrain, qui avoit Paris & la Cour dans fon département, lui faifoit tellement la cour par cette voie, qu'elle le foutint fouvent auprès du Roi, & de l'aveu du Roi même, contre de rudes atteintes, auxquelles, fans cela, il auroit fuccombé; & on le fut plus d'une fois par Madame de Maintenon, par Madame la Ducheffe de Bourgogne, par M. le Comte de Toulou-fe, par les valets intérieurs.

SECRET ET DISCRÉTION DU ROI.

ANECDOTE.

Confidence fingulière.

Le fecret étoit impénétrable, & jamais rien ne coûta moins au Roi que de fe taire profondément, & de diffimuler de même; mais avec cela, jamais de menfonge; il fe piquoit de tenir parole. Auffi ne la donnoit-il prefque jamais.

Pour le fecret d'autrui, il le gardoit auffi religieufement que le fien. Il étoit même flatté de certaines confeffions & de certai-nes

nes confidences, & même des confiances; & il n'y avoit ni Miniſtres, ni Favoris qui puſſent y donner atteinte.

On a ſu, entre beaucoup d'autres, l'aventure fameuſe d'une femme de nom, laquelle a toujours été pleinement ignorée, & même juſqu'au ſoupçon, qui, ſéparée de lieu depuis un an d'avec ſon mari, ſe trouvant groſſe & ſur le point de le voir arriver de l'armée, à bout enfin de tous moyens, fit demander en grace au Roi, une audience ſecrette, dont qui que ce ſoit ne pût s'appercevoir, pour l'affaire du monde la plus importante.

Elle l'obtint; elle ſe confia au Roi dans cet extrême beſoin; & elle lui dit que c'étoit comme au plus honnête homme de ſon Royaume.

Le Roi lui conſeilla de profiter d'une ſi grande détreſſe pour vivre plus ſagement à l'avenir, & lui promit de retenir ſur le champ ſon mari ſur la frontière, ſous prétexte de ſon ſervice, tant & ſi long-tems qu'il ne pût avoir aucun ſoupçon, & de ne le laiſſer revenir ſous aucun prétexte.

En effet, il en donna le même jour l'ordre à Louvois, & lui défendit, non-ſeulement tout congé, mais de ſouffrir qu'il s'ab-

sentât un seul jour du poste qu'il lui assignoit, pour y commander tout l'hiver.

L'Officier qui étoit distingué, qui n'avoit rien moins que souhaité, encore moins demandé d'être employé l'hiver sur la frontière, & Louvois qui y avoit aussi peu pensé, furent également surpris & fâchés; il n'en fallut pas moins obéir à la lettre, & sans demander pourquoi. Le Roi n'en a fait l'histoire que bien des années après, & lorsqu'il fut bien sûr que les gens qu'elle regardoit ne se pouvoient plus démêler, comme en effet, ils n'ont jamais pu l'être, pas même du soupçon le plus vague & le plus incertain.

Talens du Roi pour donner, pour accueillir, pour parler, pour saluer; ses graces, sa majesté, sa douceur, sa politesse, son exactitude pour son service.

JAMAIS personne ne donna de meilleure grace, & ne sut mieux augmenter par-là le prix de ses bienfaits. Jamais personne ne composa mieux ses paroles, son sourire, même jusqu'à ses regards; il rendit tout précieux par le choix & la majesté, à quoi

la rareté & la briéveté de ses discours ajoutoit beaucoup; s'il les adressoit à quelqu'un, ou de question, ou de chose indifférente, toute l'assistance le regardoit; c'étoit une distinction dont on s'entretenoit, & qui donnoit toujours une sorte de considération.

Il en étoit de même de toutes les attentions & les distinctions, & des préférences qu'il donnoit dans leur proportion.

Jamais il ne lui échappa de dire rien de désobligeant à personne; & s'il avoit à reprendre, à reprimander, ou à corriger, ce qui étoit fort rare, c'étoit toujours avec un air plus ou moins de bonté, presque jamais avec sécheresse, rarement avec colère.

Jamais homme si naturellement poli, & d'une politesse si fort mesurée, si fort par degrés, ni qui distinguât mieux l'âge, le mérite, le rang, & dans ses réponses quand elles passoient, *je le verrai*, & dans ses manières.

Ces étages divers se marquoient exactement dans sa manière de saluer, de recevoir les révérences, lorsqu'on parloit, ou qu'on arrivoit. Il étoit admirable pour recevoir différemment les saluts à la tête des lignes, à l'armée, ou aux revues.

Mais sur-tout pour les femmes rien n'é-

toit pareil. Jamais il n'a paſſé devant la moindre *coëffée*, ſans ſoulever ſon chapeau. Je dis aux femmes de chambre, & qu'il connoiſſoit pour telles, comme cela arrivoit ſouvent à Marly.

Aux Dames, il ôtoit ſon chapeau tout à fait, mais le plus ou moins loin; aux gens titrés à demi, il le tenoit en l'air, ou à ſon oreille quelques inſtans plus ou moins marqués; aux Seigneurs, mais qui l'étoient moins, il ſe contentoit de mettre la main au chapeau. Il l'ôtoit, comme aux Dames, pour les Princes du Sang; s'il abordoit des Dames, il ne ſe couvroit qu'après les avoir quittées. Tout cela n'étoit que dehors; car dans la maiſon il n'étoit jamais couvert.

Ses révérences plus ou moins marquées, mais toujours légères, avoient une grace & une majeſté incomparables, juſqu'à ſa manière de ſe ſoulever à demi, à ſon ſouper, pour chaque Dame aſſiſe qui arrivoit, non pour aucun autre, ni pour les Princes du Sang; mais ſur la fin, cela le fatiguoit, quoiqu'il n'eût jamais ceſſé de le faire; & les Dames aſſiſes évitoient d'entrer à ſon ſouper, quand il étoit commencé.

C'étoit encore avec la même diſtinction qu'il recevoit le ſervice de Monſieur, de

M. le Duc d'Orléans, des Princes du Sang. A ces derniers, il ne faifoit que marquer, à Monfeigneur de même, & à Meffeigneurs fes fils, par familiarité; aux grands Officiers, un air de bonté & d'attention.

Si on lui faifoit attendre quelque chofe à fon habiller, c'étoit toujours avec patience. Exact aux heures qu'il donnoit pour toute fa journée; une précifion nette & courte dans fes ordres.

Si dans les vilains tems d'hiver qu'il ne pouvoit aller dehors, qu'il paffât chez Madame de Maintenon une grande heure plutôt qu'il n'en avoit donné l'ordre, ce qui ne lui arrivoit guère, & que le Capitaine des Gardes en quartier ne s'y trouvât pas, il ne manquoit pas de lui dire après, que c'étoit fa faute à lui d'avoir prévenu l'heure, non celle du Capitaine des Gardes de l'avoir manquée.

Auffi avec cette règle, qui ne manquoit jamais, étoit-il fervi avec la dernière exactitude, & elle étoit d'une commodité infinie pour les Courtifans.

Traitement & crédit du domeſtique intérieur du Roi.

IL traitoit bien ſes valets, ſur-tout ſes intérieurs. C'étoit parmi eux qu'il ſe communiquoit le plus familièrement, ſur-tout aux principaux.

Leur amitié & leur averſion a eu ſouvent de grands effets. Ils étoient ſans ceſſe à portée de rendre de bons ou de mauvais ſervices. Auſſi faiſoient-ils ſouvent de ces puiſſans affranchis des Empereurs Romains, à qui le Sénat & les Grands de l'Empire faiſoient leur Cour. Ceux-là, dans tout ce règne, ne furent ni moins comptés, ni moins courtiſés. Les Miniſtres, même les plus puiſſans, les ménagèrent ouvertement, & les Princes du Sang, ſans parler de tout ce qui eſt inférieur, en firent de même.

Les charges, des premiers Gentilhommes de la Chambre, furent plus qu'obſcurcies par les premiers valets de Chambre; & les grandes charges ne ſe ſoutinrent que dans la meſure que les valets de leur dépendance, ou les petits Officiers très-ſubalternes approchoient néceſſairement plus ou moins du Roi.

L'insolence aussi étoit grande dans la plupart d'eux, & telle qu'il falloit savoir l'éviter ou la supporter avec patience.

Le Roi le savoit, & racontoit quelquefois, avec complaisance, qu'ayant dans sa jeunesse envoyé, pour je ne sais quoi, une lettre au Duc de Montbazon, Gouverneur de Paris en une de ses maisons de campagne près de cette ville, par un de ses valets de pied, il y arriva comme M. de Montbazon alloit se mettre à table, qu'il avoit forcé ce valet de pied de s'y mettre avec lui, & le conduisit lorsqu'il le renvoya jusques dans sa Cour, parce qu'il venoit de la part du Roi.

Il ne manquoit guère aussi de demander à ses Gentilhommes ordinaires, quand ils revenoient de sa part de faire des complimens de conjouissance ou de condoléance, aux gens titrés hommes & femmes, mais à nuls autres, comment ils avoient été reçus; & il auroit trouvé mauvais qu'on ne les eût pas fait asseoir & conduit fort loin.

Air de Galanterie, de Grandeur, de Majesté, de Représentation, &c. admirable & imposant dans toutes les actions & exercices du Roi.

RIEN n'étoit pareil à lui aux revues, aux fêtes, & par-tout où un air de galanterie pouvoit avoir lieu par la présence des Dames.

On l'a déjà dit, il l'avoit puisée à la Cour de la Reine sa mère, & chez la Comtesse de Soissons, mais toujours majestueuse, quoique quelquefois avec de la gaieté ; & jamais devant le monde rien de déplacé, ni de hasardé. Mais jusqu'au moindre geste, son marcher, son port, toute sa contenance, tout mesuré, tout décent, noble, grand, majestueux, & toutefois naturel, à quoi l'habitude & l'avantage incomparable & unique de toute sa figure donnoit une grande facilité ; aussi dans les choses sérieuses, les audiences des Ambassadeurs, les cérémonies, jamais homme n'a tant imposé, & il falloit commencer par s'accoutumer à le voir, si en le haranguant, on ne vouloit pas s'exposer à demeurer court.

Les

Les réponses, en ces occasions, étoient toujours courtes, justes, pleines, & très-rarement sans quelque chose d'obligeant, quelquefois même de flatteur, quand les discours le méritoient.

Le respect aussi qu'inspiroit sa présence, en quelque lieu qu'il fût, imposoit silence, & jusques à une sorte de frayeur.

Goût du Roi pour les exercices du corps.

Il aimoit fort l'air & les exercices, tant qu'il en pût faire. Il avoit excellé à la Danse, au Mail, à la Paume; il étoit encore admirable à cheval, à un âge avancé. Il aimoit à voir faire toutes ces choses avec grace & adresse. S'en bien ou mal acquitter devant lui, étoit mérite ou démérite. Il disoit que de ces choses, qui n'étoient point nécessaires, il ne falloit pas s'en mêler, si on ne les faisoit pas bien.

Il aimoit fort à tirer, & il n'y avoit point de si bon tireur que lui, & avec tant de grace. Il vouloit des chiennes couchantes excellentes. Il en avoit toujours sept ou huit dans ses cabinets, & se plaisoit à leur donner lui-même à manger pour s'en faire

connoître. Il aimoit fort auſſi à courre le cerf, mais en calèche, depuis qu'il s'étoit caſſé le bras à Fontainebleau en courant, auſſi-tôt après la mort de ſa mère.

Il étoit ſeul dans une manière de ſoufflet tiré par quatre petits chevaux à cinq ou ſix relais, & il menoit lui-même, à toute bride, avec une adreſſe incomparable, & une juſteſſe que n'avoient pas les meilleurs cochers, & toujours la même grace à tout ce qu'il faiſoit. Ses poſtillons étoient des enfans, depuis neuf ou dix ans juſqu'à quinze, & il les dirigeoit.

Magnificence du Roi, ſa paſſion pour les bâtimens, l'ambition qu'il eut de créer en ce genre dans les lieux les plus ingrats. Détails curieux ſur Verſailles, Trianon, Clugny, Marly.

RIEN, juſqu'à lui, n'a approché du nombre & de la magnificence de ſes équipages de chaſſe, & de toutes ſes autres ſortes d'équipages. Ses bâtimens, qui pourroit les nombrer? En même tems, qui n'en déplorera pas le caprice, le mauvais goût? Il abandonna Saint-Germain, & ne fit jamais à Paris ni ornement, ni commodité que le Pont-

Royal, par pure néceſſité; en quoi, avec ſon incomparable étendue, elle eſt ſi inférieure à tant de villes, dans toutes les parties de l'Europe.

Lorſqu'on fit la place de Vendôme, elle étoit quarrée ; M. de Louvois en vit les quatre paremens bâtis. Son deſſein étoit d'y placer la Bibliothèque du Roi, les Médailles, le Balancier, toutes les Académies & le Grand Conſeil.

Le premier ſoin du Roi, le jour de la mort de Louvois, fut d'arrêter ce travail, & de donner des ordres pour faire couper à pans les angles de la place, en la diminuant d'autant, de n'y placer rien de ce qui y étoit deſtiné, & de n'y faire que des maiſons, ainſi qu'on la voit.

Saint-Germain, lieu unique pour raſſembler les merveilles de la vue, l'immenſe plein pied d'une forêt toute joignante, unique encore par la beauté de ſes arbres, de ſon terrain, de ſa ſituation, l'avantage & la facilité des eaux de ſource ſur cette élévation, les agrémens admirables des jardins, des hauteurs & des terraſſes, qui, les unes ſur les autres, pouvoient aiſément ſe conduire dans toute l'étendue qu'on auroit voulu, les charmes & les commodités de la

Seine, enfin une ville toute faite & que sa position entretenoit par elle-même, il l'abandonna pour Versailles, le plus triste & le plus ingrat de tous les lieux, sans vue, sans bois, sans eaux, sans terre, parce que tout y est sable mouvant, ou marécage, sans air, par conséquent qui n'y peut être bon; il se plut à tyranniser la nature, à la dompter à force d'art & de trésors. Il y bâtit, l'un après l'autre sans dessein général, le beau & le vilain furent confondus ensemble, & le vaste fut joint à l'étranglé.

Son appartement & celui de la Reine y ont les dernières incommodités, avec les vues de cabinets & de tout ce qui est derrière, les plus obscures, les plus enfermées, les plus puantes.

Les jardins, dont la magnificence étonne, mais dont le plus léger usage rebute, sont du plus mauvais goût. On n'y est conduit, dans la fraîcheur de l'ombre, que par une vaste Zone torride, au bout de laquelle il n'y a plus, qu'à monter & à descendre; & avec la colline, qui est fort courte, se terminent les jardins; la recoupe y brûle les pieds; mais sans cette recoupe, on enfonceroit ici dans les sables, & là dans la plus noire fange.

La violence, qui y a été faite par-tout à la nature, repouſſe & dégoûte malgré ſoi. L'abondance des eaux forcées & ramaſſées de toutes parts, les rend vertes, épaiſſes, bourbeuſes; elles répandent une humidité mal-ſaine & nuiſible, une odeur qui l'eſt encore plus : leurs effets, qu'il faut pourtant beaucoup ménager, ſont incomparables; mais de ce tout, il réſulte qu'on admire & qu'on frémit.

Du côté de la Cour, l'étranglé ſuffoque, & ces vaſtes aîles s'enfuient, ſans tenir à rien. Du côté des jardins, on jouit de la beauté du tout enſemble; mais on croit voir un palais qui a été brûlé, où le dernier étage & les toits manquent encore.

La Chapelle qu'il écraſe, parce que Manſart voulut engager le Roi à élever le tout d'un étage, a de tout côté la triſte repréſentation d'un immenſe catafalque. La main d'œuvre y eſt exquiſe en tout genre, l'ordonnance nulle; tout y a été fait pour la tribune, parce que le Roi n'alloit guère ailleurs; & celles des côtés ſont inacceſſibles par l'unique défilé qui conduit à chacune.

On ne finiroit pas ſur les défauts monſtrueux d'un palais ſi immenſe & ſi immen-

ſement cher, avec ſes accompagnemens qui le ſont encore davantage; orangerie, potagers, chenil, grandes & petites écuries pareilles, commun prodigieux, enfin une ville entière où il n'y avoit autrefois qu'un très-miſérable cabaret, un moulin à vent, & ce petit château de cartes que Louis XIII y avoit fait pour n'y plus coucher ſur la paille, qui n'étoit que de la contenance étroite & baſſe autour de la cour de marbre, qui en faiſoit la cour, & dont le bâtiment du fond n'avoit que deux corps à petites ailes.

Encore ce Verſailles de Louis, ce chef-d'œuvre ſi ruineux & de ſi mauvais goût, & où les changemens entiers des baſſins & des boſquets ont enterré tant d'or qui ne peut paroître, n'a-t-il pu être achevé.

Parmi tant de Sallons, entaſſés les uns ſur les autres, il n'y a ni Salle de Comédie, ni Salle à Banquet, ni de Bal: devant & derrière, il reſte beaucoup à faire.

Les parcs & les avenues, tout en plaine, ne peuvent venir; en gibier, il faut y en jeter ſans ceſſe; en rigoles de quatre à cinq lieues de cours, elles ſont ſans nombre; en murailles enfin qui, par leur immenſe contour, enferment comme une petite pro-

vince du plus triste & du plus vilain pays du monde.

Trianon dans ce même parc & à la porte de Versailles, d'abord maison de porcelaine à aller faire des collations, aggrandi après pour y pouvoir coucher, enfin palais de marbre, de jaspe & de porphire avec des jardins délicieux.

La ménagerie vis-à-vis de l'autre côté de la croisée du canal de Versailles, toute de riens exquis, & garnie de toutes sortes de bêtes à deux ou à quatre pieds des plus rares.

Enfin Clugny bâti par Madame de Montespan en propre, passé au Duc du Maine au bout du parc à Versailles, Château superbe avec ses eaux, ses jardins son parc, des aqueducs des Romains; de tous les côtés, l'Asie ni l'antiquité n'offrent rien de si vaste, de si multiplié, de si travaillé, de si superbe, de si rempli de monumens les plus rares de tous les siècles; en marbres les plus exquis de toutes les sortes, en bronzes, en peintures, en sculptures, rien de si achevé.

Mais l'eau manquoit, quoi qu'on pût faire, & ces merveilles de l'art en fontaines tarissoient, comme elles font encore à tout moment, malgré la prévoyance de ces mers de réservoirs, qui avoient coûté tant

de millions à établir, & à conduire ſur le ſable mouvant & la fange. Qui l'auroit cru? Ce défaut devint la ruine de l'infanterie. Madame de Maintenon étoit à la Cour; M. de Louvois étoit bien avec elle : on jouiſſoit de la paix. Il imagina de détourner la rivière d'Eure entre Chartres & Maintenon, & de la faire venir toute entière à Verſailles.

Qui pourra dire l'or & les hommes que la tentative en coûta, pendant pluſieurs années, juſques-là qu'il fut défendu, ſous les plus grandes peines, dans le camp qu'on y avoit établi, & qu'on y tint très-long-tems, d'y parler des malades, ſur-tout des morts, que le travail, & plus encore les exhalaiſons, de tant de terres remuées, tuoient? Combien d'autres furent des années à ſe rétablir de cette contagion? Combien n'en ont pu reprendre leur ſanté, pendant le reſte de leur vie? Et toutefois, non-ſeulement les Officiers particuliers, mais les Colonels, les Brigadiers, & ce qu'on y employa d'Officiers-Généraux n'avoient pas, quels qu'ils fuſſent, la liberté de s'en abſenter un quart-d'heure, ni de manquer, eux-mêmes, un quart-d'heure de ſervice ſur les travaux.

La guerre les interrompit en 1688, fans qu'ils aient été repris depuis. Il n'en eft refté que d'informes monumens qui éterniſent cette cruelle entrepriſe.

Enfin, le Roi, laſſé du beau & de la foule, ſe perſuada qu'il vouloit quelquefois du petit & de la ſolitude. Il chercha, autour de Verſailles, de quoi ſatisfaire ce nouveau goût; il viſita pluſieurs endroits; il parcourut les côteaux qui découvrent Saint-Germain, & cette vaſte plaine qui eſt au bas où la Seine ſerpente & arroſe tant de gros lieux & de richeſſes, en quittant Paris. On le preſſa de s'arrêter à Luciennes, où Cavois eut depuis une maiſon, dont la vue eſt enchantée; mais il répondit que cette heureuſe ſituation le ruineroit; que comme il vouloit un lieu, il vouloit auſſi une ſituation qui ne lui permît pas de ſonger à y rien faire.

Il trouva, derrière Luciennes, un vallon étroit, profond, à bords eſcarpés, inacceſſible par ſes marécages, ſans aucune vue, enfermé de colines de toutes parts, extrêmement à l'étroit, avec un méchant village ſur le penchant d'une de ces collines qui s'appelloit *Marly*. Cette clôture ſans vue, ni moyen d'en avoir, fit tout ſon mérite;

l'étroit du vallon, où on ne pouvoit s'étendre, y ajoûta beaucoup; il crut choisir un Ministre, un Favori, un Général d'armée.

Ce fut un grand travail de dessécher ce cloaque de tous les environs, qui y jettoient leurs voieries, & d'y rapporter des terres.

L'Hermitage fut fait: ce n'étoit que pour y coucher trois nuits du mercredi au samedi, deux ou trois fois l'année, avec une douzaine de Courtisans, en charge, les plus indispensables. Peu-à-peu l'Hermitage fut augmenté; d'accroissement en accroissement, les collines furent taillées pour faire place & y bâtir, & celles du bout largement emportées pour donner au moins une échappée de vue fort imparfaite. Enfin en bâtimens, en jardins, en eaux, en aqueducs; en ce qui est si curieux sous le nom de machine de Marly, en parcs, en forêts ornées & renfermées, en statues, en meubles précieux, Marly est devenu ce qu'on le voit encore, tout dépouillé qu'il est depuis la mort du Roi, en forêts toutes venues & touffues, en grands arbres qu'on y a apportés sans cesse de Compiègne & de bien plus loin, dont les trois quarts mouroient, & qu'on remplaçoit aussi-tôt, en

vaſtes eſpaces de bois & d'allées obſcures, ſubitement changées en immenſes pièces d'eau, où on ſe promenoit en gondole, remiſes en forêts à n'y pas voir le jour, dès le moment qu'on les plantoit; je parle de ce que j'ai vu en ſix ſemaines, en baſſins changés cent fois, en caſcades de même, en figures ſucceſſives & toutes différentes, en ſéjours de carpes ornés de dorures & de peintures les plus exquiſes, à peine achevées, rechangées & rétablies autrement par les mêmes maîtres une infinité de fois.

Cette prodigieuſe machine, dont on vient de parler, avec ſes immenſes aqueducs, ſes conduits & ſes réſervoirs monſtrueux, uniquement conſacrés à Marly, ſans plus porter d'eau à Verſailles.

C'eſt peu de dire que Verſailles, tel qu'on l'a vu, n'a point coûté autant que Marly; que ſi on y ajoute les dépenſes de ces continuels voyages, qui devinrent enfin au moins égaux aux ſéjours de Verſailles, ſouvent preſqu'auſſi nombreux, & tout à la fin de la vie du Roi, le ſéjour le plus ordinaire, on ne dira pas trop ſur Marly ſeul, en comptant par milliards.

Anecdotes intéreſſantes.

LOUIS XIV, dans ſa jeuneſſe, plus fait pour les amours qu'aucun de ſes ſujets, ſe fixa à Madame de la Valliere. On en ſait les progrès & les ſuites.

Madame de Monteſpan fut celle dont la rare beauté le toucha enſuite, même pendant le règne de Madame de la Valliere. Elle s'en apperçut bientôt; elle preſſa vainement ſon mari de l'emmener en Guienne. Une folle confiance ne voulut pas l'écouter. Elle lui parloit alors de bonne foi. A la fin le Roi en fut écouté.

Il les promena aux frontières, aux camps, des momens aux armées, toutes deux dans le carroſſe de la Reine. A la fin Madame de Monteſpan triompha; elle eut, de la Comteſſe de Soiſſons, forcée par la diſgrace, la démiſſion de la charge créée pour elle de Surintendante de la Maiſon de la Reine, à laquelle on ſuppoſa le tabouret attaché, parce qu'ayant un mari, elle ne pouvoit être faite Ducheſſe.

Madame de Fontevrault vint bientôt à la Cour, avec plus d'eſprit & de beauté encore que Madame de Monteſpan ſa ſœur,

pour jouir de la gloire de cette aînée, & être de tous les plaisirs particuliers du Roi, les plus charmans par l'esprit & par les fêtes, avec Madame de Thiange son autre sœur.

La maison de Madame de Montespan devint le centre de la Cour, des plaisirs, de la fortune & des espérances.

Ce fut aussi le centre de l'esprit & d'un tour si particulier, si délicat, si fin, mais toujours si naturel & si agréable, qu'il se faisoit distinguer à son caractère unique. C'étoit celui de ses trois sœurs, qui toutes trois en avoient infiniment, & avoient l'art d'en donner aux autres.

On sent encore, avec plaisir, ce tour charmant & simple dans ce qui reste des personnes qu'elles ont élevées chez elles, & qu'elles s'étoient attachées entre mille autres; on les distingueroit dans les conversations les plus communes.

Madame de Fontevrault étoit celle des trois qui en avoit le plus. C'étoit peut-être aussi la plus belle, & elle y joignoit un savoir rare & fort étendu; elle savoit bien la Théologie & les Pères : elle étoit versée dans l'Ecriture Sainte; elle possèdoit les langues savantes; elle parloit à enlever quand

elle traitoit quelque matière, hors de cela l'eſprit ne ſe pouvoit cacher; mais on ne ſe doutoit pas qu'elle ſût rien de plus que le commun de ſon ſexe; elle excelloit en tout genre d'écrire; elle avoit un don particulier pour le Gouvernement, & pour ſe faire adorer de tout ſon Ordre, en ſe tenant toutefois dans la plus exacte régularité.

Quoiqu'elle eût été faite Religieuſe plus que très-cavalièrement; ſa vie étoit exemplaire dans ſon Abbaye. Ses ſéjours à la Cour, où elle ne ſortoit point de chez ſes ſœurs, ne donnèrent jamais d'atteinte à ſa réputation.

Madame de Thiange dominoit ſes deux ſœurs, & même le Roi qu'elle amuſoit plus qu'elles. Tant qu'elle vécut, elle le gouverna, & conſerva même, après l'expulſion de Madame de Monteſpan, hors de la Cour, les plus grandes privances & des diſtinctions uniques.

Pour Madame de Monteſpan, elle étoit méchante, capricieuſe, avoit beaucoup d'humeurs & une hauteur en tout dans les nues, dont perſonne n'étoit à l'abri; le Roi auſſi peu que tout autre.

Les Courtiſans évitoient de paſſer ſous ſes fenêtres, ſur-tout quand le Roi y étoit avec

elle ; ils disoient que c'étoit passer par les armes ; & ce mot passa en proverbe à la Cour.

Il est vrai qu'elle n'épargnoit personne, très-souvent, sans autre dessein que de divertir le Roi ; & comme elle avoit infiniment d'esprit, & plaisantoit finement, rien n'étoit plus dangereux que les ridicules qu'elle donnoit mieux que personne. Avec cela, elle aimoit sa maison & ses parens, & ne laissoit pas de bien servir les gens pour lesquels elle avoit pris de l'amitié.

La Reine supportoit, avec peine, sa hauteur avec elle ; bien différente des ménagemens continuels & des respects de la Duchesse de la Valliere, qu'elle aima toujours.

Mademoiselle de Fontanges joua, comme on sait, un rôle à la Cour ; une mort imprévue l'abrégea.

Histoire de la célèbre MAINTENON. Anecdotes singulières & peu connues, de sa fortune, sa jeunesse, son mariage avec Scarron & son existence auprès de LOUIS XIV.

IL faut passer à un autre genre de société, qui étonna toutes les nations, & que le Roi conserva jusqu'au tombeau.

A ce peu de mots, qui ne reconnoîtra la célèbre Françoise d'Aubigné, Marquise de Maintenon, dont la faveur permanente n'a pas duré moins de trente ans?

Née dans les Isles de l'Amérique, où son père, réputé Gentilhomme, étoit allé, avec sa mère, chercher du pain, & que l'obscurité y a étouffés; revenue seule & au hasard en France, abordée à la Rochelle, recueillie au voisinage par pitié chez Madame de Neuillan, mère de la Maréchale de Navailles, réduite par sa pauvreté & par l'avarice de cette vieille Dame, à garder les clefs de son grenier & à voir mesurer tous les jours l'avoine à ses chevaux, venue à Paris à sa suite; jeune, adroite, spirituelle & belle, sans pain & sans parens, d'heureux hasards la firent connoître au fameux Scarron; il la trouva aimable. Elle crut faire la plus grande fortune & la plus inespérée d'épouser ce joyeux & savant cul-de-jatte; & ses amis vinrent à bout de lui persuader de tirer par-là de la misère cette charmante malheureuse.

Le mariage se fit. La nouvelle épouse plut à toutes les Compagnies qui alloient chez Scarron. Il la voyoit fort bonne en tout genre. C'étoit la mode d'aller chez lui; gens

gens d'esprit, gens de la Cour & de la ville, & ce qu'il y avoit de meilleur & de plus distingué, qu'il n'étoit pas en état d'aller chercher hors de chez lui, & que les charmes de son esprit, de son savoir, de son imagination, de sa gaieté incomparable au milieu de ses maux, de cette rare fécondité & de la plaisanterie du meilleur goût qu'on admire encore dans ses ouvrages, attiroient continuellement chez lui.

Madame Scarron fit là des connoissances de toutes les sortes, qui pourtant, à la mort de son mari, ne l'empêchèrent pas d'être réduite à la Charité de la Paroisse de St. Eustache. Elle y prit une chambre pour elle & pour une servante, dans une montée très-à l'étroit.

Les charmes de son esprit corrigèrent peu-à-peu ce mal-être; Villars père du Maréchal Beuvron, père d'Harcourt, les trois Villarceaux qui lui demeurèrent fidèles, & bien d'autres, lui firent la cour; cela la remit à flot; & peu-à-peu l'introduisit à l'Hôtel d'Albret, par-là à l'Hôtel de Richelieu & ailleurs, ainsi de l'un à l'autre.

Dans ces maisons, Madame Scarron n'étoit rien moins que sur le pied de Compagnie; elle y étoit à tout faire, tantôt à de-

mander du bois, tantôt ſi on ſerviroit bientôt, une autre fois ſi le carroſſe de celui-ci, de celle-là, étoit revenu, & ainſi de mille petites commiſſions, dont l'uſage des ſonnettes introduit depuis long-tems, a ôté l'importunité.

C'eſt dans ces Maiſons, principalement à l'Hôtel de Richelieu, beaucoup plus encore à l'Hôtel d'Albret, où le Maréchal d'Albret tenoit un fort grand état, que Madame Scarron fit la plupart de ſes connoiſſances, dont les unes lui ſervirent tant, & les autres lui devinrent ſi utiles.

Mais, avant d'aller plus loin, il faut faire connoître le Maréchal d'Albret en peu de mots.

Charles II d'Albret, Comte de Dreux, Vicomte de Tartas, fils de Charles Iᵉʳ, Connétable de France, eut d'Anne d'Armagnac, pour troiſième & dernier fils, Gilles d'Albret, Seigneur de Caſtelmoron, mort ſans enfans, d'Antoine d'Aiguillon en 1479, qui de François le Tellier laiſſa un bâtard nommé Etienne, qui fut légitimé par François I en 1527, & Sénéchal du pays de Foix. De l'héritière de Mioſſens, il laiſſa Jean-Baptiſte de Mioſſens, qui fut Lieutenant-Général d'Henri d'Albret, Roi de Na-

varre, en ſes Pays & Seigneuries, & qui de Suzanne fille de Pierre, Seigneur de Buſſet, bâtard de Bourbon, Evêque de Liège, laquelle fut Gouvernante de notre Roi Henri IV, laiſſa Henri-Baptiſte de Mioſſens, Chevalier du S. Eſprit en 1595, & Gouverneur & Sénéchal de Navarre en Béarn, qui d'Antoinette de Pons, fille du Comte de Murenne, Chevalier du St. Eſprit, & ſœur de la fameuſe Marquiſe de Guercheville, mère du Duc de Liancourt, eut Henri-Charles de Mioſſens, qui d'Antoinette de Pardailhan, ſœur du père de M. de Monteſpan, mari de la célèbre Madame de Monteſpan, eut trois fils & pluſieurs filles. L'ainé fut le premier mari d'Antoinette Pouſſard, qui ſe remaria au Duc de Richelieu; mais elle avoit un fils de ſon premier mari; le ſecond fut le Maréchal d'Albret; le troiſiéme, auſſi Comte de Mioſſens, fut tué en duel en 1672 par St. Léger Corbon, ſans enſans.

Le Maréchal d'Albret fut dans le grand monde & les intrigues de la Cour; il eut la Compagnie des Gens d'Armes de la Garde, & fut chargé par le Cardinal Mazarin de la conduite de M. le Prince, M. le Prince de Conti & M. de Longueville, du Palais-

Royal où ils furent arrêtés, à Vincennes, moyennant la promesse d'un bâton de Maréchal de France, qu'il n'eut que difficilement en 1653. Il avoit été fait Chevalier du St. Esprit en 1661, & il eut le Gouvernement de Guienne à la fin de 1670.

Sans avoir beaucoup servi, & jamais en Chef, ce fut un homme qui, par son génie, son adresse, sa hardiesse & sa magnificence, se fit toujours fort distinguer.

Madame Scarron dut, à la proche parenté de Madame d'Albret & de Madame de Montespan, l'introduction décisive & l'incroyable fortune qu'elle fit, 14 ou 15 ans après. M. & Mde. de Montespan ne bougeoient de chez le Maréchal d'Albret, qui tenoit à Paris, la plus grande & meilleure maison, où abondoit la compagnie de la Cour & de la ville la plus distinguée & la plus choisie.

Les respects, les soins de plaire, l'esprit & les agrémens de Madame Scarron, réussirent fort auprès de Madame de Montespan; elle prit de l'amitié pour elle; & quand on voulut faire élever M. Dumaine & Madame la Duchesse, elle proposa au Roi de les confier à Madame Scarron, à qui on donna une maison au marais pour y lo-

ger avec eux, & de quoi les entretenir & les élever.

Dans la ſuite, ces enfans furent amenés à Madame de Monteſpan, puis montrés au Roi, & delà peu-à-peu tirés du ſecret & avoués. Leur Gouvernante, fixée avec eux à la Cour, fut de plus en plus agréable à Madame de Monteſpan, qui lui fit donner des préſens par le Roi à différentes repriſes. Lui au contraire ne pouvoit la ſouffrir; ce qu'il lui donnoit quelquefois, & toujours peu, n'étoit que par excès de complaiſance, & avec un regret qu'il ne cachoit pas.

La Terre de Maintenon étant tombée en vente, la proximité de Verſailles tenta ſi bien Madame de Monteſpan pour Madame Scarron, qu'elle ne lui laiſſa point de repos qu'il n'eût tiré de quoi la faire acheter à cette femme, qui prit alors le nom de Maintenon, ou fort peu de tems après.

Elle obtint auſſi de l'argent pour en raccommoder le Château, & attaqua encore le Roi pour donner de quoi rajuſter le jardin; car M. Daugenne y avoit tout laiſſé ruiner.

C'étoit à ſa toilette où tout cela ſe paſſoit, & où le ſeul Capitaine des Gardes, en quartier, ſuivoit le Roi. C'étoit M. le Maréchal de Lorge, homme le plus vrai qui

fût jamais, & qui m'a ſouvent conté la ſcène dont il fut témoin ce jour-là.

Le Roi fit d'abord la ſourde oreille, puis refuſa; enfin, impatienté de ce que Madame de Monteſpan n'en démordoit point, & inſiſtoit toujours, il ſe fâcha, lui dit qu'il n'avoit déjà que trop fait pour cette femme; qu'il ne comprenoit pas la fantaiſie de Madame de Monteſpan pour elle, & ſon opiniâtreté à la garder, après tant de fois qu'il l'avoit priée de s'en défaire; qu'il avouoit qu'elle lui étoit inſupportable; & que pourvu qu'on lui promît qu'il ne la verroit plus, & qu'on ne lui en parleroit jamais, il donneroit encore, quoique, pour dire la vérité, il n'eût déjà que beaucoup trop donné pour une femme de cette eſpèce.

Jamais M. le Maréchal de Lorge n'a oublié ces propres paroles, & à moi & à d'autres il les a toujours rapportées préciſes & dans le même ordre, tant il en fut frappé alors, & bien plus, à ce qu'il vit dans la ſuite de ſi étonnant & de ſi contradictoire.

Madame de Monteſpan, ſe tut, bien en peine d'avoir trop preſſé le Roi.

M. Dumaine étoit extrêmement boiteux; on diſoit que c'étoit d'être tombé d'entre les

bras d'une nourrice. Tout ce qu'on lui fit n'ayant pas réussi, on prit le parti de l'envoyer chez divers Artistes en Flandre & ailleurs dans le Royaume, puis aux eaux, & entr'autres, à Barèges. Les lettres que la Gouvernante écrivoit à Madame de Montespan, étoient montrées au Roi. Il les trouva bien écrites; il les goûta, & les dernières commencèrent à diminuer son éloignement.

Les humeurs de Madame de Montespan achevèrent le reste. Elle en avoit beaucoup; elle s'étoit accoutumée à ne se point contraindre. Le Roi en étoit l'objet plus souvent que personne. Il en étoit encore épris, mais il en souffroit.

Madame de Maintenon le reprochoit à Madame de Montespan, qui lui en rendit de bons offices auprès du Roi.

Ces soins d'appaiser Madame de Montespan, lui revinrent aussi d'ailleurs, & l'accoutumèrent à parler quelquefois à Madame de Maintenon, à s'ouvrir à elle de ce qu'il désiroit qu'elle fît auprès de Madame de Montespan, enfin à lui conter ses chagrins contre elle, & à la consulter là-dessus.

Admise ainsi peu-à-peu dans l'intime confidence du Roi, elle sut la cultiver, & fit

ſi bien que peu-à-peu elle ſe rendit néceſſaire, & fut plus recherchée que Madame de Monteſpan.

Les jalouſies continuelles de Madame de Monteſpan aiguisèrent ce goût par les ſorties fréquentes que ſon humeur aigre lui faiſoit faire ſans ménagemens ſur le Roi & ſur elle ; & c'eſt ce que Madame de Sévigné ſait peindre ſi joliment en Enigme, dans ſes lettres à Madame de Grignan, où elle l'entretient quelquefois de ces mouvemens de Cour, parce que Madame de Maintenon avoit été auſſi à Paris de la ſociété de Madame de Sévigné, de Madame de Coulange, de Madame de la Fayette, & qu'elle commençoit à ſentir ſon importance.

Louis XIV perdit la Reine par l'ignorance profonde & l'opiniâtreté du premier Médecin d'Aquin, au plus fort de ce nouvel attachement enté ſur les dégoûts de Madame de Monteſpan, dont les humeurs étoient devenues inſupportables, & que nulle politique n'avoit pu arrêter.

Cette beauté impérieuſe, accoutumée à dominer & à être adorée, ne pouvoit réſiſter au déſeſpoir toujours préſent de la décadence de ſon pouvoir ; & ce qui la jettoit hors de toute meſure, c'étoit de ne

pouvoir

pouvoir ſe diſſimuler une rivalle qu'elle n'avoit pu ſe réſoudre à chaſſer tant de fois que le Roi l'en avoit preſſée ; une rivale encore ſi au-deſſous d'elle en beauté, & plus âgée qu'elle de pluſieurs années. Quel tourment de ſentir que c'étoit pour elle que le Roi venoit, qu'il ne cherchoit qu'elle, qu'il ne pouvoit diſſimuler ſon mal-aiſe lorſqu'il ne la trouvoit pas, de le voir ſouvent quitter ſa compagnie pour entretenir Madame de Maintenon tête à tête ; enfin avoir à tout moment beſoin d'elle pour ſe raccommoder avec lui de leurs querelles, pour en obtenir les graces qu'elle lui demandoit.

Après la mort de la Reine, le Roi paſſa les premiers jours à St. Cloud, chez Monſieur, d'où il alla à Fontainebleau, & y reſta toute l'Automne. Ce fut là que ſon goût, piqué par l'abſence, la lui fit trouver inſupportable, à ſon retour.

Le Roi parla plus librement à Madame de Maintenon ; & quelque tems après le retour du Roi de Fontainebleau, & au milieu de l'hiver qui ſuivit la mort de la Reine, l'état de cette femme à la Cour, annonça un rang & une faveur, ſur leſquels perſonne ne prit le change, ſans que ſa vertu

en reçût la moindre atteinte. Elle ſupprima alors les armes de ſon premier mari, & ne porta plus que les ſiennes ſeules, & ſans cordélières, imitant à meilleur titre Madame de Monteſpan, & même Madame de Thiange. On lui donna, à Verſailles, l'appartement au haut du grand eſcalier, vis-à-vis celui du Roi & de plain-pied. Depuis ce moment, le Roi y alla, tous les jours de ſa vie, paſſer pluſieurs heures à Verſailles; & en quelque lieu qu'il fût, elle fut toujours logée auſſi proche de lui, & de plain-pied, autant qu'il fut poſſible.

Dans cette élévation, cette femme fut étonnante, & elle ſut conſerver ſon crédit ſans lacune, ſans nuage le plus léger, plus de trente ans entiers, & même trente-deux.

C'étoit une femme de beaucoup d'eſprit; les meilleures Compagnies où elle avoit d'abord été ſoufferte, & dont bientôt elle fit le plaiſir, l'avoient fort polie & ornée de la ſcience du Monde.

Ses divers états l'avoient rendue inſinuante, complaiſante, cherchant à plaire, une grace incomparable en tout, un air d'aiſance, de retenue & de reſpect, qui, par ſa longue habitude, lui étoit devenu naturel, aidoient merveilleuſement ſes talens, avec

un langage doux, juſte, en bons termes, & naturellement éloquent & court. Elle fit goûter à Louis XIV les délices d'une amitié pure, & ne ceſſa de lui rendre ſa ſociété intéreſſante & néceſſaire.

Zèle ardent du Roi, dans les diſputes de Religion.

LA Reine-mère & le Roi, bien plus qu'elle, dans la ſuite, donnèrent aux Jéſuites une grande confiance : ils étoient en poſſeſſion d'être les confeſſeurs du Roi & les diſtributeurs des Bénéfices dont ils avoient la feuille.

L'ambition des Courtiſans, & la crainte que ces Religieux inſpirèrent aux Miniſtres, leur donnèrent une entière liberté. L'attention ſi vigilante du Roi à ſe tenir, toute ſa vie, barricadé contre tout le monde, en affaires, leur étoit un rempart aſſuré, & leur donnoit la facilité de lui parler, & la ſécurité d'être reçus ſeuls ſur les choſes qui regardoient la Religion, & d'être ſeuls écoutés.

On leur a reproché la diſperſion de ces Solitaires illuſtres, que l'étude & la péni-

tence avoient assemblés à Port-Royal, qui firent de si grands disciples, & à qui l'on est redevable de ces ouvrages fameux, qui ont répandu une si vive & si solide lumière, pour discerner la vérité des apparences, éclairer la foi, allumer la charité, développer le cœur de l'homme, régler ses mœurs, lui présenter un miroir fidèle, & le guider entre la juste crainte & l'espérance raisonnable.

C'étoit donc à en poursuivre jusqu'aux derniers restes, que la dévotion du Roi s'exerçoit, ainsi que celle de Madame de Maintenon conformée sur la sienne, lorsqu'un autre champ parut propre aux Jésuites à être présenté aux Princes; ce fut celui des prétendus réformés.

Système contre les Protestans. Révocation de l'Edit de Nantes. Suites de cette révocation.

AVEC de telles avances, pour se croire en droit de commander, il restoit peu à faire pour exciter le zèle du Roi, contre une Religion solemnellement frappée des plus éclatans anathêmes par l'Eglise univer-

ſelle, & qui s'en étoit elle-même frappée la première, en ſe ſéparant de toute l'antiquité ſur des points de foi fondamentaux.

Le Roi étoit devenu pieux; à la dévotion ſe joignit la politique. On voulut lui plaire par les endroits qui le touchèrent le plus ſenſiblement : la dévotion & l'autorité.

On lui peignit les Huguenots avec les plus noires couleurs. Un Etat, dans un Etat, parvenu à ce point de licence à force de déſordres, de révoltes, de guerres civiles, d'alliances étrangères, de réſiſtances à force ouverte contre les Rois ſes prédéceſſeurs, & juſqu'à lui-même réduit à vivre en traités avec eux.

On flatta le Roi, en lui montrant une action qui paſſoit le pouvoir de tous ſes prédéceſſeurs, en lui détournant les yeux de tant de grands exploits, & de tant de hauts faits d'armes, penſés & réſolus par ſon héroïque père, & par lui-même, exécutés à la tête de ſes Troupes avec une vaillance extraordinaire, & qui les fit vaincre ſouvent, contre toute apparence, dans les plus grands périls, en l'y voyant, à leur tête, auſſi expoſé qu'eux; & de toute la conduite de ce Roi qui abattit ſans reſſource ce grand parti Huguenot, lequel avoit ſoutenu

ſa lutte depuis François I, avec tant d'avantage, & qui, ſans la tête & le bras de Louis le Juſte, ne ſeroit pas tombé ſous les volontés de Louis XIV.

On le détermina, lui qui ſe piquoit ſi principalement de gouverner, à entreprendre un chef-d'œuvre, tout à la fois de zèle & de politique, qui feroit triompher la véritable Religion, par la ruine de toute autre, & qui rendroit le Roi abſolu, en briſant toutes ſes chaînes avec les Huguenots, & détruiſant, à jamais, ces rebelles toujours prêts à profiter de tout, pour relever leur parti & donner la loi à ſes Rois.

Les grands Miniſtres n'étoient plus alors. Le Tellier, au lit de mort, ſon fils étoit le ſeul qui reſtoit; car Seignelay ne faiſoit que de poindre.

Louvois, avide de guerre, altéré ſous le poids d'une trève de vingt ans, qui ne faiſoit preſque que d'être ſignée, eſpéra qu'un ſi grand coup, porté aux Huguenots, ruineroit tout le Proteſtantiſme de l'Europe, & s'applaudit, en attendant, de ce que le Roi ne pouvoit frapper ſur les Huguenots, que par ſes Troupes; qu'il en ſeroit le principal exécuteur, & deviendroit par-là de plus en plus en crédit.

La révocation de l'Edit de Nantes fut donc résolue & consommée ; Odeschalki occupoit le Trône Pontifical sous le nom d'Innocent XI. C'étoit un bon Evêque, mais un Prince très-incapable ; entièrement Autrichien, & ses Ministres du même génie. La grande affaire de la Régale l'avoit brouillé avec le Roi, dès l'entrée de son Pontificat ; les quatre propositions de l'Assemblée du Clergé de 1682, l'excitèrent bien davantage.

Cette main basse, sur les Huguenots, ne put tirer de lui la moindre approbation ; il s'en tint toujours à l'attribuer à la politique, pour détruire un parti qui avoit tant & si long-tems agité la France ; & l'affaire des franchises étant survenue après, les deux Cours se portèrent à de grandes extrêmités. Par l'évènement & sur le point d'honneur des franchises, & sur le point capital des propositions de 1682, on ne s'apperçut que trop que Monsieur de Lyonne n'étoit plus, & que nous étions bien éloignés du tems de la fameuse affaire des Corses & du traité de Pise.

Beaux établiſſemens des Filles de Saint-Joſeph, par Madame DE MONTESPAN.

LE magnifique établiſſement de Saint-Cyr ſuivit de près la révocation de l'Edit de Nantes. Madame de Monteſpan avoit bâti, à Paris, une belle maiſon des filles de Saint-Joſeph, qu'elle avoit fondée pour l'inſtruction des jeunes filles, & pour leur apprendre toutes ſortes d'ouvrages; il en étoit ſorti de parfaitement beaux en tous genres d'ornemens d'Egliſe, & autres meubles ſuperbes pour le Roi, & pour qui en a voulu faire faire; & c'étoit dans cette maiſon que Madame de Monteſpan ſe retira, lorſqu'elle fut obligée de quitter tout-à-fait la Cour.

Etabliſſement de Saint-Cyr, par Madame DE MAINTENON.

L'ÉMULATION porta Madame de Maintenon à des vues plus hautes & plus vaſtes, qui, en gratifiant la pauvre Nobleſſe, put la faire regarder comme une protectrice, à qui toute la Nobleſſe devoit s'intéreſſer.

Elle pensa qu'elle illustreroit le règne de Louis XIV par cet établissement ; que ce Monarque s'en occuperoit, ainsi qu'elle-même, & qu'elle y trouveroit une retraite honorable, si elle avoit le malheur de perdre le Roi, comme cela arriva en effet.

La riche mense Abbatiale de Saint-Denis, qu'elle fit unir à Saint-Cyr, diminua d'autant la dépense d'une si grande fondation, aux yeux du Roi & du public ; & l'objet en étoit en soi si utile qu'il ne reçut que de justes applaudissemens.

Monseigneur, gouverné par la Princesse DE CONTI, ennemie de Madame DE MAINTENON.

MONSEIGNEUR, qui n'aimoit point Madame de Maintenon, ne contraignit point son épouse ; il étoit toujours alors avec la Princesse de Conti, qui le gouvernoit, & qui, fille de Madame de la Vallière, n'avoit rien de commun avec les enfans de Madame de Montespan, ni avec leurs gouvernantes desquels elle étoit fort éloignée.

La Princesse de Conti n'aimoit pas mieux la Dauphine, dont elle craignoit la concurrence dans la confiance de Monseigneur.

Elle ne fut donc pas fâchée de la voir prendre si mal avec Madame de Maintenon, & se mettre, par ses manières à cet égard, de travers avec le Roi, & perdre toute considération, comme il arriva; elle fut peu comptée. On prétendit même que la Princesse de Conti, excessivement parfumée, la vit de fort près & long-tems, comme elle venoit d'accoucher de M. le Duc de Berry.

Quoi qu'il en soit, sa courte vie depuis ne fut plus qu'une maladie continuelle plus ou moins forte, & sa mort soulagea Mari Beau-père, & plus que tout, Madame de Maintenon, qui, quatorze mois après, se vit aussi délivrée de Louvois.

Bossuet & Fénélon.

L'ARCHEVÊQUE de Cambray étoit mal avec Madame de Maintenon, sur l'affaire de Madame de Guyon, sans espérance de retour, à cause de Godet, Evêque de Chartres; mais encore alors assez entier auprès du Roi, où il ne tarda pas à être perdu sans ressource, pour des raisons personnelles à cette Dame.

Bossuet échappa à la disgrace que Madame de Maintenon n'entreprit pas même

par plusieurs raisons. Godet, qui la possédoit absolument, avoit besoin de la plume & du grand nom de Bossuet pour pousser Fénélon à bout; Bossuet tenoit au Roi par l'habitude & l'estime, & par être entré, en Evêque des premiers tems, dans la confiance la plus intime du Roi & la plus secrette; enfin il avoit rendu à Madame de Maintenon, sans que ce fût son objet, le service le plus sensible; c'étoit un homme dont la vertu, la droiture & l'honneur étoient aussi inséparables que la science & la vaste érudition.

La place de Précepteur de Monseigneur l'avoit familiarisé avec le Roi, qui s'étoit, plus d'une fois, adressé à lui dans les scrupules de sa vie. Bossuet lui avoit souvent parlé là-dessus avec une liberté digne des premiers siècles & des premiers Evêques de l'Eglise. Il avoit interrompu le cours de ses liaisons plus d'une fois; il avoit osé poursuivre le Roi, qui lui avoit échappé. Il fit à la fin cesser tout commerce; & il acheva de couronner cette grande œuvre par les derniers efforts, qui chassèrent pour jamais Madame de Montespan de la Cour.

Renvoi de Madame DE MONTESPAN *de la Cour. Anecdote & Portrait de M. le Duc* DU MAINE *son fils.*

LE renvoi de Madame de Montespan fut l'époque de l'union si intime de M. le Duc du Maine avec Madame de Maintenon, & de l'adoption qu'elle en fit, qui s'approfondit & se consolida toujours depuis, de plus en plus; qui lui fraya le chemin à toutes les incroyables grandeurs, où, de l'une à l'autre il parvint. Le Duc du Maine étoit trop dans l'intérieur du Roi pour ne s'être pas apperçu de bonne heure de la faveur naissante de Madame de Maintenon, de ses progrès rapides, & que les premiers effets n'en pouvoient être que la disgrace de Madame de Montespan.

Personne n'avoit plus d'esprit que M. du Maine, ni de talent & d'art caché sous toutes sortes de graces qui peuvent charmer, avec l'air le plus naturel, le plus simple, quelquefois le plus naïf. Personne ne prenoit plus aisément toutes sortes de formes; personne ne connoissoit mieux les gens qu'il avoit intérêt de connoître; personne n'avoit plus d'art, de manége, d'adresse pour s'in-

ſinuer auprès d'eux ; perſonne enfin, ſous un extérieur dévot, ſolitaire, philoſophe, ſauvage, ne cachoit des vues plus ambitieuſes, ni plus vaſtes, que ſon extrême timidité ſervoit encore à couvrir.

Le Duc du Maine s'apperçut donc de bonne heure des épines de ſa poſition entre ſa mère & ſa gouvernante. Il ſe chargea de preſſer lui-même Madame de Monteſpan de s'en aller à Paris pour ne plus revenir à la Cour, & de lui en porter l'ordre très-poſitif. Il s'en acquitta, & ſe dévoua par-là à Madame de Maintenon ſans réſerve.

Il fut très-mal reçu de ſa mère, qui ne le vouloit point voir ; & jamais depuis il n'y fut véritablement bien. Mais Madame de Maintenon ne mit point de bornes à ſon affection pour lui.

Conduite adroite & épineuse de Madame DE MAINTENON. *Quelles étoient les personnes de sa société ; ses visites ; ses audiences ; ses occupations ; sa conduite avec les filles du Roi. Partage de son temps ; assiduités de* LOUIS *XIV.*

MADAME de Maintenon ne voyoit personne chez elle en visite, & n'en rendoit jamais aucune ; cela n'avoit que fort peu d'exceptions. Elle alloit voir la Reine d'Angleterre, & la recevoit chez elle ; quelquefois chez Madame de Monchevreuil, sa plus intime amie ; depuis sa mort, elle alla quelquefois voir M. de Montchevreuil, mais rarement ; il entroit chez elle toutes les fois qu'il le vouloit, mais des instans. Le Duc de Richelieu eut toute sa vie le même privilége. Elle alloit encore quelquefois chez Madame de Caylus sa bonne nièce, qui étoit souvent chez elle.

Si, en deux ans, une fois, elle alloit chez la Duchesse de Lude, ou chez quelques femmes aussi qualifiées, entre trois ou quatre au plus, c'étoit une distinction & une nouvelle, quoiqu'il ne s'agît que d'une simple visite. Madame d'Haudicourt, son an-

cienne amie, alloit aussi chez elle à-peu-près quand elle le vouloit, & sur la fin, le Maréchal de Villeroi; quelquefois Harcourt, jamais d'autres.

Lors du brillant voyage de Madame des Ursins, cette Dame alloit aussi très-souvent chez elle, particulièrement à Marly, où Madame de Maintenon la fut voir une fois. Jamais elle n'alloit chez aucune Princesse du sang, même chez Madame. Aucune d'elles aussi n'alloit chez elle, à moins que ce ne fût par audience : ce qui étoit extrêmement rare, & qui faisoit nouvelle.

Pour les portes, elles s'ouvroient toujours devant le Duc du Maine, en quelque lieu qu'il fût; & depuis le mariage du Duc de Noailles, il la voyoit quand il vouloit.

Le Cardinal de Noailles, jusqu'à l'affaire de la Constitution, la voyoit régulièrement en particulier, le jour qu'il avoit son audience du Roi, dans la semaine; & après, le Cardinal de Bissy, autant qu'il le vouloit, & le Cardinal de Rohan avec mesure.

Son frère, tant qu'il vécut, la désola; il entroit à toute heure chez elle, lui tenoit des propos de l'autre monde, & faisoit souvent des sorties de crédit avec elle; pas le moins du monde sa belle-sœur ne parut ja-

mais à la Cour, ni dans le monde. Madame de Maintenon la traitoit bien par pitié, sans que cela allât au plus petit crédit, mais elle dînoit quelquefois avec elle, & ne la laissoit venir à Versailles que le moins qu'elle pouvoit, peut-être deux ou trois fois l'an au plus, & coucher une nuit.

Godet, Evêque de Chartres, & Aubigny, Archevêque de Rouen, elle ne les voyoit qu'à Saint-Cyr.

Ses audiences étoient difficiles à obtenir; & le peu qu'elle en accordoit, étoient presque toutes à Saint-Cyr, où on alloit la trouver à jour & heure donnés. On l'attendoit à Versailles, au sortir de chez elle, ou à son retour, quand on avoit un mot à lui dire; gens bas, & même pauvres gens, & personnes considérables; on n'avoit là qu'un instant; & c'est à qui le saisiroit.

Les Maréchal de Villeroi, d'Harcourt, souvent Tessé, quelquefois, dans les derniers tems, Vaudemont, lui ont parlé de cette façon; & si c'étoit en rentrant chez elle, ils ne la suivoient pas au-delà de son antichambre, ou elle coupoit très-court, & les laissoit. Bien d'autres lui ont parlé de la sorte.

Un très-petit nombre de Dames, à qui le

le Roi étoit accoutumé, & qui étoient de ses particulières, la voyoient quelquefois aux heures où le Roi n'y étoit pas, & rarement quelques-unes dînoient avec elle.

Ses matinées, qu'elle commençoit de fort bonne heure, étoient remplies par des audiences cachées de charité ou de gouvernement spirituel, quelquefois par quelques Ministres, rarement par quelques Généraux d'Armée; encore ces derniers, quand ils avoient un rapport particulier à elle, comme les Maréchaux de Villeroy, d'Harcourt, & quelquefois Tessé.

Assez souvent, dès huit heures du matin, ou plutôt, elle alloit chez quelque Ministre, rarement elle dînoit chez eux avec leur femme & une compagnie fort choisie. C'étoient-là les grandes faveurs, & une nouvelle; mais qui ne menoit à rien qu'à de l'envie & à quelque considération.

Monsieur de Beauvilliers fut des premiers & des plus long-tems favoris de ces dîners, & fréquemment, jusqu'à ce que Godet, Evêque de Chartres, arrêta tout court les progrès de Fénélon, qui s'étoit fait leur Docteur.

Les Ministres chargés de la guerre, & sur-tout des finances, furent toujours ceux

avec qui Madame de Maintenon avoit le plus à faire, & qu'elle cultiva. Rarement, & plus que rarement, alloit-elle chez les autres; mais pour affaires, & souvent d'état, & dès le matin, sans jamais dîner chez ces derniers.

A l'ordinaire, dès qu'elle étoit levée, c'étoit de s'en aller à Saint-Cyr, & d'y dîner dans son appartement seule, ou avec quelque favorite, d'y donner des audiences le moins qu'elle pouvoit, d'y lire & d'y répondre aux lettres, d'y gouverner des Monastères de filles de toutes parts, d'y recevoir des avis & des lettres & informations secrettes, & de revenir à-peu-près au tems que le Roi passoit chez elle.

Devenue plus vieille & plus infirme, en arrivant, entre sept à huit heures du matin, à Saint-Cyr, elle se mettoit au lit pour s'y reposer, ou faire quelques remèdes.

A Fontainebleau, elle avoit une maison à la ville où elle alloit souvent pour y faire les mêmes choses qu'à Saint-Cyr.

A Marly, elle s'étoit fait accommoder un petit appartement qui avoit une fenêtre dans la Chapelle; elle en faisoit souvent le même usage que de Saint-Cyr; mais cela s'appelloit le repos; & le repos étoit inac-

ceſſible ſans exception, excepté à Madame la Ducheſſe de Bourgogne.

A Marly, à Trianon, à Fontainebleau, le Roi alloit chez elle les matins des jours où il n'y avoit point de conſeil, & qu'elle n'étoit pas à Saint-Cyr. A Fontainebleau, depuis la meſſe juſqu'au dîner, quand le dîner n'étoit pas quelquefois au ſortir de la meſſe, pour aller courir le cerf, & il y étoit une heure & demie, quelquefois davantage. A Trianon & à Marly, la viſite du Roi beaucoup moins, parce que, en ſortant de chez elle, il s'alloit promener dans les jardins.

Ces viſites étoient preſque toujours tête à tête, ſans préjudice de celles de toutes les après-dînées, qui étoient rarement tête à tête, que fort peu de tems, parce que les Miniſtres y venoient, chacun à ſon tour, pour travailler avec le Roi. Le vendredi, où il arrivoit ſouvent qu'il n'y en avoit point, c'étoient les Dames familières avec qui il jouoit, ou une muſique; ce qui ſe doubla & ſe tripla de jours, ſur-tout à la fin de ſa vie.

Vers les neuf heures du ſoir, deux femmes de chambre venoient déshabiller Madame de Maintenon; auſſi-tôt après ſon maî-

tre d'hôtel & son valet de chambre apportoient son couvert, un potage & quelque chose de léger. Dès qu'elle avoit achevé de souper, ses femmes la mettoient au lit, & tout cela en présence du Roi & du Ministre, qui n'en discontinuoit pas son travail; tout cela gagnoit dix heures que le Roi alloit souper; en même tems on tiroit les rideaux de Madame de Maintenon.

Suite des détails singuliers concernant la vie particulière de Madame de Maintenon.

DANS les voyages c'étoit la même chose, Madame de Maintenon partoit de bonne heure avec quelques favorites, comme Madame de Monchevreuil, toujours tant qu'elle vécut, Madame d'Haudicourt, Madame Dangeau, Madame de Caylus. Un carrosse du Roi, affecté pour elle-même, la menoit toujours pour aller de Versailles à Saint-Cyr; & d'Espinoy, Ecuyer de la petite écurie, la mettoit dans le carrosse, & l'accompagnoit à cheval; c'étoit sa tâche de tous les jours.

Dans les voyages, le carrosse de Madame de Maintenon menoit ses femmes de

chambre, & ſuivoit celui où elle étoit. Elle s'arrangeoit de façon, que le Roi, en arrivant, la trouvoit toute établie, lorſqu'il paſſoit chez elle. Son carroſſe & ſa chaiſe, avec ſes porteurs ayant ſa livrée, entroient par-tout, comme ceux des gens titrés.

Toujours en chef, en particulier, & à l'extérieur pour le ton, le ſiège, & ſa place en préſence du Roi, de Monſieur, de la Cour d'Angleterre, & de qui que ce fût; mais elle étoit très-ſimple en particulier, au-dehors, & toujours aux dernières places.

Je l'ai vue ſouvent aux dîners du Roi, à Marly, mangeant avec lui & ſes Dames, & à Fontainebleau, en grand habit chez la Reine d'Angleterre, cédant abſolument ſa place, & ſe reculant par-tout pour les femmes titrées, même pour les femmes de qualité diſtinguée, ne ſe laiſſant jamais forcer par les titrées, mais par celles de qualité ordinaire avec un air de peine & de civilité, & par tous ces endroits, polie, affable, parlant comme une perſonne qui ne prétend rien, & qui ne montre rien, mais qui en impoſoit fort, à ne conſidérer que ce qui étoit autour d'elle.

Toujours bien miſe, noblement, proprement, de bon goût, mais très-modeſtement,

mais plus vieillement alors que son âge : depuis qu'elle ne parut plus en public, on ne voyoit que ses coëffes & écharpes noires, quand par hasard elle sortoit. Elle n'alloit jamais chez le Roi qu'il ne fût malade ; que les matins des jours qu'il avoit pris médecine ; & à peu près de même chez Madame la Duchesse de Bourgogne ; jamais ailleurs pour aucun devoir.

Chez elle, avec le Roi, ils étoient chacun dans leur fauteuil, une table devant chacun d'eux, aux deux coins de la cheminée ; elle du côté du lit, le Roi le dos à la muraille, du côté de la porte de l'antichambre, & deux tabourets devant sa table, un pour le Ministre qui venoit travailler, l'autre pour son sac.

Les jours de travail, ils n'étoient seuls ensemble que fort peu de tems, avant que le Ministre entrât, & moins encore souvent après qu'il étoit sorti. Le Roi passoit à la garde-robe, revenoit au lit de Madame de Maintenon, où il se tenoit debout fort peu, lui donnoit le bon soir, & alloit se mettre à table : telle étoit la méchanique de Madame de Maintenon.

Pendant le travail, Madame de Maintenon lisoit ou travailloit en tapisserie ; elle

entendoit tout ce qui ſe paſſoit entre le Roi & le Miniſtre, qui parloient tout haut. Rarement elle y mêloit ſon mot, plus rarement ce mot étoit de quelque conſéquence. Souvent le Roi lui demandoit ſon avis; alors elle répondoit avec de grandes meſures. Jamais, ou preſque jamais, elle ne paroiſſoit affectionner rien, & moins encore s'intéreſſer pour perſonne; mais les Miniſtres avoient ſon mot.

Si par haſard, le Roi s'arrêtoit à celui que Madame de Maintenon vouloit, le Miniſtre s'en tenoit là, & faiſoit en ſorte de ne pas aller plus loin. Si le Roi s'arrêtoit à quelque autre, le Miniſtre propoſoit auſſi de voir ceux qui étoient à portée, laiſſoit après dire le Roi, & en profitoit pour exclure. Rarement propoſoit-il expreſſément celui à qui il vouloit en venir; mais toujours pluſieurs qu'il tâchoit de blâmer également, pour embarraſſer le Roi ſur le choix. Alors le Roi lui demandoit ſon avis; il parcouroit encore les raiſons de quelques-uns, & appuyoit enfin ſur celui qu'il vouloit. Le Roi preſque toujours balançoit, & demandoit à Madame de Maintenon ce qui lui en ſembloit. Elle ſourioit, faiſoit l'incapable, diſoit quelquefois un

mot de quelqu'autre, puis elle revenoit, si elle n'y étoit pas tenue d'abord, sur celui que le Ministre avoit appuyé, & détermi-noit tellement que les trois quarts des graces & des choix, & les trois quarts encore du quatrième quart de ce qui se passoit par le travail des Ministres, c'est elle qui en disposoit.

Par ce détail, on voit que cette femme habile faisoit à-peu-près tout ce qu'elle vouloit; mais non pas tout, ni quand & comme elle vouloit.

C'est là ce qui rendoit le travail, chez Madame de Maintenon, si important pour les particuliers, & c'est ce qui rendoit les Ministres si nécessaires à Madame de Maintenon, pour les avoir dans sa dépendance; c'est aussi ce qui les aida à s'élever à tout, & à augmenter sans cesse leur crédit & leur pouvoir, & pour eux, & pour les leurs, parce que Madame de Maintenon leur faisoit lecture de toutes les choses pour se les attacher entièrement.

Quand ils étoient près de venir travailler, ou qu'ils sortoient de chez elle, elle prenoit son tems de sonder le Roi sur eux, de les excuser & de les vanter, de les plaindre de leur grand travail, d'en exalter le mérite; & s'il s'agissoit de quelque chose pour eux,

eux, d'en préparer les voies, quelquefois d'en rompre la glace, ſous prétexte de leur modeſtie & du ſervice du Roi, qui demandoit qu'ils fuſſent excités à le ſoulager, à faire de mieux en mieux. Ainſi c'étoit entr'eux un cercle de beſoins & de ſervices réciproques : auſſi les ménagemens entr'eux étoient-ils infinis & continuels. Mais ſi Madame de Maintenon ne pouvoit rien, ou preſque rien ſans eux, de ce qui ſe paſſoit par eux, eux ne pouvoient ſe ſoutenir ſans elle, beaucoup moins malgré elle.

Cependant, il eſt arrivé pluſieurs fois que, lorſqu'on ne s'y prenoit pas avec aſſez de détours & de délicateſſe, & que le Roi appercevoit qu'un Miniſtre, ou le Général d'armée favoriſoit un parent ou un protégé de Madame de Maintenon, il tenoit ferme contre cela même; puis il diſoit partie fâché, partie ſe moquant d'eux: „ Un tel a bien fait ſa cour; car il n'a pas „ tenu à lui de bien ſervir un tel, parce „ qu'il eſt parent ou protégé de Madame „ de Maintenon; „ & ces coups de caveſſon la rendoient très-timide & très-meſurée, quand il étoit queſtion de ſe montrer au Roi à découvert ſur quelques choſes, ou ſur quelqu'un.

Aussi répondoit-elle toujours, à quiconque s'adressoit à elle-même pour les moindres choses, qu'elle ne se mêloit de rien; & si, bien rarement, elle s'ouvroit davantage, & que la chose regardât un Ministre, sur lequel elle comptoit, elle envoyoit à lui, & promettoit de lui en parler; mais encore une fois, rien n'étoit plus rare; on ne laissoit pas cependant d'aller à elle, par espérance que, nonobstant cette réponse banale, elle feroit peut-être ce qu'on désiroit, comme cela arrivoit quelquefois.

Il y avoit peut-être cinq ou six personnes au plus de tous états, lesquelles la plupart étoient ses amies de son ancien tems, à qui elle répondoit plus franchement, quoique toujours foiblement & mesurément, & pour qui en effet elle agissoit au mieux qu'il lui étoit possible, & néanmoins réussissant très-ordinairement, elle n'y réussissoit pas toujours.

Revenons un moment à ces coups de caveçon du Roi dont on vient de parler.

Travail du Roi avec ſes Miniſtres, ſa réſiſtance momentanée à leurs déſirs, & à ceux de Madame DE *MAINTENON.*

LE Tellier, dans des tems bien antérieurs, & long-tems avant d'être Chancelier de France, connoiſſoit bien le Roi là-deſſus. Un de ſes meilleurs amis, car il en avoit, l'avoit prié de quelque choſe qu'il déſiroit fort, & qui devoit être propoſé dans le travail particulier de ce Miniſtre avec le Roi. Le Tellier l'aſſura qu'il feroit tout ſon poſſible. Son ami ne goûta point ſa réponſe, & lui dit franchement que, dans la place & le crédit où il étoit, ce n'étoit pas aſſez de celle-là qu'il falloit lui donner. " Vous „ ne connoiſſez pas le terrain, lui répondit „ le Tellier; de vingt affaires que nous „ portons ainſi au Roi, nous ſommes ſûrs „ qu'il en paſſera dix-neuf à notre gré; „ nous le ſommes également que la vingtième ſera décidée au contraire; laquelle „ des vingt ſera décidée contre notre avis „ & notre déſir? C'eſt ce que nous ignorons toujours; & très-ſouvent c'eſt celle „ où nous nous intéreſſons le plus. Le Roi

„ nous réſerve cette biſque pour nous faire „ ſentir qu'il eſt le maître, & qu'il gouverne. Et ſi par haſard il ſe préſente „ quelque choſe, ſur laquelle il s'opiniâtre, „ & qui ſoit aſſez importante pour que „ nous nous opiniâtrions auſſi, ou pour la „ choſe même, ou pour l'envie que nous „ avons qu'elle réuſſiſſe comme nous le „ déſirons, c'eſt très-ſouvent alors, dans „ le rare que cela arrive, une ſortie ſûre; „ mais, à la vérité, la ſortie eſſuyée & „ l'affaire manquée, le Roi content d'avoir „ montré que nous ne pouvons rien, & „ peiné de nous avoir fâché, devient flexible, en ſorte que c'eſt alors le tems où „ nous faiſons tout ce que nous voulons. „

Il avoit la même conduite avec Madame de Maintenon, à qui, de fois à autres, il faiſoit des ſorties terribles, & dont il s'applaudiſſoit. Quelquefois elle ſe mettoit à pleurer devant lui, & étoit pluſieurs jours ſur de véritables épines.

Quand elle eut mis Fagon auprès du Roi, au-lieu de Daquin, qu'elle fit renvoyer, pour avoir un homme tout à elle & de beaucoup d'eſprit, qu'elle s'étoit attachée dans les voyages aux Eaux, où il avoit ſuivi le Duc du Maine, & un homme

dont elle pût tirer un continuel parti dans cette place intime du premier Médecin qu'elle voyoit tous les matins : elle faisoit la malade, quand il lui arrivoit de ces scènes, & c'étoit d'ordinaire par où elle les faisoit finir avec plus d'avantage.

Caractère personnel du Roi. Preuves. Anecdotes à ce sujet.

Ce n'est pas que ces artifices, ni même la réalité la plus effective, eussent aucun pouvoir de contraindre d'ailleurs, en quoi que ce pût être, le Roi. Ce Prince étoit absolu dans son intérieur; les incommodités les plus opposées aux voyages, au grand habit de Cour (car les Dames les plus privilégiées ne paroissoient jamais autrement dans ses carrosses, ni en aucun lieu de Cour, avant que Marly eût adouci cette étiquette) ne pouvoit en dispenser les Dames; grandes maladies, moins de six semaines après leurs couches, dans d'autres tems fâcheux, il falloit être en grand habit, parées & serrées dans leur corps; aller en Flandre & plus loin, danser, veiller, être des fêtes, manger, être gaies & de bonne compagnie, changer de lieu, ne

paroître craindre aucune intempérie, ni être incommodées du chaud, du froid, de l'air, de la poussière, & tout cela précisément aux jours & heures marqués, sans déranger rien d'une minute. Ses filles il les a traitées toutes pareillement; il n'avoit pas plus de ménagement pour Madame la Duchesse de Berry, ni même pour Madame la Duchesse de Bourgogne, quoique Fagon, Madame de Maintenon pussent dire & faire, quoiqu'il aimât Madame la Duchesse de Bourgogne aussi tendrement qu'il en étoit capable, qui toutes les deux s'en blessèrent.

Le Roi voyageoit toujours en carrosse plein de femmes, ses belles-filles, quelquefois Madame, & des Dames, quand il y avoit place. Ce n'étoit que pour les rendez-vous de chasse, les voyages de Fontainebleau, de Chantilly & de Compiègne & les vrais voyages, que cela étoit ainsi. Pour aller tirer, se promener, pour aller coucher à Marly ou à Meudon, il alloit seul dans une calèche. Il se défioit des conversations que ses grands Officiers auroient pu tenir devant lui dans ses carrosses, & prétendoit que le vieux Charost, qui prenoit volontiers ce tems-là pour dire bien des choses, lui avoit fait prendre ce parti, il y

avoit plus de quarante ans. Cela convenoit aussi aux Ministres, qui sans cela auroient pu être inquiétés tous les jours, & à la clôture exacte, qu'en leur faveur lui-même s'étoit prescrite, & à laquelle il fut si exactement fidèle.

Pour les femmes, le peu de Dames qui y pouvoient trouver place, outre que cela ne se pouvoit empêcher, l'occasion en étoit restreinte à une grande rareté, & le babil fort peu à craindre.

Dans le carrosse, lors des voyages, il y avoit beaucoup de toutes sortes de choses à manger, viandes, pâtisseries, fruits; on n'avoit pas sitôt fait un quart de lieue, que le Roi demandoit si on vouloit manger; lui jamais ne goûtoit à rien entre ses repas, non pas même à aucun fruit; mais il s'amusoit à voir manger, & manger à force. Il falloit avoir appétit, être gaies, autrement il ne le trouvoit pas bon. On faisoit la mignone, on ne vouloit pas faire la délicate, être du bel air, cela n'empêchoit pas que les mêmes Dames ou Princesses, qui soupoient avec d'autres, à sa table le même jour, ne fussent obligées, sous les mêmes peines, d'y faire aussi bonne contenance que si elles n'avoient pas mangé de la jour-

née ; avec cela d'autres besoins, il n'en falloit pas parler, outre que pour des femmes il auroit été très-embarrassant, avec le détachement de la maison du Roi, & les Gardes du Corps devant & derrière le carrosse, les Officiers & les Ecuyers aux portières, qui faisoient une poussière qui dévoroit tout ce qui étoit dans le carrosse.

Le Roi, qui aimoit l'air, en vouloit les glaces baissées, & eût trouvé fort mauvais que quelque Dame eût tiré le rideau contre le Soleil, le vent ou le froid : il ne falloit seulement pas s'en appercevoir, ni d'aucune autre sorte d'incommodité ; il alloit toujours extrêmement vîte, avec des relais le plus ordinairement. Se trouver mal, étoit un démérite à n'y plus revenir.

Madame de Maintenon, qui craignoit fort l'air & d'autres incommodités, ne put gagner là-dessus aucun privilége ; tout ce qu'elle obtint, sous prétexte de modestie & d'autres raisons, fut de voyager à part, de la manière que je l'ai rapporté ; mais en quelque état qu'elle fût, il falloit marcher & suivre à point nommé, & se trouver arrivée & rangée, avant que le Roi entrât chez elle.

Elle fit bien des voyages à Marly, dans

un état à ne pas faire marcher une ſervante.

Elle en fit un à Fontainebleau, qu'on ne ſavoit pas véritablement ſi elle ne mourroit pas en chemin. En quelque état qu'elle fût, le Roi alloit chez elle à ſon heure ordinaire, & y faiſoit ce qu'il avoit projeté. Tout au plus, elle étoit dans ſon lit; pluſieurs fois y ſuant la fièvre à groſſes gouttes; le Roi qui aimoit l'air & qui craignoit le chaud dans les chambres, s'étonnoit, en arrivant, de trouver tout fermé, & faiſoit ouvrir les fenêtres, & n'en rabattoit rien, quoiqu'il la vît dans cet état, juſqu'à dix heures qu'il s'en alloit ſouper, & ſans conſidération pour la fraîcheur de la nuit.

S'il devoit y avoir muſique, la fièvre, le mal de tête n'empêchoit rien, & cent bougies dans les yeux.

Ainſi le Roi alloit toujours ſon train, ſans demander jamais ſi elle n'en étoit point incommodée.

Madame la Ducheſſe de Bourgogne étoit groſſe; elle étoit fort incommodée; le Roi vouloit aller à Fontainebleau, contre ſa coutume, dès le commencement de la belle ſaiſon, & l'avoit déclaré; il vouloit ſes voyages de Marly en attendant. Sa petite fille l'amuſoit fort, il ne pouvoit pas ſe

image
not
available

il s'arrêta, & on le vit passer seul sans la joindre; le tête à tête ne fut pas long; elle s'en retourna; & le Roi revint vers nous jusqu'auprès des carpes sans mot dire; chacun vit bien de quoi il étoit question, & personne ne se pressoit de parler. A la fin le Roi arrivant tout auprès du bassin, regarda ce qui étoit là de plus principal; & sans adresser la parole à personne, dit d'un air de dépit, ces seules paroles: „ la Du- „ chesse de Bourgogne est blessée. „ Voilà Monsieur de la Rochefoucault à s'exclamer, & le Maréchal de Boufflers à répéter à basse note, puis Monsieur de la Rochefoucault à se récrier plus fort que c'étoit le plus grand malheur du monde; & que s'étant déjà blessée d'autres fois, elle n'en auroit peut-être plus. Et quand cela seroit, interrompit le Roi tout d'un coup, qui jusques-là n'avoit dit mot, „ qu'est-ce que „ cela me feroit? Est-ce qu'elle n'a pas „ déjà un fils? Et quand il mourroit, est- „ ce que le Duc de Berry n'est pas en âge „ de se marier? Eh! que m'importe qui „ me succède des uns ou des autres? Ne „ sont-ce pas également mes petits enfans? Et tout de suite, avec impétuosité: „ elle „ est blessée, parce qu'elle avoit à l'être,

„ & je ne ferai plus contrarié dans mes
„ voyages, & dans tout ce que j'ai envie
„ de faire, par les repréfentations des Mé-
„ decins & les raifonnemens des matrones;
„ j'irai & je viendrai à ma fantaifie, & on
„ me laiffera en repos. „

Un filence à entendre une fourmi marcher, à cette efpèce de fortie ; on baiffoit les yeux ; à peine ofoit-on refpirer. Chacun demeura ftupéfait ; jufqu'aux gens des bâtimens & aux jardiniers demeurèrent immobiles. Ce filence dura plus d'un quart d'heure ; le Roi le rompit, appuyé fur la baluftrade pour parler d'une carpe ; perfonne ne répondit. Il adreffa, après, la parole fur ces carpes à des gens des bâtimens, qui ne foutinrent pas la converfation à l'ordinaire ; il ne fut queftion que de carpes avec eux ; tout fut languiffant ; & le Roi s'en alla quelque tems après.

Dès que nous ofâmes nous regarder hors de fa vue, nos yeux fe rencontrèrent, fe dirent tout ; tout ce qui fe trouva là de gens furent, pour ce moment, les confidens les uns des autres. On admira, on s'étonna. Quelque éloignée que foit maintenant cette fcène, elle m'eft toujours également préfente.

Qualités que Madame DE *MAINTENON exigeoit des gens qui la ſervoient.*

LES gens de Madame de Maintenon (car tout eſt curieux ſur cette femme célèbre) étoient en très-petit nombre, peu répandus, modeſtes, reſpectueux, humbles, ſilencieux, & ne s'en firent jamais accroire. C'étoit l'air de la maiſon; & ils n'y ſeroient pas demeurés ſans cela. Ils y faiſoient, avec le tems, une fortune modérée, ſuivant leur état, & qui ne pouvoit donner d'envie, ni occaſion de parler. Tous demeuroient dans une obſcurité plus ou moins aiſée.

Les femmes paſſoient leur vie enfermées chez elle : non-ſeulement elle ne vouloit point qu'elles ſortiſſent; mais elle les empêchoit de recevoir perſonne; & la fortune qu'elle leur faiſoit étoit courte & rare.

Le Roi les connoiſſoit toutes & tous; il étoit familier avec eux, & y cauſoit ſouvent, lorſqu'il paſſoit quelquefois chez elle avant qu'elle y fût rentrée.

Il n'y avoit d'un peu diſtingué que cette ancienne ſervante, du tems, qu'après la mort de Scaron, elle étoit à la Charité de Saint-Euſtache, logée dans cette montée,

où cette servante faisoit sa chambre & son petit pot au feu dans la même chambre.

Nanon de ce tems-là, & que Madame de Maintenon a toujours appellée ainsi, qui d'abord avoit été son unique domestique, & qui l'avoit constamment suivie & servie dans ses divers états, étoit devenue Madame Balbieu, dévote comme elle, & vieille; elle étoit d'autant plus importante, qu'elle avoit toute la confiance domestique de Madame de Maintenon, & l'œil sur les Demoiselles, qui se succédoient, de Saint-Cyr auprès d'elle, & sur ses nièces. Elle se coëffoit & s'habilloit comme sa maîtresse, qu'elle affectoit d'imiter en tout.

Le Cardinal de NOAILLES, *Archévêque de Paris.*

MADAME de Maintenon servit beaucoup à faire nommer le frère du Maréchal de Noailles à l'Archevêché de Paris, à la mort de Harlay, en 1695; chose d'autant plus difficile, que les Jésuites ne l'aimoient pas; que le Roi ne le connoissoit presque point, parce qu'il ne venoit jamais à Paris, & encore pour des momens; tellement qu'il fallut le porter à Paris, sans aucune participa-

tion du père la Chaiſe. On ne peut même pas l'y bombarder à l'inſu du confeſſeur, parce qu'il fallut forcer ce Prélat, qui, non-ſeulement fit toute la réſiſtance qu'il lui fût poſſible, mais qui affecta de ſe rendre ſuſpect du côté de la doctrine.

Il avoit d'abord été nommé à l'Evêché de Cahors; quelques mois après, il fut transféré à Châlons. La proximité, ni la dignité de ce Siège, dont l'Evêque eſt Comte & Pair de France, ne purent le réſoudre à quitter l'épouſe à laquelle il avoit été deſtiné par ſon ſacre, quoiqu'il ne pût encore l'avoir connue; il brilla à Châlons, avec les mœurs d'un ange, par une réſidence continuelle, une ſollicitude paſtorale, douce, appliquée, inſtructive, pleine des plus grands exemples, & un éloignement total de tout ce qui n'étoit point de ſon miniſtère. Le crédit de ſa famille, armé d'une ſi grande réputation, l'emporta ſur toutes les voies ordinaires; il réuſſit à Paris, comme il avoit fait à Châlons, ſans être ébloui d'un ſi grand théâtre; il plut extrêmement au Roi & à Madame de Maintenon; & pour achever ici ce qui le regarde perſonnellement, il ne parut ni neuf, ni embarraſſé aux affaires, & il fit admirer ſes lumières,

son savoir; & ce qui est fort rare en même tems, sa modestie & une magnificence convenable aux assemblées du Clergé; enfin il fut Cardinal en 1700, avec la même répugnance qu'il avoit eue à changer de Siège.

Artifice DE MANSARD *pour flatter.*

CEPENDANT le Roi retranché dans ses sables à Marly, & dans ses bâtimens, éprouvoit jusques dans la bagatelle de ces derniers, les mêmes artifices par lesquels il étoit quelquefois gouverné en grand.

Mansard, qui en étoit le Surintendant peu capable, mais pourtant avec un peu plus de goût que son maître, l'obsédoit avec des projets qui, de l'un à l'autre, le conduisirent aux plus fortes dépenses. C'étoit autant d'occasions de s'enrichir, où il réussissoit merveilleusement, & de se perpétuer les privances qui le rendoient une sorte de personnage que les Ministres même ménageoient, & à qui toute la Cour faisoit la sienne. Il avoit l'art d'apporter au Roi des plans informes, mais qui lui mettoient le doigt sur la lettre, à quoi ce délié maçon aidoit imperceptiblement; le Roi voyoit ainsi, ou le défaut à corriger, ou le mieux

à faire; Manſard ſe récrioit ſur la juſteſſe des obſervations, ſur ce que le Roi poſſédoit les délicateſſes de l'architecture & des beautés des jardins, auſſi excellemment que l'art de gouverner; & ſi, comme il arrivoit ſouvent, il s'opiniâtroit ſur quelque choſe de mauvais goût, Manſard admiroit également, & l'exécutoit, juſqu'à ce que le goût du changement donnât ouverture pour y en faire. Avec tout cela, Manſard, devenu entreprenant, ſe mit à fatiguer le Roi de demandes pour ſoi, ou pour les ſiens, ſouvent fort étranges, & fit ſi bien qu'il fut auſſi de ceux dont le Roi ſe ſentit fort ſoulagé quand il mourut.

Raillerie du Gazetier de Hollande. Colère du Roi. Anecdote du valet du Serdeau.

PENDANT la campagne du Maréchal de Villeroy contre Vaudemont, le Roi avoit ſoin de ſe faire lire toutes les gazettes de Hollande; dans la première qui parut, il vit des louanges exceſſives & ironiques de Monſieur le Duc du Maine; le Gazetier diſoit que ſes bleſſures avoient arrêté les

fuccès de l'armée Françoife, & fauvé Monfieur de Vaudemont, & que Monfieur du Maine avoit été emporté fur un brancard; cette raillerie fabuleufe avoit piqué le Roi; mais il le fut bien davantage de la gazette fuivante, qui fe rétracta du combat qu'elle avoit raconté, & ajouta que Monfieur du Maine n'avoit pas même été bleffé; tout cela, joint au filence qui avoit régné depuis cette journée, & au compte fi fuccinct que Monfieur le Maréchal de Villeroy lui en avoit rendu, & fans chercher aucune excufe, donna des foupçons au Roi qui l'agitèrent.

La Vienne, Baigneur à Paris, fort à la mode, étoit devenu celui du Roi, & l'un des quatre premiers Valets de chambre. C'étoit un fort honnête homme, mais ruftre, brutal, & franc; & cette franchife dans un homme, d'ailleurs vrai, avoit accoutumé le Roi à lui demander ce qu'il n'efpéroit pas pouvoir tirer d'ailleurs, quand c'étoit des chofes qui ne paffoient pas fa portée. Tout cela conduifit jufqu'à un voyage de Marly; & ce fut là où il queftionna la Vienne. Celui-ci y montra fon embarras, parce que dans fa furprife il n'eut pas l'efprit de fe cacher. Cet embarras redoubla la curiofité du

Roi, & enfin ses commandemens; la Vienne n'osa pousser plus loin ses résistances; il apprit au Roi ce qu'il eût voulu ignorer toute sa vie.

Le Comte de Toulouse, étant Amiral, avoit sa destination faite; c'étoit donc pour Monsieur du Maine qu'étoient ses soins.

Un jour, sortant de table à Marly, avec toutes les Dames, & en présence de tous les Courtisans, il apperçut un valet du Serdeau, qui, en desservant le fruit, mit un biscuit dans sa poche; dans l'instant il oublia toute sa dignité; & sa canne à la main, qu'on venoit de lui rendre avec son chapeau, il court sur ce valet, qui ne s'attendoit à rien moins, ni pas un d'eux, le frappa, l'injuria, & lui cassa sa canne sur le corps; à la vérité elle étoit de roseau, & ne résista guere; de-là le tronçon à la main, & avec l'air d'un homme qui ne se possédoit plus, continuant à injurier ce valet, qui étoit déjà bien loin, il traversa le petit cabinet & une antichambre, & entra chez Madame de Maintenon, où il fut près d'une heure, comme il faisoit souvent à Marly après dîner, sortant pour repasser chez lui, il trouva le Père de la Chaise; dès qu'il l'apperçut parmi ses Courtisans : " mon Père, lui dit-

„ il fort haut, j'ai battu un coquin, & lui „ ai caffé ma canne fur le dos; mais je ne „ crois pas avoir offenfé Dieu; „ & tout de fuite, il raconta le prétendu crime.

Tous ceux qui étoient-là trembloient encore de ce qu'ils avoient vu ou entendu des fpectateurs; la frayeur redoubla à cette reprife; les plus familiers bourdonnèrent contre ce valet, & le pauvre Père fit femblant d'approuver, entre les dents, pour ne pas l'irriter davantage, & devant tout le monde. On peut juger, fi ce fut la nouvelle du jour; & la terreur qu'elle imprima, parce que perfonne n'en put deviner alors la caufe; chacun comprenoit aifément que celle qui avoit paru ne pouvoit être la véritable.

On remarqua encore à Fontainebleau, que la Ville de Paris y étant venue haranguer le Roi, à l'occafion du ferment de Bignon, nouveau prévôt des Marchands; comme l'Ifle venoit d'être inveftie, il répondit non-feulement avec bonté, mais il fe fervit du terme de reconnoiffance pour fa bonne Ville; & qu'en le prononçant, fon vifage s'altéra; deux chofes qui de tout fon règne ne lui étoient pas échappées.

Honneurs accordés aux enfans de M. le Duc DU MAINE.

LE Duc du Maine défiroit d'obtenir, pour fes enfans, les mêmes honneurs dont il jouiffoit. Quand cette grace fut réfolue entre le Roi, Madame de Maintenon & lui, il fut queftion de la déclarer; & cette déclaration produifit la fcène la plus nouvelle & la plus fingulière de ce long règne, pour qui a connu le Roi & l'idée qu'il avoit de fa puiffance.

En entrant le famedi au foir, le quinze mars, dans fon cabinet, après fouper à Verfailles, & l'ordre donné à l'ordinaire, il s'avança gravement dans le fecond cabinet, fe rangea vers fon fauteuil fans s'affeoir, paffa lentement les yeux fur toute la compagnie, à laquelle il dit, fans adreffer la parole à perfonne, qu'il donnoit, aux enfans de Monfieur le Duc du Maine, le même rang & les mêmes honneurs dont Monfieur du Maine jouiffoit; & fans un moment d'intervalle, marcha vers le bout du cabinet le plus éloigné, & appellant Monfeigneur, & Mgr. le Duc de Bourgogne, il leur dit que, devant tous les deux règner fucceffivement

après lui, il le prioit d'agréer le rang qu'il donnoit aux enfans de M. le Duc du Maine, d'accorder cela à la tendresse qu'il se flattoit qu'ils avoient pour lui, & à celle qu'il se sentoit pour ces enfans & pour leur père; qui vieux comme il étoit, & considérant que sa mort ne pouvoit point être éloignée, il les leur recommandoit étroitement, & avec l'instance dont il étoit capable; qu'il espéroit qu'après lui, ils les voudroient bien protéger par amitié pour sa mémoire. Ces Princes ne répondirent que par quelques mots confus & mal articulés. J'omets les réflexions; je me contente d'écrire ce que je sus, en peu de mots, du Duc de Beauvilliers, à qui le Duc de Bourgogne conta le lendemain tout ce qui s'étoit passé; & ce Duc me le rendit le même jour. On le sut aussi par Monseigneur, qui le dit à ses intimes; & ne se cachant pas d'eux combien il avoit été peiné. Il n'avoit jamais aimé le Duc du Maine; il avoit toujours été blessé de la différence des sentimens du Roi & de sa familiarité; il y avoit des tems de jeunesse, où le Duc du Maine, sans de vrais manquemens de respect, avoit peu ménagé Monseigneur; bien opposé à M. le Comte de Toulouse, qui s'en étoit acquis l'amitié.

Le Roi, à bout d'en eſpérer davantage, ſans toutefois montrer aucun mécontentement, retourna vers ſon fauteuil & le cabinet reprit auſſi-tôt ſa forme accoutumée. Dès que le Roi fut aſſis, il remarqua promptement le ſombre qui y régnoit; il ſe hâta de dire encore un mot ſur ce rang, & d'ajouter qu'il étoit bien aiſe que chacun lui en marquât ſa ſatisfaction, en la témoignant au Duc du Maine.

VIEILLESSE DE LOUIS XIV.

Faits ſinguliers concernant ſon Teſtament.

LE Roi vieilliſſoit, ſans qu'il parût aucun changement à l'extérieur de ſa vie; mais ceux qui le voyoient de plus près, commençoient, depuis quelque-tems, à craindre qu'il ne vécût pas long-tems; ce n'eſt pas ici le lieu de s'étendre ſur une ſanté juſques-là ſi forte, & ſi égale; il ſuffit maintenant de dire qu'elle menaçoit; ſourdement accablé des plus cuiſans revers de la fortune, après une ſi longue habitude de la dominer; il le fut bien davantage par les malheurs domeſtiques.

Avec ſes enfans, il avoit perdu Madame la Ducheſſe de Bourgogne, perte irréparable, qui, outre qu'elle étoit l'ame & l'ornement de ſa Cour, étoit tout ſon amuſement, toute ſa joie, toute ſon affection, toutes ſes complaiſances, dans preſque tous les tems qu'il n'étoit pas en public. Jamais, depuis qu'il étoit au monde, il ne s'étoit familiariſé avec d'autre qu'avec elle. Il ne pouvoit remplir un ſi grand vuide; l'amertume d'en être privé s'augmentoit par ne plus trouver de délaſſement. Cet état malheureux lui en fit chercher où il put, en s'abandonnant de plus en plus à Madame de Maintenon, & à Monſieur le Duc du Maine.

Leur dévotion ſans lacune, leur ſolitude continuelle le raſſuroit ſur eux. Ils avoient eu, de longue main, l'art de lui perſuader que Monſieur du Maine, quoiqu'avec beaucoup d'eſprit & de capacité pour les affaires, dans l'opinion de laquelle ils l'entretenoient par le dernier détail de ſes charges, (& les détails étoient un des grands foibles du Roi); ils l'avoient, dis-je, perſuadé que Monſieur du Maine étoit ſans vues, ſans deſſeins, incapable même d'en avoir, occupé ſeulement de ſes enfans, en bon père de famille, touché de grandeur uniquement par rapport à

la

la grandeur du Roi, dont il étoit par attachement ſupérieurement épris, tout ſimple, tout franc, tout droit, tout rond; & qui, après avoir travaillé tout le jour à ſes charges par devoir & pour lui plaire, après avoir donné bien du tems à la prière & à la piété, ſe délaſſoit ſolitairement à la chaſſe, uſoit dans ſon particulier de la gaieté & de l'agrément naturel de ſon eſprit, ſans ſavoir le plus ſouvent quoi que ce ſoit de la Cour, ni de ce qui ſe paſſoit dans le monde.

Toutes ces choſes plaiſoient infiniment au Roi, & le mettoient parfaitement à ſon aiſe avec un fils qui l'approchoit ſi continuellement de près, & qui l'amuſoit fort par ſes contes & ſes plaiſanteries, où il excelloit plus qu'homme que j'aie jamais connu, avec un tour ſi charmant & ſi aiſé, qu'on auroit cru en pouvoir dire autant; en même tems adroit à ſaiſir le ridicule, & tout cela avec meſure, ſuivant le tems, l'occaſion, l'humeur du Roi qu'il connoiſſoit à fond, & que les choſes prenoient, pouſſant au ſatyrique avec tant d'artifice, de naturel & de grace, qu'on auroit dit qu'il ne ſongeoit à rien, & avec cela & toujours, quand il le vouloit, le plus agréable pantomime.

Le Roi étant à Verſailles, le Dimanche 27 Août 1714; le premier Préſident & le Procureur-Général, qui avoient été mandés, entrèrent dans ſon cabinet, à l'iſſue de ſon lever: alors le Roi prit d'un tiroir, ſans clef, un grand & gros paquet cacheté de ſept cachets qu'il leur préſenta; & en le leur remettant: "Meſſieurs, leur dit-il,
„ c'eſt mon teſtament; il n'y a, qui que ce
„ ſoit, que moi qui ſache ce qu'il contient:
„ je vous le remets pour le garder au Par-
„ lement, auquel je ne puis donner un
„ plus grand témoignage de mon eſtime &
„ de ma confiance, que de l'en rendre dé-
„ poſitaire; l'exemple des Rois mes prédé-
„ ceſſeurs, & celui du teſtament du Roi
„ mon père, ne me laiſſent pas ignorer ce
„ que celui-ci pourra devenir; mais on l'a
„ voulu, on m'a tourmenté, on ne m'a point
„ laiſſé de repos; le voilà! emportez-le, il
„ deviendra ce qu'il pourra, au moins j'aurai
„ patience, & je n'en entendrai plus parler. „

Au dernier mot, qui finit avec un coup de tête fort ſec, il leur tourna le dos, paſſa dans un autre cabinet, & les laiſſa tous deux preſque changés en ſtatues. Ils ſe regardèrent glacés de ce qu'ils venoient d'entendre, & encore de ce qu'ils venoient de

mieux voir aux yeux & à la contenance du Roi; & dès qu'ils eurent repris leurs fens, ils fe retirèrent & s'en allèrent à Paris. On ne fut, que l'après-dîner, que le Roi avoit fait un teftament, & qu'il le leur avoit donné.

Le lendemain, lundi 28, la Reine d'Angleterre vint de Chaillot, où elle étoit prefque toujours chez Madame de Maintenon. Le Roi fut l'y trouver; & dès qu'il l'apperçut, " Madame, lui dit-il en homme „ fâché, j'ai fait mon teftament; on m'a „ tourmenté pour le faire; „ fixant alors les yeux fur Madame de Maintenon; " j'ai „ acheté du repos; j'en connois l'impuiffance & l'inutilité; nous pouvons tout ce „ que nous voulons, tant que nous exiftons; après notre mort, nous valons „ moins que les particuliers; il n'y a qu'à „ voir celui du Roi mon père, & auffi-tôt „ après fa mort, & ceux de tant d'autres „ Rois. Je le fais bien; & malgré cela on „ l'a voulu. „

Des paroles auffi expreffives de la violence extrême foufferte, & du combat long & opiniâtre avant de fe rendre, exigent des preuves auffi claires, auffi précifes qu'elles le font; & tout de fuite les voici.

Je tiens celles que le Roi dit au premier

Président & au Procureur-Général, du premier, qui n'avoit eu garde de les oublier; à l'égard de celles adressées à la Reine d'Angleterre, elle les répéta encore dans la dernière surprise.

Aussi-tôt que le premier Président & le Procureur-Général furent de retour à Paris, ils envoyèrent chercher des ouvriers qu'ils conduisirent dans une tour du Palais, qui est derrière la ruelle de la Grand-chambre & le cabinet du premier Président, & qui répond au Greffe. Ils firent creuser un grand trou dans la muraille de cette tour, qui est fort épaisse, & y déposèrent le testament; en firent fermer l'ouverture par une porte de fer & une grille de fer en seconde porte, & une seconde muraille par-dessus. La porte & la grille eurent trois serrures différentes; mais les mêmes à la porte & à la grille, & une clef pour chacune des trois, par conséquent ouvroient à chacune deux serrures; le premier Président en garda une, le Procureur-Général une autre, & le Greffier du Parlement une troisième.

Le Parlement fut assemblé en même tems, & le premier Président rendit le compte le plus propre, qu'il lui fut possible, à flatter la compagnie, ou à la piquer

d'honneur ſur la confiance de ce dépôt & le maintien de toutes les diſpoſitions qui s'y trouveroient contenues. En même tems les gens du Roi préſentèrent un Edit, que le premier Préſident & le Procureur-Général avoient reçu des mains du Chancelier, à Verſailles, le même matin que le Roi leur remit ſon teſtament, & firent enregiſtrer cet Edit. Il étoit fort court. Il déclaroit que le paquet remis au premier Préſident & au Procureur-Général contenoit ſon teſtament, par lequel il avoit pourvu à la garde & à la tutelle du Roi mineur, & au choix d'un Conſeil de régence, dont, pour de juſtes conſidérations, il n'avoit pas voulu rendre les diſpoſitions publiques; qu'il vouloit que ce dépôt fût conſervé au Greffe du Parlement juſqu'à la fin de ſa vie; & qu'au moment qu'il plairoit à Dieu de le retirer de ce monde, toutes les Chambres du Parlement s'aſſemblaſſent avec tous les Princes de la maiſon Royale, & tous les Pairs qui s'y pourroient trouver, pour, en leur préſence, y être fait l'ouverture de ſon teſtament; & après la lecture, les diſpoſitions qu'il contenoit, être rendues publiques & exécutées, ſans qu'il fût permis à perſonne d'y contrevenir; & les duplicata du teſta-

ment être envoyés à tous les Parlemens du Royaume, par les ordres du Conseil de Régence, pour y être enregistrés.

Ce dernier acte soumettoit uniquement toute la maison civile & militaire du Roi au Duc du Maine, & sous lui au Maréchal de Villeroy indépendamment & privativement à Monsieur le Duc d'Orléans, de façon qu'il ne pouvoit être reconnu ni obéi en rien; le même acte les établissoit, tous deux, chefs de l'éducation en toutes choses; ils devenoient par-là les maîtres de Paris & de la Cour. Ces précautions parurent encore insuffisantes, si on ne pourvoyoit point à ce qui pourroit arriver. Ainsi, en cas de mort du Duc du Maine & du Maréchal de Villeroy, le Comte de Toulouse & le Maréchal d'Harcourt, duquel Madame de Maintenon répondit, leur furent substitués en tout & par-tout.

Grandeur du Roi dans les derniers momens de sa vie. Circonstances de sa mort.

RIEN ne parut plus étonnant que la fermeté constante & tranquille du Roi, à l'extrêmité de sa vie; car il est vrai qu'en la

quittant, il ne témoigna aucun regret, & que l'égalité de ſon ame fut toujours à l'épreuve de la plus légère impatience; qu'il ne s'importuna d'aucun ordre à donner, qu'il vit, qu'il parla, qu'il régla, qu'il prévit tout, avec le même ſang-froid que tout homme, en bonne ſanté & très-libre d'eſprit, auroit pu faire; que tout ſe paſſa juſqu'au bout avec cette décence extérieure, cette gravité, cette majeſté, qui avoient accompagné toutes les actions de ſa vie; qu'il y ſurnagea un air de naturel, de vérité & de ſimplicité, qui bannit juſqu'aux plus légers ſoupçons de repréſentation & de comédie; de tems en tems, dès qu'il étoit libre, & qu'il avoit banni toute affaire & tous autres ſoins, il étoit uniquement occupé de Dieu, de ſon ſalut, de ſon néant, juſqu'à lui être échappé quelquefois de dire : du tems que j'étois Roi.

Abſorbé d'avance en ce grand avenir, où il ſe croyoit ſi près d'entrer, avec un détachement ſans regret, avec une humilité ſans baſſeſſe, avec un mépris de tout ce qui n'étoit plus pour lui, avec une bonté & une poſſeſſion de ſon ame, il conſoloit ſes valets intérieurs qu'il voyoit pleurer, il forma le ſpectacle le plus touchant; & ce qui le ren-

dit admirable, c'eſt qu'il le ſoutint toujours tout entier & toujours avec le même ſentiment ſans la moindre terreur, témoignant une confiance en Dieu, dira-t-on, toute entière ſans doute, ſans inquiétude, mais fondée ſur ſa miſéricorde & ſur le ſang de Jeſus-Chriſt, avec une réſignation pareille ſur ſon état perſonnel, ſur ſa durée, & regrettant de ne pas ſouffrir. Qui n'admira une fin ſi ſupérieure & en même tems ſi chrétienne!

Rien de plus ſimple, ni de plus court que ſon adieu à ſa famille, ni de plus humble, ſans rien perdre de ſa dignité que ſon adieu à ſes Courtiſans plus tendre encore que l'autre. Ce qu'il dit au Roi futur, a mérité d'être recueilli; rien en tout cela que de digne d'admiration & d'une élévation véritablement chrétienne & royale. Ainſi mourut un des plus grands Rois de la terre, aſſiſté uniquement de ſon confeſſeur, le Père le Tellier.

Le Duc du Maine ſe trouva à la conſultation d'un Charlatan arrivant de Provence, qui donna de ſon élixir au Roi. Fagon, accoutumé à régner ſur la médecine avec deſpotiſme, trouva une eſpèce de payſan fort groſſier, qui le mal mena fort brutale-

ment. Monſieur du Maine raconta le ſoir chez lui parmi ſes confidens, avec le facétieux & cet art de fine plaiſanterie, qu'il poſſédoit ſi bien, l'empire que ce malotru avoit pris ſur le Médecin, l'étonnement, le ſcandale, l'humiliation de Fagon pour la première fois de ſa vie, qui, à bout de ſon art & de ſes eſpérances, s'étoit limaçonné, en gromêlant ſur ſon bâton, ſans oſer repliquer, de peur d'eſſuyer pis. Le Duc leur fit de cette aventure le conte ſi plaiſamment, que les voilà tous aux éclats de rire & lui auſſi, qui durèrent fort long-tems, & qui furent entendus juſques dans la galerie.

Supplément aux détails, aux faits & aux anecdotes de la vie de Louis XIV.

APRÈS avoir expoſé, avec la vérité & la fidélité la plus exacte, tout ce qui eſt venu à ma connoiſſance par moi-même, ou par ceux qui ont vu ou manié les choſes & les affaires, pendant les deux dernières années du règne de Louis XIV, l'avoir montré tel qu'il a été ſans aucune paſſion, il ne me reſte plus qu'à expoſer l'écorce extérieure de la vie de ce Monarque, depuis que j'ai continuellement habité ſa Cour.

Ces petits détails font curieux pour la poftérité, & ne laiffent pas que de caractérifer les Princes qui ont fait autant de bruit dans tout le monde que celui dont il s'agit; quoiqu'il foit difficile de ne pas tomber en quelque redite, je m'en défendrai, autant qu'il me fera poffible.

Je ne parlerai point de la manière de vivre du Roi, quand il étoit dans fes armées. Ses heures y étoient déterminées par ce qui s'y préfentoit à faire, en tenant néanmoins régulièrement fes Confeils : je dirai feulement qu'il n'y mangeoit qu'avec des gens d'une qualité à pouvoir obtenir cet honneur; quand on le pouvoit prétendre, on le faifoit demander au Roi par le premier Gentilhomme de fa Chambre en fervice. Il rendoit la réponfe; & dès le lendemain, fi elle étoit favorable, on fe préfentoit au Roi lorfqu'il alloit dîner, qui difoit : *Monfieur, mettez-vous à table.* Cela fait, c'étoit pour toujours; & on avoit après l'honneur d'y manger quand on vouloit avec difcrétion. Les grades militaires, même d'ancien Lieutenant-Général ne fuffifoient pas. Monfieur de Vauban, Lieutenant-Général fi diftingué depuis tant d'années, y mangea pour la première fois, à

la fin du Siége de Namur, & il fut comblé de cette diſtinction. Les Colonels de qualité diſtinguée, y étoient admis ſans difficulté ; le Roi fit le même hônneur, à Namur, à l'Abbé de Grancey, qui s'expoſoit par-tout, à confeſſer les bleſſés, & à encourager les troupes. Tout le Clergé en fut toujours exclu, excepté les Cardinaux & les Evêques Pairs, ou les Eccléſiaſtiques ayant le rang de Prince étranger. Le Cardinal de Coaſlin, avant d'avoir la pourpre, étant Evêque d'Orléans, premier Aumonier, & ſuivant le Roi en toutes ſes campagnes, ne fut pas admis; & l'Archevêque de Rheims, qui ſuivoit le Roi, comme maître de la Chapelle, vit manger le Duc & le Chevalier de Coaſlin ſes frères, ſans prétendre au même honneur. Nul Officier des Gardes du Corps n'y a mangé, non plus, quelque préférence que le Roi eût pour ce corps, excepté le Marquis Durſé, par une diſtinction unique; je ne ſais qui la lui valut, en ces tems reculés de moi ; & du Régiment des Gardes jamais que le Colonel, ainſi que les Capitaines des Gardes du Corps.

Cérémonial des repas à l'armée.

A CES repas, tout le monde étoit couvert; ç'eût été un manque de respect dont on vous eût averti sur le champ, de n'avoir pas son chapeau sur la tête; Monseigneur même l'avoit; le Roi seul étoit découvert. On se découvroit quand le Roi vous parloit, ou pour lui parler; & on se contentoit de mettre la main au chapeau pour ceux qui venoient faire leur cour. Le repas commencé; & qui étoit de qualité, à n'avoir pu se mettre à table, se découvroit pour parler à Monseigneur & à Monsieur, & quand ils vous parloient. S'il y avoit des Princes du Sang, on mettoit seulement la main au chapeau. Les places qui approchoient du Roi, se laissoient aux titrés, & après aux grades; si on en avoit laissé qui ne se remplissoient pas, on se rapprochoit, quoiqu'à l'armée les Maréchaux de France n'y eussent point de préférence sur les Ducs; & ceux-ci & les Princes étrangers, ou qui en avoient le rang, se plaçoient les uns avec les autres, comme ils se rencontroient, sans affectation : mais Ducs, Princes ou Maréchaux de France, si le hasard faisoit qu'ils

n'euſſent pas encore mangé avec le Roi, il falloit s'adreſſer au premier Gentilhomme de la Chambre. On juge bien que cela ne faiſoit pas de difficulté; il n'y avoit là-deſſus que les Princes du Sang exemptés.

Le Roi ſeul avoit un fauteuil; Monſeigneur même, tout ce qui étoit à table, avoient des ſièges à dos de maroquin noir, qui pouvoient ſe briſer pour les voiturer, & qu'on appelloit des perroquets. Ailleurs qu'à l'armée, le Roi n'a jamais mangé avec aucun homme, en quelque cas que ç'ait été, non pas même avec aucun Prince du Sang, qui n'y ont mangé qu'à des feſtins de leurs noces, quand le Roi les a voulu faire.

LEVER DU ROI.

Emploi de ſa matinée.

A HUIT heures, le premier Valet de Chambre en quartier, qui avoit couché ſeul dans la chambre du Roi, & qui s'étoit habillé, l'éveilloit; le premier Médecin, le premier Chirurgien & ſa nourrice entroient en même tems. Elle alloit le baiſer; les autres le frottoient, & ſouvent lui changeoient de chemiſe, parce qu'il étoit ſujet

à ſuer. Au quart, on appelloit le Grand Chambellan ; en ſon abſence le premier Gentilhomme d'année, avec eux les grandes entrées. L'un des deux tiroit le rideau, & préſentoit de l'eau bénite du Bénitier du Roi. Ces Meſſieurs étoient là un moment, & ç'en étoit un pour parler au Roi; s'ils avoient quelque choſe à lui dire, ou à lui demander, alors les autres s'éloignoient. Quand aucun d'eux n'avoit à parler, comme d'ordinaire ils n'étoient là qu'un inſtant, celui qui avoit ouvert le rideau & préſenté l'eau-bénite, préſentoit le livre de l'Office du Saint-Eſprit; puis ils paſſoient tous dans le cabinet du Conſeil; cet Office fort court dit, le Roi appelloit ; ils entroient ; le même lui donnoit ſa robe de chambre; & cependant les ſecondes entrées ou brevets d'affaires entroient. Peu de momens après, la Chambre auſſi-tôt ; ce qui étoit là de diſtingué, puis tout le monde qui trouvoit le Roi ſe chauffant; car il ſe faiſoit preſque tout lui-même avec adreſſe & grace.

On lui voyoit faire la barbe de deux jours l'un, & il avoit une petite perruque courte, ſans jamais paroître autrement en aucun tems, en public, même au lit les jours de médecine. Souvent il parloit de

chasse & quelquefois, quelque tems à quelqu'un ; point de toilette à portée de lui ; on lui tenoit seulement un miroir.

Dès qu'il étoit habillé, il alloit prier Dieu à la ruelle de son lit, où tout ce qu'il y avoit de Clergé se mettoit à genoux, les Cardinaux sans carreaux ; tous Laïcs demeuroient debout, & le Capitaine des Gardes venoit au balustre pendant la prière, d'où le Roi passoit dans son Cabinet. Il y trouvoit, ou y étoit suivi de tout ce qui avoit cette entrée, qui étoit fort étendue, par les charges que chacun possédoit, & tous en avoient ; il y donnoit l'ordre à chacun pour la journée ; ainsi on savoit, à un demi-quart d'heure près, tout ce que le Roi devoit faire. Tout le monde sortoit ensuite ; il ne restoit que ses enfans naturels, Monsieur de Monchevreuil & d'O, comme ayant été leurs Gouverneurs, Mansard, & après lui Dantin, qui tous entroient, non par la chambre, mais par le derrière ; puis les valets intérieurs. C'étoit là le bon tems aux uns & aux autres, & celui de raisonner sur les plans des jardins & des bâtimens ; & cela duroit plus ou moins, selon que le Roi avoit affaire.

Toute la Cour attendoit, cependant dans

la galerie, le Capitaine des Gardes seul dans la chambre, assis à la porte du cabinet qu'on avertissoit, quand le Roi vouloit aller à la messe, & qui alors entroit dans le cabinet.

A Marly, la Cour attendoit dans le Sallon; à Trianon, dans les pièces de devant, comme à Meudon; à Fontainebleau, on demeuroit dans la chambre & l'anti-chambre.

Cet entretems étoit celui des audiences secrètes des Ministres étrangers, en présence de Torcy. Elles n'étoient appellées secrètes que pour les distinguer de celles qui se donnoient, sans cérémonie, à la ruelle du lit, au sortir de la prière, qu'on appelloit particulières, ou celle des cérémonies qui se donnoit aussi aux Ambassadeurs.

Le Roi alloit à la messe, où sa musique chantoit toujours un motet. Il n'alloit en bas qu'aux grandes fêtes, ou pour des cérémonies. Allant & revenant de la messe, lui parloit qui vouloit, après l'avoir dit au Capitaine des Gardes, si ce n'étoit gens distingués; & il alloit & rentroit par la porte des cabinets dans la galerie.

Pendant la messe, les Ministres étoient avertis, & s'assembloient dans la chambre du

du Roi, où les gens distingués pouvoient aller leur parler, ou causer avec eux. Le Roi s'amusoit peu, en revenant de la messe; & demandoit presqu'aussi-tôt le Conseil; alors la matinée étoit finie.

Conseils.

LE Dimanche il y avoit Conseil d'Etat, & souvent les Lundi; les Mardis, Conseil des Finances; les Mercredis Conseil d'Etat; les Samedis Conseil des Finances. Il étoit rare qu'il y en eût deux par jour, & qu'il s'en tint les Jeudis & les Vendredis. On tenoit une ou deux fois le mois, un Lundi au matin le Conseil des Dépêches; mais les ordres que les Secrétaires d'Etat prenoient tous les matins, entre le lever & la messe, abrégeoient & diminuoient fort ces sortes d'affaires. Tous les Ministres étoient assis en rang entr'eux, excepté au Conseil des Dépêches, où tous étoient debout le long de la table; excepté les fils de France, quand il y en avoit; le Chancelier & le Duc de Beauvilliers rarement, pour des affaires évoquées & vues dans un Bureau des Conseillers d'Etat; ces mêmes Conseillers d'Etat venoient au Conseil, donné ex-

près, de Finances ou de Dépêches; mais on ne parloit que de cette affaire; alors tous étoient assis, & les Conseillers d'Etat y coupoient les Secrétaires d'Etat & le Contrôleur-Général, suivant leur ancienneté de Conseillers d'Etat entr'eux; & un Maître de Requêtes rapportoit debout; lui & les Conseillers d'Etat en robes. Le Jeudi matin étoit presque toujours vuide. C'étoit le tems des Audiences que le Roi vouloit donner, & le plus souvent des Audiences inconnues, par les derrières. C'étoit aussi le grand jour de ses enfans naturels, des bâtimens, des valets intérieurs; comme le Roi n'avoit rien à faire, le vendredi, après la Messe, c'étoit le tems du Confesseur, qui n'étoit borné pour rien, & qui pouvoit durer jusqu'au dîner.

Ce matin-là, qu'il n'y avoit point de Conseil, le Roi passoit très-ordinairement, de la Messe, chez Madame de Maintenon; & de même, à Trianon & à Marly, quand elle n'étoit pas allée, dès le matin, à Saint-Cyr. C'étoit le tems de leur tête-à-tête, sans Ministres & sans interruption; & à Fontainebleau, jusqu'au dîner; souvent, les jours qu'il n'y avoit point de Conseil, le dîner étoit avancé plus ou moins, pour

la chaſſe & pour la promenade ; l'heure ordinaire étoit une heure. Si le Conſeil duroit encore, le dîner attendoit, & l'on n'avertiſſoit pas le Roi. Après le Conſeil des Finances, Deſmarets reſtoit ſouvent ſeul à travailler avec le Roi.

Dîner. Petit & grand couvert.

LE dîner étoit toujours un très-petit couvert ; c'eſt-à-dire, le Roi dînoit ſeul, dans ſa chambre, ſur une table quarrée, vis-à-vis la fenêtre du milieu. Il étoit plus ou moins abondant ; car il ordonnoit, le matin, petit couvert, ou très-petit couvert; mais ce dernier étoit toujours de beaucoup de plats, & de trois ſervices, ſans le fruit. La table portée, les principaux Courtiſans entroient; & puis, tout ce qui étoit connu; & les premiers Gentilshommes de la Chambre, en avance, alloient ſervir le Roi. Ils le ſervoient, ſi le Grand Chambellan n'y étoit pas. J'ai vu Monſieur de Bouillon arriver après le Roi, au milieu du dîner, & Monſieur de Beauvilliers, qui le ſervoit, lui vouloit donner le ſervice qu'il refuſa poliment, & dit qu'il touſſoit trop, qu'il étoit trop enrhumé; ainſi il demeura der-

rière le fauteuil, & Monfieur de Beauvilliers continua le fervice; mais à fon refus public, Monfieur le Maréchal de Gêvres avoit tout. Le premier Gentilhomme de la Chambre n'a que le Commandement dans la Chambre, & nul fervice. C'eft le Chambellan, qui l'a tout entier, & nul Commandement. Ce n'eft qu'en fon abfence que le premier Gentilhomme de la Chambre fert; mais, fi le premier Gentilhomme de la Chambre eft abfent, & qu'il n'y en ait point un autre, ce n'eft point le Chambellan qui commande dans la chambre, c'eft le premier Valet de Chambre.

J'ai vu, mais fort rarement, Monfeigneur & Meffieurs fes fils au petit couvert debout, fans que le Roi leur ait propofé un fiége. J'y ai vu les Princes du fang & les Cardinaux tout le long du dîner. J'y ai vu affez fouvent Monfieur, en venant de Saint-Cloud, voir le Roi, en fortant du Confeil, le feul où il entroit; il donnoit la ferviette, & demeuroit debout; un peu après, le Roi voyant qu'il ne s'en alloit point, lui demandoit s'il ne vouloit point s'affeoir; il faifoit la révérence, & le Roi ordonnoit qu'on lui apportât un fiége; on mettoit un tabouret derrière lui; quelques

momens après, le Roi lui disoit. " Mon „ frère, asseyez-vous donc. „ Il faisoit la révérence, s'asseyoit jusqu'à la fin du dîner, qu'il présentoit sa serviette. D'autres fois, quand il venoit de Saint-Cloud, le Roi, en arrivant à table, demandoit un couvert pour Monsieur, ou bien lui demandoit s'il ne vouloit pas dîner; s'il refusoit, il s'en alloit un moment après, sans qu'il fût question de siége. S'il acceptoit, le Roi demandoit un couvert pour lui. La table étoit quarrée; il se mettoit à un bout, le dos au cabinet; alors le Grand Chambellan, s'il servoit, ou le premier Gentilhomme de la Chambre, donnoit à boire, & des assiettes à Monsieur, qui recevoit tout ce service avec une politesse fort marquée; s'ils alloient à son lever, comme cela arrivoit quelquefois, ils ôtoient le service au premier Gentilhomme de sa Chambre, & le faisoient, dont Monsieur se trouvoit fort satisfait.

Quand il étoit au dîner du Roi, il remplissoit & égayoit fort la conversation. Là, quoiqu'à table, il donnoit la serviette au Roi, en s'y mettant & en sortant, & en la remettant au Grand Chambellan, il donnoit à laver. Le Roi d'ordinaire parloit peu à son dîner, quoique par-ci & par-là quel-

ques mots, à moins qu'il n'y eût de ces Seigneurs familiers, avec qui il causoit un peu plus, ainsi qu'à son lever du grand couvert à dîner; cela étoit extrêmement rare, à quelques grandes fêtes, ou à Fontainebleau quelquefois quand la Reine y étoit.

Aucune Dame ne venoit au petit couvert; j'y ai vu très-rarement la Maréchale de la Motte, qui avoit conservé ce rare privilége d'y avoir amené les enfans de France, dont elle avoit été gouvernante. Dès qu'elle paroissoit, on lui apportoit un siége; car elle avoit été Duchesse à Brevet.

Sortir de la table.

Au sortir de la table, le Roi entroit tout de suite dans son cabinet; c'étoit là un des momens de parler pour les gens distingués; il s'arrêtoit un moment à la porte à écouter, puis il entroit; & très-rarement le suivoit-on; jamais sans le lui demander; & c'est ce qu'on n'osoit guère. Alors il se mettoit avec celui qui le suivoit dans l'embrasure de la fenêtre la plus proche de la porte du cabinet, qui se fermoit aussi-tôt, & que l'homme qui parloit au Roi r'ou-

vroit lui-même pour sortir, en quittant le Roi. C'étoit encore le tems des valets intérieurs dans les cabinets de derrière, excepté le premier Médecin qui étoit toujours au dîner, & qui suivoit dans les cabinets. C'étoit aussi le tems où Monseigneur s'y trouvoit, quand il n'avoit pas vu le Roi le matin; il sortoit & il entroit par la porte de la galerie.

Le Roi s'amusoit à donner à manger à ses chiens couchans, & restoit avec eux plus ou moins; puis demandoit sa garde-robe, changeoit, devant le très-peu de gens distingués, qu'il plaisoit au premier Gentilhomme de la Chambre d'y laisser entrer, & tout de suite le Roi sortoit par derrière, & par son petit degré, dans la cour de marbre pour monter en carrosse. Depuis le bas de ce degré jusqu'à son carrosse, lui parloit qui vouloit, & de même en revenant.

Amusemens ordinaires du Roi. Promenades. Chasses. Jeux. Loteries de Bijoux.

LE Roi aimoit extrêmement l'air; & quand il en étoit privé, sa santé en souffroit par des maux de tête & des vapeurs

que lui avoient causées un grand usage de parfums ; tellement qu'il y avoit bien des années, qu'excepté la fleur d'orange, il n'en pouvoit souffrir aucune, & qu'il falloit être fort en garde de n'en point avoir pour peu qu'on eût à l'approcher.

Comme il étoit peu sensible au froid, au chaud, même à la pluie, il n'y avoit que des tems extrêmes qui l'empêchassent de sortir tous les jours. Ses sorties n'avoient que trois objets. Courre le cerf au moins une fois la semaine, & quelquefois deux au plus, à Marly & à Fontainebleau, avec ses meutes, & quelques autres ; tirer dans le parc une ou deux fois la semaine, sur-tout les dimanches & les fêtes qu'il ne vouloit point de grandes chasses, & qu'il n'avoit point d'ouvriers : les autres jours, voir travailler & se promener dans ses jardins & ses bâtimens, quelquefois des promenades avec des Dames, & la collation pour elles dans la forêt de Marly & dans celle de Fontainebleau ; & dans ce dernier, des promenades, avec toute la Cour, autour du canal qui étoit un spectacle magnifique, où quelques Courtisans se trouvoient à cheval. Aucun ne le suivoit dans ses autres promenades que ceux qui étoient en charges

ges principales, & qui approchoient le plus de ſa perſonne, excepté lorſque, aſſez rarement, il ſe promenoit dans les jardins de Verſailles, où lui ſeul étoit couvert; ou dans ceux de Trianon, lorſqu'il y couchoit, & qu'il y étoit pour quelques jours; non quand il y alloit de Verſailles ſe promener & revenir après. A Marly de même, mais, s'il y demeuroit, tout ce qui étoit du voyage avoit toute liberté de l'y ſuivre dans ces jardins, l'y joindre, l'y laiſſer, en un mot comme ils vouloient.

Marly avoit encore un privilége qui n'étoit pour nul autre lieu; c'étoit qu'en ſortant du Château, le Roi diſoit tout haut: „ Le chapeau, Meſſieurs. „ Et auſſi-tôt Courtiſans, Officiers des Gardes du Corps, Gens des bâtimens ſe couvroient en avant, en arrière, à côté de lui; & il auroit trouvé mauvais, non-ſeulement, ſi quelqu'un eût manqué, mais même différé à mettre ſon chapeau; & cela duroit toute la promenade, c'eſt-à-dire, quelquefois quatre à cinq heures, en été, ou en d'autres ſaiſons, quand il mangeoit de bonne heure à Verſailles pour s'en aller promener à Marly, & n'y point coucher.

La chaſſe du cerf étoit plus étendue, y

alloit qui vouloit. Ailleurs il n'y avoit que ceux qui en avoient obtenu la permiſſion une fois pour toutes, & ceux qui en avoient obtenu le juſte-au-corps, qui étoit uniforme bleu avec des galons, un d'argent entre deux d'or, doublé de rouge. Il y en avoit un aſſez grand nombre; mais jamais qu'une partie à la fois que le haſard raſſembloit. Le Roi aimoit à y en voir une certaine quantité, mais le trop l'importunoit, & troubloit la chaſſe. Il ſe plaiſoit qu'on aimât cette chaſſe, mais ne vouloit point qu'on y allât ſans l'aimer. Il trouvoit cela ridicule, & ne ſavoit aucun mauvais gré à ceux qui n'y alloient jamais. Il en étoit de même du jeu qu'il vouloit gros, & continué dans le ſallon de Marly pour le lanſquenet, & force tables d'autres jeux par tout le ſallon.

Il s'amuſoit volontiers à Fontainebleau, les jours de mauvais tems, à voir jouer les grands joueurs à la paume, où il avoit excellé autrefois; & à Marly, très-ſouvent, à voir jouer au mail, où il avoit été auſſi très-adroit.

Quelquefois les jours qu'il n'y avoit point de Conſeil, qui n'étoient point maigres, & qu'il étoit à Verſailles, il alloit dîner à Marly ou à Trianon, avec Madame la Ducheſſe de Bourgogne, Madame de Maintenon & des

Dames; & cela devint plus ordinaire ces jours-là, les trois dernières années de sa vie.

Au sortir de table en Eté, le Ministre qui devoit travailler avec lui, arrivoit; & quand le travail étoit fini, il passoit jusqu'au soir à se promener avec les Dames, à jouer avec elles, & assez souvent à leur faire tirer une loterie toute de billets noirs, sans y rien mettre. C'étoit ainsi une galanterie de présens qu'il leur faisoit au hasard, des choses à leur usage, comme d'étoffes, d'argenterie, ou de joyaux, ou beaux ou jolis, pour donner plus au hasard.

Madame de Maintenon tiroit comme les autres, & donnoit presque toujours sur le champ ce qu'elle avoit gagné. Le Roi ne tiroit point; & souvent il y avoit plusieurs billets sous le même lot. Outre ces jours-là, il y avoit assez souvent des loteries, quand le Roi dînoit chez Madame de Maintenon. Il s'avisa fort tard de ces dîners, qui furent long-tems rares, & qui, sur la fin, vinrent à une fois par semaine, avec les Dames, & avec musique & jeu. A ces loteries, il n'y avoit que des Dames du Palais, depuis la mort de Madame la Dauphine, mais il y en avoit trois, Madame de Levi, Mesdames D'O & Dangeau qui étoient familières.

L'été, le Roi travailloit chez lui, au sortir de table, avec les Miniſtres; & lorſque les jours s'accourciſſoient, il travailloit le ſoir chez Madame de Maintenon; à ſon retour de dehors, lui parloit qui vouloit, depuis ſon carroſſe juſqu'à ſon petit degré; il ſe r'habilloit comme il avoit changé d'habit, & reſtoit dans ſon cabinet; c'étoit le meilleur tems des favoris, des valets intérieurs, & des bâtimens. Ces intervalles-là, qui arrivoient trois fois par jour, étoient leur tems; celui des rapporteurs de vive voix ou par écrit; celui où le Roi écrivoit lui-même.

SOIRÉE CHEZ Mde. DE MAINTENON.

Souper du Roi.

Au retour de ces promenades, le Roi étoit une heure & plus dans ſes cabinets, puis paſſoit chez Madame de Maintenon; & en chemin lui parloit encore qui vouloit. A dix heures, il étoit ſervi; le Maître d'Hôtel en quartier ayant le bâton, alloit avertir le Capitaine des Gardes en quartier dans l'anti-chambre de Madame de Maintenon; on le faiſoit avertir par un Garde, de l'heure qu'il venoit d'arriver.

Il n'y avoit que les Capitaines des Gardes qui entrassent dans cette anti-chambre, qui étoit fort petite.

Entre la chambre où le Roi étoit, & Madame de Maintenon, il y avoit une autre petite anti-chambre pour les Officiers, & le dessus public du degré où le gros étoit : le Capitaine des Gardes se montroit à l'entrée de la chambre, disoit au Roi qu'il étoit servi, & revenoit à l'instant dans l'anti-chambre ; un quart d'heure après, le Roi venoit souper, toujours au grand couvert ; & depuis l'anti-chambre de Madame de Maintenon jusqu'à sa table, lui parloit encore qui vouloit, à son souper, toujours au grand couvert, avec la maison royale, c'est-à-dire, uniquement les fils & les filles de France, les petits-fils & les petites-filles de France, étoient toujours grand nombre de Courtisans & de Dames tant assises que debout ; & la surveille des voyages de Marly, toutes celles qui vouloient y aller ; cela s'appelloit se présenter pour Marly : les hommes demandoient, le même jour, le matin, en disant seulement : SIRE, MARLY. Les dernières années, le Roi s'en importuna. Un garçon bleu écrivoit dans la galerie les noms de ceux qui demandoient, & qui y alloient se faire

inſcrire ; pour les Dames elles continuèrent toujours à ſe préſenter.

Après ſouper, le Roi ſe tenoit quelques momens debout, le dos au baluſtre du pied de ſon lit, environné de toute la Cour ; puis avec des révérences aux Dames, paſſoit dans ſon cabinet où, en arrivant, il donnoit l'ordre. Il y paſſoit un peu moins d'une heure avec ſes enfans & autres, & leurs maris ou leurs femmes, tous dans un cabinet, le Roi dans un fauteuil, Monſieur dans un autre, qui dans le particulier vivoit avec le Roi en frère ; Monſeigneur debout, ainſi que tous les autres Princes, & les Princeſſes ſur des tabourets ; Madame y fut admiſe après la mort de Madame la Dauphine, ceux qui entroient par les derrières, s'y trouvoient, & les valets intérieurs avec Chamarande, qui avoit été premier valet de chambre en ſurvivance de ſon père, & qui étoit devenu depuis le premier Maître d'Hôtel de Madame la Dauphine de Baviere, & Lieutenant-Général fort diſtingué, fort à la mode dans le monde, & avec fort peu d'eſprit, un fort galant homme & reçu par-tout.

Les Dames d'honneur, les Princeſſes & les Dames du Palais attendoient dans le cabinet du Conſeil, qui précédoit celui où

étoit le Roi, à Verſailles & ailleurs; à Fontainebleau où il n'y avoit qu'un grand cabinet, les Dames des Princeſſes qui étoient aſſiſes, achevoient le cercle avec les Princeſſes, au même niveau & ſur mêmes tabourets; les autres Dames étoient derrière, en liberté de ſe tenir debout, ou de s'aſſeoir par terre ſans carreau, comme pluſieurs faiſoient.

Coucher du Roi.

LA converſation n'étoit guère que de choſes indifférentes. Le Roi, voulant ſe retirer, alloit donner à manger à ſes chiens, puis donnoit le bon ſoir, paſſoit dans ſa chambre, à la ruelle de ſon lit, où il faiſoit ſa prière, comme le matin; puis ſe déshabilloit. Il donnoit le bon ſoir d'une inclination de tête, tandis qu'on ſortoit, il ſe tenoit debout au coin de la cheminée; il donnoit l'ordre au Colonel des Gardes ſeul; puis commençoit le petit coucher où reſtoient les grandes & ſecondes entrées, ou Brevets d'affaires. Cela étoit court. Ils ne ſortoient que lorſqu'il ſe mettoit au lit. Ce moment en étoit un de lui parler pour les privilégiés; alors tous ſortoient, quand ils en voyoient un attaquer le Roi, qui demeuroit ſeul avec lui.

Lorſque le Roi mourut, il y avoit plus de douze ans que ce qui n'avoit point ces entrées, ne demeuroit plus au coucher, depuis une longue attaque de goutte que le Roi avoit eue, en ſorte qu'il n'y avoit plus de grand coucher, & que la Cour étoit finie au ſortir du ſouper. Alors le Colonel des Gardes prenoit l'ordre avec tous les autres, & les Aumôniers de quartier; & le grand & le premier Aumônier ſortoient après la prière.

Jours d'indiſpoſition.

LES jours de médecine, qui revenoient tous les mois au plus loin, il la prenoit dans ſon lit, puis entendoit la meſſe où il n'y avoit que les Aumôniers & les entrées; Monſeigneur & la Maiſon royale venoient le voir un moment; puis Monſieur du Maine, Monſieur le Comte de Toulouſe, qui y demeuroit peu, & Madame de Maintenon venoient l'entretenir; il n'y avoit qu'eux & les valets intérieurs dans le cabinet, la porte ouverte. Madame de Maintenon s'aſſeyoit dans le fauteuil au chevet du lit, Monſieur s'y mettoit quelquefois; mais avant que Madame de Maintenon fût venue, & d'ordinaire, après qu'elle étoit ſortie. Monſei-

gneur toujours debout & les autres de la Maiſon royale un moment. Monſieur du Maine, qui y paſſoit toute la matinée, & qui étoit fort boîteux, ſe mettoit auprès du lit ſur un tabouret, quand il n'y avoit que Madame de Maintenon, & ſon frère, où il tenoit le dez à les amuſer tous deux, & où ſouvent il en faiſoit de bonnes.

Le Roi dînoit dans ſon lit, ſur les trois heures, où tout le monde entroit; puis ſe levoit, & n'y demeuroit que les entrées. Il paſſoit après dans ſon cabinet, où il tenoit Conſeil; & après il alloit, à l'ordinaire, chez Madame de Maintenon; & ſoupoit à dix heures, au grand couvert.

Régularité du Roi.

LE Roi n'a de ſa vie manqué la meſſe qu'une fois à l'armée, un jour de grande marche, ni aucun jour maigre, à moins de vraie & très-rare incommodité. Quelques jours avant le carême, il tenoit un diſcours public à ſon lever, par lequel il témoignoit qu'il trouveroit fort mauvais qu'on donnât à manger gras à perſonne, ſous quelque prétexte que ce fût, & ordonnoit au grand Prévôt d'y tenir la main, & de lui en rendre

compte. Il ne vouloit pas non plus que ceux qui mangeoient gras, mangeaſſent enſemble, ni autre choſe que bouilli & rôti fort courts; & perſonne n'oſoit outre-paſſer ces défenſes; car on s'en feroit bien reſſenti. Elles s'étendirent à Paris, où le Lieutenant de Police y veilloit, & lui en rendoit compte.

Il y avoit douze ou quinze ans qu'il ne faiſoit plus de carême, d'abord quatre jours maigres, puis trois, & les quatre derniers de la ſemaine ſainte. Alors ſon très-petit couvert étoit fort retranché, les jours qu'il faiſoit gras; & le ſoir au grand couvert, tout étoit colation; & le dimanche tout étoit en poiſſon. Cinq ou ſix plats gras tout au plus, tant pour lui, que pour ceux qui à ſa table mangeoient gras.

Le Vendredi Saint, grand couvert, matin & ſoir, en légumes, ſans aucun poiſſon, ni à aucune de ſes tables.

Il manquoit peu de ſermons, l'avent & le carême, & aucune des dévotions de la ſemaine Sainte, des grandes fêtes, ni les deux Proceſſions du Saint Sacrement, ni celle des jours de l'ordre du Saint-Eſprit, ni celle de l'Aſſomption. Il étoit très-reſpectueuſement à l'Egliſe; à ſa meſſe tout le monde

étoit obligé de ſe mettre à genoux au *Sanctus* , & d'y demeurer juſqu'après la communion du Prêtre ; & s'il entendoit le moindre bruit , ou cauſer , il le trouvoit fort mauvais. Il manquoit rarement les ſaluts, les dimanches, s'y trouvoit ſouvent les jeudis, & toujours pendant l'octave du Saint Sacrement. Il communioit toujours en collier de l'Ordre, rabat & manteau , cinq fois l'année. Le ſamedi Saint, à la Paroiſſe ; les autres jours, à la Chapelle : c'étoit la veille de la Pentecôte, le jour de l'Aſſomption, & à la Grand'meſſe après la veille de la Touſſaint , & la veille de Noël , & une meſſe baſſe après celle où il avoit communié ; & ces jours-là, point de muſique à ces meſſes ; & à chaque fois, il touchoit les malades. Il alloit à vêpres les jours de communion, & après il travailloit dans ſon cabinet , avec ſon Confeſſeur , à la diſtribution des Bénéfices qui vaquoient. Il n'y avoit rien de plus rare que de lui voir donner aucun Bénéfice en d'autres tems.

Le lendemain, il alloit à la Grand'meſſe, à vêpres, à matines, & aux trois meſſes de minuit en muſique ; & c'étoit un Spectacle admirable que la Chapelle. Le lendemain, à la Grand'meſſe, à vêpres & au ſalut.

Le jeudi Saint, il fervoit les pauvres à dîner ; & après la colation, il ne faifoit qu'entrer dans fon cabinet, & paffoit à la tribune adorer Dieu, & fe venoit coucher tout de fuite. A la meffe, il difoit fon chapelet ; il n'en favoit pas davantage, & toujours à genoux, excepté à l'Evangile ; aux Grand'meffes, il ne s'affeyoit dans fon fauteuil qu'aux tems où on a coutume de s'affeoir ; aux jubilés, il faifoit prefque toujours des ftations à pied ; à tous les jours de jeûne & à ceux de carême, il mangeoit maigre, & faifoit feulement colation.

Habillement & coftume du Roi.

IL étoit toujours vêtu de couleur plus ou moins brune, avec une légère broderie, jamais fur les tailles, quelquefois rien qu'un bouton d'or, quelquefois de velours noir : toujours une vefte de drap ou de fatin rouge ou bleu, une vefte fort brodée ; jamais de bagues, & jamais de pierreries qu'à fes boucles de fouliers, de jarretières & de chapeaux toujours brodés de point d'Efpagne, avec un plumet blanc. Toujours le cordon bleu deffous, excepté aux jours de noces ou de fêtes pareilles, qu'il le portoit par-

deſſus, fort long, avec pour huit ou dix millions de pierreries.

Il étoit le ſeul de la Maiſon royale & des Princes du Sang, qui portât l'Ordre deſſous, en quoi fort peu de Chevaliers de l'Ordre l'imitoient; & aujourd'hui, preſque aucun ne le porte deſſus.

Juſqu'à la promotion de 1661 incluſivement, les Chevaliers de l'Ordre portoient tous le grand habit; & toutes les cérémonies de l'Ordre y alloient à l'Offrande, & y communioient tous. Le Roi retrancha tout, le grand habit, l'Offrande & la Communion. Henri III l'avoit preſcrit à cauſe des Huguenots & de la Ligue.

La vérité eſt qu'une Communion générale publique en pompe, preſcrite à jour nommé trois fois l'an, à des Courtiſans, devient une terrible & bien dangereuſe pratique; qu'il a été très-bon de laiſſer libre; mais pour l'Offrande qui étoit majeſtueuſe, où il n'y a plus que le Roi qui y aille; & ce grand habit de l'Ordre réduit aux jours de réception, & le plus ſouvent encore ſeulement pour ceux qui ſont reçus, cela ôte toute la beauté de la cérémonie; à l'égard du repas au réfectoire avec le Roi, on a dit ailleurs ce qui l'a fait ſupprimer.

Visites & cérémonial.

IL ne se passoit guère quinze jours que le Roi n'allât à Saint-Germain, même après la mort du Roi Jacques II. La Cour de Saint-Germain venoit aussi à Versailles, mais plus souvent à Marly, & souvent y souper; & nulle fête de cérémonie ou de divertissement qu'elle n'y fût invitée, à laquelle elle ne vînt, & dont elle ne reçût tous les honneurs. Ils étoient réciproquement convenus de se recevoir, & de se conduire dans le milieu de leur appartement. A Marly, le Roi les recevoit, & les conduisoit à la porte du petit sallon, du côté de la perspective, & les y voyoit descendre & monter dans leurs chaises à porteurs; à Fontainebleau, tous les voyages, au haut de l'escalier à fer à cheval, depuis que le Roi leur a accordé de ne les plus aller recevoir & conduire au bout de la forêt. Rien n'étoit pareil aux soins, aux égards, à la politesse du Roi pour eux, ni à l'air de majesté & de galanterie avec lequel cela se passoit à chaque fois. A Marly, ils demeuroient, en arrivant, un quart-d'heure dans le sallon debout, au milieu de toute la Cour; puis passoient chez le Roi ou chez Madame de Maintenon.

Le Roi n'entroit jamais dans le ſallon que pour le traverſer, pour les bals, ou pour y voir jouer un moment le jeune Roi d'Angleterre, ou l'Electeur de Bavière.

Les jours de naiſſance, ou de fête du Roi & de ſa famille, ſi obſervés dans les Cours de l'Europe, ont toujours été inconnus dans celle du Roi, de ſorte qu'il n'y a jamais été fait la moindre mention en rien, ni différence aucune de tous les autres jours de l'année.

Les divers ſentimens, occaſionnés par la mort du Roi.

CETTE Cour, qui s'éteignoit avec le Roi, étoit de deux ſortes; les uns, en eſpérance de figurer, de ſe mêler, de s'introduire, étoient ravis de voir finir un Règne, ſous lequel il n'y avoit plus rien pour eux à attendre; les autres, fatigués d'un joug peſant, toujours accablant, & des Miniſtres bien plus que du Roi, étoient charmés de ſe trouver au large : tous en général d'être délivrés d'une gêne continuelle, & amoureux de nouveautés. Paris, las d'une dépendance qui avoit tant aſſujetti, reſpira, dans l'eſpoir de quelque liberté, & dans la joie

de voir finir l'autorité de tant de gens qui en abusoient.

Le peuple ruiné, accablé, désespéré, parut sentir cette mort comme une délivrance; les Etrangers, ravis d'être enfin, après un si long cours d'années, débarrassés d'un Monarque, qui leur avoit imposé si longuement la loi, & qui leur avoit échappé, par une espèce de miracle, au moment qu'ils comptoient le plus sûrement de l'avoir subjugué, se continrent avec plus de bienséance que les François. Les merveilles des trois quarts du tems de ce Règne, de plus de soixante-dix ans, & la personnelle magnanimité de ce Roi, si heureux d'abord, & après si abandonné de la fortune, pendant le dernier période de son Règne, les avoit justement éblouis. Ils se firent un honneur de lui rendre, après sa mort, ce qu'ils lui avoient constamment refusé pendant sa vie. Nulle Cour étrangère n'hésita. Toutes se piquèrent, à l'envi, de louer & d'honorer sa mémoire. L'Empereur en prit le deuil, comme d'un père; &, quoiqu'il y eût quatre ou cinq mois depuis la mort du Roi jusqu'au carnaval, toute espèce de divertissement fut défendu à Vienne; & cette défense fut observée exactement.

Vols extraordinaires faits chez le Roi.

ON fit, à la grande écurie de Verſailles, un vol bien hardi. La nuit du 3 au 4 Juin, le Roi étant à Verſailles, toutes les houſſes & caparaçons furent emportés; il y en avoit pour plus de 50000 écus; les meſures furent ſi bien priſes, que qui que ce fût ne s'en apperçut, dans une maiſon ſi habitée, & que, dans une nuit ſi courte, tout fut emporté, ſans que jamais on ait pu en avoir des nouvelles. Monſieur le Grand entra en furie, & tous ſes ſubalternes auſſi; on dépêcha ſur tous les chemins; on fouilla Paris & Verſailles; le tout inutilement.

Cela me fait ſouvenir d'un autre vol qui eut quelque choſe de bien plus étrange.

Le grand appartement, c'eſt-à-dire, depuis la galerie juſqu'à la tribune, étoit meublé de velours cramoiſi avec des crépines & des franges d'or : un beau matin elles ſe trouvèrent toutes enlevées. Cela parut un prodige dans un lieu ſi paſſant, ſi fermé la nuit, & ſi gardé de jour à toutes heures; Bontems au déſeſpoir fit & fit faire toutes les perquiſitions qu'il put, & toutes ſans ſuccès.

Cinq ou ſix jours après, j'étois au ſou-

per du Roi; il n'y avoit que Daquin, premier Médecin du Roi, entre le Roi & moi, & personne entre moi & la table. Vers l'entremets, j'apperçois quelque chose de fort gros, & comme noir en l'air, que je n'eus pas le tems, ni de montrer, ni de discerner par la rapidité dont ce gros paquet tomba sur la table, devant l'endroit du couvert du Roi, de Monsieur & de Madame, qui étoient à Paris, & qui se mettoient toujours au bout de la table, à gauche du Roi, le dos aux fenêtres qui donnent sur la grande cour. Le bruit que cela fit en tombant, & la pesanteur de la chose pensa enfoncer la table, & fit bondir les plats, mais sans en renverser aucun, & de hasard cela tomba sur la nappe, & point dans les plats. Le Roi, au coup que cela fit, tourna la tête à demi; & sans s'émouvoir en aucune façon. „ Je pense, dit-il que ce sont mes fran-„ ges; „ c'en étoit en effet un paquet plus large qu'un chapeau de Prêtre, avec ses bords tout plat & haut en manière de pyramide mal faite, d'environ deux pieds. Cela étoit parti de loin derrière moi, vers la porte mitoyenne des deux anti-chambres; & un frangeon détaché en l'air étoit tombé sur la perruque du Roi, que Livry, qui étoit

à ſa gauche, apperçut; il s'approcha du bout de la table, & vit en effet que c'étoient les franges tortillées en paquet, & tout le monde les vit comme lui; cela fit un moment de murmure. Livry voulant ôter ce paquet, y trouva un billet attaché; il le prit, & laiſſa le paquet. Le Roi tendit la main, & dit: voyons. Livry, avec raiſon, ne voulut pas; & ſe retirant en arrière, le lut tout bas; & par derrière le Roi, le donna à Daquin avec qui je le lus entre ſes mains. Il y avoit dedans, d'une écriture contrefaite & longue, comme d'une femme, ces mots: „ Reprends tes franges, Bon- „ tems, la peine en paſſe le plaiſir, nos „ baiſemains au Roi. „ Il étoit roulé & point fermé; le Roi le voulut encore prendre des mains de Daquin, qui ſe recula, frotta le billet, le tourna & le retourna, puis le montra au Roi ſans le lui laiſſer toucher; le Roi lui dit de le lire tout haut, quoiqu'il le lût en même tems. „ Voilà, „ dit-il, qui eſt bien inſolent, „ mais d'un ton tout uni & comme hiſtorique; il dit après qu'on ôtât ce paquet: Livry le trouva ſi peſant qu'à peine le put-il lever de deſſus la table, & le donna à un Garçon bleu, qui vint ſe préſenter; de ce moment,

le Roi n'en parla plus; & personne n'osa plus en rien dire, au moins, tout haut; & le reste du souper se passa comme chose non-avenue. Outre l'excès de l'insolence & de l'impudence, c'est un excès de péril qui ne se peut comprendre. Comment, de si loin, un paquet de cette pesanteur & de ce volume, sans être environné de complices, & au milieu d'une foule, telle qu'elle étoit toujours au souper du Roi, où à-peine pouvoit-on passer, dans le grand mouvement des bras, & une vibration aussi forte peut-elle échapper à tant d'yeux? Le Duc de Gesvres étoit en exercice; ni lui, ni personne ne s'avisa de faire fermer les portes, que du tems après que le Roi fut sorti de table. On peut juger si les coupables étoient demeurés-là, ayant eu plus de trois quarts d'heure, les issues libres pour se retirer. Les portes fermées, il ne se trouva qu'un seul homme que personne ne connut & qu'on arrêta. Il se dit Gentilhomme de Saintonge & connu du Duc d'Uzés, Gouverneur de la Province. Il étoit à Versailles, on l'envoya prier de venir; il alloit se coucher, il vint aussi-tôt, & reconnut ce Gentilhomme, en répondit; & sur ce témoignage, on le laissa aller avec des excuses. Jamais

depuis on n'a pu rien découvrir de ce vol, & de la hardiesse singulière de sa restitution.

La Mauresse de Moret.

On fut étonné à Fontainebleau, qu'à peine la Princesse de Savoie, depuis Duchesse de Bourgogne (car elle ne fut mariée qu'à son retour) y fût arrivée; que Madame de Maintenon la fit aller à un petit Couvent Borgne de Moret, où le lieu ne pouvoit l'amuser, ni aucune Religieuse; dont il n'y en avoit pas une de connue; elle y retourna plusieurs fois pendant le voyage, & cela réveilla la curiosité & les bruits. Madame de Maintenon y alloit souvent de Fontainebleau, & à la fin on s'y étoit accoutumé.

Dans ce Couvent étoit Professe une Mauresse inconnue à tout le monde, & qu'on ne montroit à personne. Bontems, premier Valet de Chambre & Gouverneur de Versailles, par qui les choses du secret domestique passoient de tout tems, l'y avoit mise toute jeune, avoit payé une dot qui ne se disoit pas, & de plus continuoit de donner une grosse pension tous les ans. Il prenoit exactement soin qu'elle eût son nécessaire

& tout ce qui peut paſſer pour abondance à une Religieuſe; & tout ce qu'elle pouvoit déſirer, en toute eſpèce de douceurs, lui fut fourni; la feue Reine y alloit ſouvent de Fontainebleau, & prenoit grand ſoin du bien-être du Couvent, & Madame de Maintenon, après elle; ni l'une ni l'autre ne prenoient pas un ſoin direct de cette Maureſſe qui pût ſe remarquer; mais elles n'y étoient pas moins attentives; elles ne la voyoient pas toutes les fois qu'elles y alloient, mais ſouvent pourtant, avec une grande attention à ſa ſanté, à ſa conduite & à celle de la Supérieure à ſon égard. Monſeigneur y a été quelquefois, & les Princes ſes enfans une fois ou deux; & tous ont vu & demandé la Maureſſe; elle étoit là avec plus de conſidération que la perſonne la plus connue & la plus diſtinguée, & ſe prévaloit fort des ſoins qu'on prenoit d'elle, & du myſtère qu'on en faiſoit; & quoiqu'elle vécût très-réguliérement, on s'appercevoit bien que ſa vocation avoit été aidée; il lui échappa pluſieurs fois, des expreſſions, qui donnèrent lieu de ſoupçonner une haute origine; quoi qu'il en ſoit, la choſe eſt demeurée une énigme.

Elle mourut à Moret en 1732. Son por-

trait étoit encore, en 1779, dans le cabinet de l'Abbeſſe, avant la réunion de cette Abbaye au Prieuré de Champ-Benoît de Provins.

La couleur de cette Maureſſe étoit celle d'une Mulâtreſſe. *Note de l'Editeur.*

Aventure du Maréchal Ferrant, de Salon en Provence.

Un événement ſingulier fit beaucoup raiſonner tout le monde. Il arriva tout droit à Verſailles un Maréchal de la petite Ville de Salon, en Provence, qui s'adreſſa à Briſac, Major des Gardes du Roi, pour être conduit au Roi, à qui il vouloit parler en particulier; il ne ſe rebuta point des rebuffades qu'il reçut, & fit tant que le Roi en fut informé, & lui fit dire qu'il ne parloit pas ainſi à tout le monde. Le Maréchal inſiſta, dit que, s'il voyoit le Roi, il lui diroit des choſes ſi ſecrettes & tellement connues de lui ſeul, qu'il verroit bien qu'il avoit miſſion pour lui parler, & pour lui dire des choſes importantes; qu'en attendant, au moins, il déſiroit d'être interrogé, & qu'il demandoit à être renvoyé à un de ſes Miniſtres d'Etat.

Là-deſſus le Roi lui fit dire, d'aller trou-

ver Barbésieux, à qui il avoit donné ordre de l'entendre; ce qui surprit beaucoup, c'est que ce Maréchal, qui ne faisoit que d'arriver, & qui n'étoit jamais sorti de son pays, ni de son métier, ne voulût point de Barbésieux, & répondit tout de suite qu'il avoit demandé à être envoyé à un Ministre d'Etat, que Barbésieux ne l'étoit point, & qu'il ne parleroit qu'à un Ministre; sur cela, le Roi nomma Pompone; & le Maréchal, sans faire difficulté, ni de réponse, l'alla trouver.

Ce qu'on sut de l'histoire est fort court: le voici: cet homme revenant tard de dehors, se trouva investi d'une grande lumière auprès d'un arbre, près de Salon. Une personne vêtue de blanc, & par-dessus à la royale, belle, blonde, & fort éclatante, l'appella par son nom, & lui dit de la bien écouter, lui parla plus d'une demi-heure, lui confia qu'elle étoit la Reine, qui avoit été l'Epouse du Roi, lui ordonna de l'aller trouver, & de lui dire les choses qu'elle lui avoit communiquées; que Dieu l'aideroit dans tout son voyage; & qu'à une chose secrette qu'il diroit au Roi, & que le Roi seul au monde savoit, & qui ne pouvoit être sue que de lui, il reconnoîtroit la vérité

rité de tout ce qu'il avoit à lui apprendre; que, si d'abord il ne pouvoit parler au Roi, il demandât à parler à un de ses Ministres d'Etat, & que sur-tout il ne communiquât rien aux autres, quels qu'ils fussent; & qu'il réservât certaines choses pour le Roi tout seul; qu'il partît promptement, & qu'il exécutât ce qui lui étoit ordonné, hardiment & diligemment; & qu'il s'assurât qu'il seroit puni de mort, s'il négligeoit de s'acquitter de la commission.

Le Maréchal promit tout; & aussi-tôt la Reine disparut; & il se trouva dans l'obscurité auprès de son arbre; il s'y coucha au pied, ne sachant s'il rêvoit ou étoit éveillé, & s'en alla après chez lui, persuadé que c'étoit une illusion & une folie dont il ne se vanta à personne.

A deux jours de là, passant au même endroit, la même vision lui arriva encore, & les mêmes propos lui furent tenus; il y eut de plus des reproches de son doute & des menaces réitérées, & pour fin, d'aller dire à l'Intendant de la Provence ce qu'il avoit vu, & l'ordre qu'il avoit reçu d'aller à Versailles; & que sûrement il lui fourniroit de quoi faire son voyage.

A cette fois, le Maréchal demeura con-

vaincu ; mais flottant entre la crainte des menaces & les difficultés de l'exécution, il ne fut à quoi se résoudre, gardant toujours le silence de ce qui lui étoit arrivé ; il demeura huit jours dans cette perplexité ; enfin comme résolu de ne point faire le voyage, & repassant par le même endroit, il vit & entendit encore des menaces si effrayantes, qu'il ne songea plus qu'à partir. A deux jours de là il fut trouver, à Aix, l'Intendant de Provence, qui, sans balancer, l'exhorta à suivre son voyage, & lui donna de quoi le faire dans une voiture publique. On n'en a jamais su davantage.

Il entretint trois fois Monsieur de Pompone, & fut, à chaque fois, plus de deux heures avec lui. Monsieur de Pompone en rendit compte au Roi en particulier, qui voulut que Pompone en parlât plus amplement au Conseil d'Etat, où Monseigneur n'étoit point, & où il n'y avoit que les Ministres qui lors, outre lui, étoient le Duc de Beauvilliers, Pontchartrain & Torcy, & nul autre. Ce Conseil fut long, peut-être y parla-t-on aussi d'autre chose après ; ce qui arriva ensuite fut que le Roi voulut entretenir le Maréchal ; il ne s'en cacha point ; il le vit dans ses cabinets, & le fit

monter par le petit degré qui eſt ſur la cour de marbre, par où il paſſe pour aller à la meſſe, ou ſe promener.

Quelques jours après, il le vit encore de même; & à chaque fois, il reſta plus d'une heure avec lui, & prit garde que perſonne ne fût à portée d'eux. Le lendemain de la première fois qu'il l'eût entretenu, comme il deſcendoit par ce même petit eſcalier pour aller à la chaſſe, Monſieur de Duras, qui avoit le bâton, & qui étoit ſur le pied d'une conſidération & d'une liberté à dire au Roi tout ce qu'il lui plaiſoit, ſe mit à parler de ce Maréchal avec mépris, & à dire le mauvais proverbe, que c'étoit un fou, ou que le Roi n'étoit pas noble; à ce mot, le Roi s'arrêta, & ſe tournant au Maréchal de Duras, ce qu'il ne faiſoit preſque jamais en marchant: " Si „ cela eſt, lui dit-il, je ne ſuis pas noble; „ car je l'ai entretenu long-tems: il m'a „ parlé de fort bon ſens; & je vous aſſure „ qu'il eſt loin d'être fou. „ Ces derniers mots furent prononcés avec une gravité impoſante, qui ſurprit fort l'aſſiſtance.

Après le ſecond entretien, le Roi convint que cet homme lui avoit dit une choſe qui lui étoit arrivée, il y avoit plus de

vingt ans, & que lui ſeul ſavoit, parce qu'il ne l'avoit jamais dit à qui que ce ſoit; & il ajouta que c'étoit un fantôme qu'il avoit vu dans la forêt de Saint-Germain, & dont il étoit ſûr de n'avoir jamais parlé. Il s'expliqua encore pluſieurs fois très-favorablement ſur ce Maréchal, qui étoit défrayé de tout par ſes ordres, qui fut renvoyé aux dépens du Roi, qui lui fit donner aſſez d'argent outre ſa dépenſe, & qui fit écrire à l'Intendant de Provence de le protéger particulièrement, & d'avoir ſoin que, ſans le tirer de ſon état & de ſon métier, il ne manquât de rien, le reſte de ſa vie.

Ce qu'il y a de plus marqué, c'eſt qu'aucun des Miniſtres d'alors n'a jamais voulu parler là-deſſus; leurs amis les plus intimes les ont pouſſés & tournés en tout ſens & à pluſieurs repriſes, ſans avoir pu en arracher un mot : tous d'un même langage leur ont donné le change, ſe ſont mis à rire & à plaiſanter ſans jamais ſortir de ce cercle, ni informer cette ſurface d'une ligne : cela m'eſt arrivé avec Monſieur de Beauvilliers & Monſieur de Pontchartrain; & je ſais par leurs plus intimes & leurs plus familiers, qu'ils n'en ont rien tiré davantage, & pareillement de ceux de Monſieur de Pompone & de

Torcy. Ce Maréchal, qui étoit un homme d'environ cinquante ans, qui avoit une famille bien famée dans son pays, montra beaucoup de bon sens dans sa simplicité, de désintéressement & de modestie. Il trouvoit toujours qu'on lui donnoit trop, ne parut d'aucune curiosité; & dès qu'il eut achevé de voir le Roi & Monsieur de Pompone, il parut empressé de s'en retourner, & dit que, content d'avoir accompli sa mission, il n'avoit plus rien à faire que de s'en retourner chez lui.

Ceux qui en avoient soin, firent tout ce qu'ils purent pour en tirer quelque chose; il ne répondoit rien, ou disoit: " il m'est dé-„ fendu d'en parler, „ & coupoit court, sans se laisser émouvoir en rien de ce qu'il étoit auparavant, ne parloit ni de Paris, ni de la Cour, répondoit deux mots à ceux qui l'interrogeoient, & montroit qu'il n'aimoit pas à être questionné; & sur ce qu'il avoit été faire, pas un mot que ce que je viens de rapporter; sur-tout nulle vanterie; il ne se laissoit pas entamer sur les audiences qu'il avoit obtenues, & se contentoit de se louer du Roi qu'il avoit vu; mais en deux mots, sans laisser entendre s'il l'avoit vu en habits royaux, ou d'une autre manière, &

ne voulant jamais s'expliquer ſur M. de Pompone; & quand on lui en parloit, il répondoit qu'il avoit vu un Miniſtre, ſans s'expliquer comment, ni combien de fois; qu'il ne le connoiſſoit pas; puis il ſe taiſoit, ſans qu'on pût lui en faire dire davantage. Il reprit ſon métier, & a vécu depuis à ſon ordinaire; c'eſt ce que les premiers de la Provence en ont rapporté, & ce que m'en a dit l'Archevêque d'Arles, qui paſſoit quelque tems, tous les ans, à Salon, qui eſt la maiſon de campagne de l'Archevêque, ainſi que le lieu de la naiſſance & de la ſépulture du fameux Noſtradamus.

Il n'en faut pas tant pour beaucoup faire raiſonner le monde; on raiſonna donc beaucoup, ſans avoir pu rien trouver, ou qu'aucune ſuite de ce ſingulier voyage ait pu ſatisfaire les Furéteurs.

Anecdote ſur SAMUEL BERNARD.

LA Cour étoit à Marly; on y vit Deſmarets, qui ſe préſenta avec le célèbre Banquier Samuel Bernard qu'il avoit mandé pour dîner, & travailler avec lui, c'étoit le plus riche de l'Europe, & qui faiſoit le plus grand & le plus aſſuré commerce d'ar-

gent. Il sentoit ses forces; il y vouloit des ménagemens proportionnés; & les Contrôleurs-Généraux, qui avoient bien plus souvent à faire à lui, qu'il n'avoit à faire à eux, le traitoient avec des égards & des distinctions fort grands. Le Roi dit à Desmarets, qu'il étoit bien aise de le voir avec M. Bernard; puis tout de suite dit à ce dernier : " Vous êtes bien homme à n'avoir „ jamais vu Marly; venez le voir à ma „ promenade, je vous rendrai après à Des„ marets. „ Bernard suivit; & tant qu'elle dura, le Roi ne parla qu'à Berghiyek & à lui, & autant à l'un qu'à l'autre, les menant par-tout, & leur montrant tout également, avec les égards qu'il savoit si bien employer, quand il avoit dessein de combler. J'admirois, & je n'étois pas le seul, cette espèce de prodigalité du Roi si avare de ses paroles, à un homme de la médiocrité de Bernard. Je ne fus pas long-tems sans en apprendre la cause; & j'admirai alors jusqu'où les plus grands Rois se trouvent quelquefois réduits. Desmarets ne savoit plus de quel bois faire flèche; tout manquoit, & tout étoit épuisé. Il avoit été à Paris frapper à toutes les portes; on avoit si souvent & si nettement manqué à toutes sortes d'engage-

mens pris, & aux paroles les plus précises, qu'il ne trouva par-tout, que des excuses & des portes fermées. Bernard, comme les autres, ne vouloit rien avancer. Il lui étoit beaucoup dû; en vain Desmarets lui représenta l'excès des besoins les plus pressans, & l'énormité des gains qu'il avoit faits avec le Roi; Bernard demeura inébranlable: voilà le Roi & le Ministre cruellement embarrassés; Desmarets dit au Roi que, tout bien examiné, il n'y avoit plus que Bernard qui pût le tirer d'affaire, parce qu'il n'étoit pas douteux, qu'il n'étoit question que de vaincre sa volonté, & l'opiniâtreté qu'il lui avoit montrée; que c'étoit un homme accessible à la vanité, capable d'ouvrir sa bourse, si le Roi daignoit le flatter. Dans la nécessité si pressante des affaires, le Roi y consentit; & pour tenter le secours avec moins d'indécence, & sans essuyer de refus. Desmarets proposa l'expédient que je viens de raconter; Bernard revint de la promenade du Roi tellement enchanté, que d'abord il lui dit qu'il aimoit mieux risquer sa ruine, que de laisser dans l'embarras un Prince, qui venoit de le combler, & dont il se mit à faire les plus grands éloges. Desmarets en profita sur le champ; & en tira beaucoup plus qu'il ne s'étoit proposé.

LIVRE SECOND.

Histoire particulière & Anecdotes de la Famille de Louis XIV, & de plusieurs personnages de sa Cour, ou de son tems.

HISTOIRE PARTICULIÈRE DU GRAND DAUPHIN, FILS DE LOUIS XIV.

MONSEIGNEUR étoit plutôt grand que petit, fort gros, mais sans être trop entassé, l'air fort liant & fort noble, sans rien de rude, & il auroit eu le visage fort agréable, si Monsieur le Prince de Conti ne lui eût cassé le nez par malheur en jouant, étant tous deux enfans.

Il étoit d'un très-beau blond, avoit le visage fort rouge, de hâle partant, & fort plein; mais aucune physionomie; les plus belles jambes du monde, les pieds singulièrement petits & maigres. Il tâtonnoit toujours en marchant, & mettoit le pied à deux fois. Il avoit toujours peur de tomber, & se faisoit aider pour peu que le chemin ne

fût pas parfaitement doux & uni. Il étoit fort bien à cheval, & y avoit grande mine, mais il n'y étoit pas hardi; Caffan couroit devant lui, à la chaffe; s'il le perdoit de vue, il fe croyoit perdu; il n'alloit guère qu'au petit galop, & attendoit fouvent, fous un arbre, ce que devenoit la chaffe, la cherchoit lentement, & s'en revenoit. Il avoit fort aimé la table, mais fans indécence, depuis une grande indigeftion, qui fut prife d'abord pour une apoplexie; il ne faifoit guère qu'un vrai repas, & fe contenoit fort, quoique grand mangeur, comme toute la maifon Royale : prefque tous fes portraits lui reffemblent bien. De caractère, il n'en avoit aucun; du fens affez, fans trop de pénétration, comme il parut dans l'affaire du teftament d'Efpagne; de la hauteur, de la dignité par nature, par preftance, par imitation du Roi; de l'opiniâtreté fans mefure, & une chaîne de petits foins arrangés, qui formoient tout le tiffu de fa vie; l'air doux, dur au fond, avec un extérieur de bonté, qui portoit beaucoup fur des fubalternes, & qui ne s'exprimoit que par des queftions communes. Il étoit avec eux d'une familiarité prodigieufe; filentieux jufqu'à l'incroyable, con-

féquemment fort fecret, jufques-là qu'on a cru qu'il n'avoit jamais parlé affaires d'Etat à Mademoifelle Choin; peut-être parce que tous les deux y prenoient peu de part; en même tems, jaloux de refpect, & attentif à ce qui lui étoit dû.

Il dit une fois à Mademoifelle Choin, fur fa retenue dont elle lui parloit, que les paroles des gens, comme lui, portoient un grand poids, & obligeoient ainfi à de grandes réparations, quand elles n'étoient pas mefurées; il aimoit mieux fouvent garder le filence que de parler. Cette maxime excellente, qu'il outroit, étoit apparemment une des leçons du Roi, ou du Duc de Montaufier, qu'il avoit le mieux retenue.

Son arrangement étoit extrême pour fes affaires particulières. Il écrivoit lui-même toutes fes dépenfes prifes fur lui; il favoit ce que lui coûtoient les moindres chofes. Il avoit fort aimé toutes fortes de gros jeux; mais depuis qu'il s'étoit mis à bâtir, il s'étoit réduit à des jeux affez médiocres; du refte, économe au-delà de fon rang, excepté dans de très-rares occafions, qui fe bornoient à quelques penfions à des valets; mais il diftribuoit d'affez abondantes au-

mônes au Curé, & aux Capucins de Meudon.

Monſeigneur, tel pour l'eſprit & le caractère, qu'il vient d'être repréſenté, n'avoit pu profiter de l'excellente culture qu'il reçut du Duc de Montauſier, de Boſſuet & de Fléchier, Evêques de Meaux & de Niſmes; ſon peu de lumières s'éteignit au contraire ſous la rigueur d'une éducation dure & auſtère, qui donna le dernier poids à ſa timidité naturelle, & le dernier degré d'averſion pour toute eſpèce, non pas de travail & d'étude, mais d'amuſemens & d'eſprit, en ſorte que, de ſon aveu, depuis qu'il avoit été affranchi des Maîtres, il n'avoit de ſa vie lu que l'Article de Paris de la Gazette de France, pour y voir les morts & les mariages.

Tout contribua donc en lui; timidité naturelle, dur joug d'éducation, ignorance de beaucoup de choſes, à le faire trembler devant le Roi, qui de ſon côté n'omit rien pour entretenir & prolonger cette terreur toute ſa vie. Toujours Roi, preſque jamais père avec lui, ou, s'il lui en échappa bien rarement quelques traits, ils ne furent jamais purs & ſans mélange de royauté, non pas même dans les momens les plus parti-

culiers & les plus intérieurs. Ces momens étoient rares tête-à-tête, ſans liberté, ſans aiſance; toujours en contrainte & en reſpect, ſans jamais oſer rien haſarder, ni uſurper, tandis que tous les jours il voyoit faire l'un & l'autre au Duc du Maine avec ſuccès, & à Madame la Ducheſſe de Bourgogne, dans une habitude des plus familiers badinages & des privautés avec le Roi, quelquefois peu meſurés. Il en ſentoit contre eux une ſecrète jalouſie; mais l'imagination ne lui fourniſſoit rien, comme à M. du Maine, fils d'ailleurs de la perſonne, & non de la Royauté : il n'étoit plus de l'âge de Madame la Ducheſſe de Bourgogne, à qui on paſſoit encore les enfantillages par l'habitude & par la grace qu'elle y mettoit; il ne lui reſtoit donc que la qualité de fils & de ſucceſſeur, titres, qui préciſément tenoient le Roi en garde, & lui ſous le joug.

Il n'avoit pas l'ombre de crédit auprès de ſon père; il ſuffiſoit même que ſon goût ſe marquât en faveur de quelqu'un, pour que ce quelqu'un en ſentît un contre-coup nuiſible; & le Roi étoit ſi jaloux de montrer qu'il ne pouvoit rien, qu'il n'a rien fait pour aucun de ceux qui ſe ſont atta-

chés à lui faire une cour particulière, non pas même pour aucun de ses Ménins, quoique choisis & nommés par le Roi, qui eût trouvé fort mauvais qu'ils n'eussent pas suivi Monseigneur avec grande assiduité : j'en excepte Dantin, qui a été sans comparaison de personne, & Daugeau qui ne l'a été que de nom, qui tenoit au Roi d'ailleurs, & dont la femme étoit dans la plus parfaite intimité de Madame de Maintenon.

Les Ministres n'osoient s'approcher de Monseigneur, qui aussi ne se commettoit jamais à leur rien demander; & si quelqu'un d'eux, ou des Courtisans considérables, étoient bien avec lui, comme le Chancelier le premier, Harcourt, le Maréchal d'Uxelles, ils s'en cachoient avec un soin extrême, & Monseigneur s'y prêtoit; si le Roi le découvroit, il traitoit cela de cabale : on lui devenoit suspect, & on se perdoit.

Ce fut la cause de cet éloignement si marqué pour M. de Luxembourg; ni l'importance de sa Charge, ni la nécessité de s'en servir à la tête des armées, ni les succès qu'il y eut, ni toutes les soumissions qu'il employa, ne purent jamais le rapprocher.

Auſſi Monſeigneur, preſſé de s'intéreſſer pour quelqu'un, répondoit franchement que ce ſeroit le moyen de tout gâter pour lui.

La part entière que Monſeigneur avoit à tous les ſecrets d'Etat, depuis bien des années, n'avoit jamais eu aucune influence aux affaires. Il les ſavoit, & c'étoit tout. Cette ſécherеſſe, peut-être auſſi ſon peu d'intelligence, l'en faiſoit retirer tant qu'il pouvoit. Il étoit cependant aſſidu aux Conſeils d'Etat; mais, quoiqu'il eût la même entrée en ceux des Finances & des Dépêches, il n'y alloit preſque jamais. Quant au travail particulier du Roi, il n'en fut pas queſtion pour lui; & hors des grandes nouvelles, pas un Miniſtre n'alloit jamais lui rendre compte de rien, beaucoup moins les Généraux d'Armée, ni ceux qui venoient d'être employés dehors.

Ce peu de conſidération, cette dépendance juſqu'à la mort, de n'oſer faire un pas hors de la Cour, ſans le dire au Roi, équivalent de permiſſion, y mettoit Monſeigneur en mal-aiſe. Il y rempliſſoit les devoirs de Fils & de Courtiſan, avec la régularité la plus exacte; mais toujours le même ſans y rien changer, ni ajouter, & avec un air plus reſpectueux & plus me-

ſuré qu'aucun ſujet. Tout cela enſemble lui faiſoit chérir Meudon, & la liberté qu'il y trouvoit; & bien qu'il ne tînt qu'à lui de s'appercevoir ſouvent que le Roi étoit peiné de ces fréquentes ſéparations, il n'en fit jamais ſemblant, & ne changea rien en ſes voyages, ni pour le nombre, ni pour la durée. Il étoit fort peu à Verſailles, & rompoit ſouvent par des Meudons de pluſieurs jours, les Marly quand ils s'alongeoient trop.

De tout cela, on peut juger quelle pouvoit être la tendreſſe de cœur; mais le reſpect, la vénération, l'admiration, l'imitation en tout ce qui étoit de ſa portée, étoit viſible, & ne ſe démentoit jamais, non plus que la crainte & la conduite.

On a prétendu qu'il avoit une appréhenſion extrême de perdre le Roi; il n'eſt pas douteux qu'il n'ait montré ce ſentiment; malgré ce que je viens d'en dire, & malgré l'Anecdote ſuivante, dont je ne garantis pas la vérité. On m'a dit quelques mois avant ſa mort, que Madame la Ducheſſe de Bourgogne l'étant allé voir à Meudon, elle monta dans le ſanctuaire de ſon entreſol, ſuivie de Madame de Nogaret, qui, par Biron & par elle-même encore en avoit la privance,

privance, & qu'elles y trouvèrent Monſeigneur avec Mademoiſelle Choin, Madame la Ducheſſe & les deux Liſlebonne, fort occupés à une table, ſur laquelle étoit un grand livre d'Eſtampes du Sacre, & Monſeigneur fort appliqué à les conſidérer, à les expliquer à la compagnie, & recevant avec complaiſance les propos qui le regardoient là-deſſus, juſqu'à lui dire : " Voilà „ donc celui qui vous mettra les Eperons, „ cet autre le Manteau Royal, les Pairs „ qui vous mettront la Couronne ſur la „ tête „ & ainſi du reſte, & que cela dura fort long-tems. Je le ſus deux jours après de Madame de Nogaret, qui en fut fort étonnée, & que l'arrivée de Madame la Ducheſſe de Bourgogne n'eut pas rompu cet amuſement ſingulier, qui ne marquoit pas une ſi grande appréhenſion de perdre le Roi, & de le devenir lui-même.

Il n'avoit jamais pu aimer Madame de Maintenon, ni ſe ployer à obtenir rien par ſon entremiſe. Il l'alloit voir un moment au retour des peu de campagnes qu'il avoit faites, ou aux occaſions très-rares, jamais de particulières; quelquefois il entroit chez elle un inſtant avant le ſouper pour y ſuivre le Roi.

La haine commune de celle-ci & de Mademoiſelle Choin contre Chamillart, & le beſoin de tout pour le renverſer, les rapprocha, & fit le miracle d'y faire entrer puiſſamment Monſeigneur, mais qui ne l'eût jamais oſé ſans l'impulſion toute-puiſſante de Mademoiſelle Choin, la ſûreté de l'appui de l'autre & tout ce qui s'en mêla; auſſi ce rapprochement ne fit depuis que ſe refroidir & s'éloigner.

Après Mademoiſelle Choin, ſa vraie confiance étoit en Mademoiſelle Liſlebonne, & par l'intime union des deux, avec Mademoiſelle d'Eſpinoy : preſque tous les matins il alloit prendre du chocolat chez la première; c'étoit l'heure des ſecrets qui étoit inacceſſible, ſans réſerve, excepté à l'unique Mademoiſelle d'Eſpinoy.

Cette Demoiſelle entretenoit le reſte de conſidération & de commerce du Prince avec Madame la Princeſſe de Conti, & même l'amitié avec Madame la Ducheſſe, qui ſoutenoit les amuſemens qu'il trouvoit chez elle.

Par-là encore, cette préférence du Duc de Vendôme, ſur le Prince de Conti, à la mort duquel il fut inſenſible. Un tel mérite, ſi reconnu dans un Prince du Sang,

joint à la privance de l'éducation, & à l'habitude de toute sa vie, auroit eu trop de poids sur Monseigneur, devenu Roi, si l'amitié première s'étoit encore conservée; & les sœurs, qui vouloient gouverner, écartèrent doucement le Prince.

Cette même raison fut le fondement de cette terrible cabale, dont les effets éclatèrent dans la campagne de Lille, & furent soigneusement entretenus dans l'esprit de Monseigneur, naturellement éloigné de la contrainte & de l'austérité des mœurs de Monseigneur le Duc de Bourgogne, & que l'éloignement de Madame la Duchesse, pour Madame la Duchesse de Bourgogne entretenoit pour tous les deux.

Par les raisons contraires, il aimoit Monsieur le Duc de Berri, que cette cabale protégeoit, pour le diviser avec Monsieur & Madame la Duchesse de Bourgogne.

Avec cet ascendant des deux Lislebonne, sur Monseigneur, il est pourtant vrai qu'il n'épousoit pas toutes leurs fantaisies; soit qu'il fût conseillé par Mademoiselle Choin, qui, tout en le ménageant, le conseilloit bien, & ne s'y fioit pas, comme Bignon me l'avoit dit; soit qu'il fût prévenu par Madame la Duchesse, qui sûrement ne s'y

ſioit pas davantage, & qui n'étoit rien moins que coëffé de leurs prétentions.

Inquiet, à cet égard, pour le futur, j'employai l'Evêque de Laon pour découvrir, par Mademoiſelle Choin, les ſentimens de Monſeigneur entre les Ducs & les Princes. Il étoit frère de Clermain, qui avoit été perdu pour elle, lorſque Madame la Princeſſe de Conti la renvoya; & les deux frères étoient demeurés dans la plus intime liaiſon avec elle. Je ſus par lui qu'il étoit échappé quelquefois, quoique très-rarement, des choſes à Monſeigneur, qui montroient que tout l'empire que ces deux ſœurs avoient ſur lui, n'alloit pas à le rendre auſſi favorable à leur rang qu'elles euſſent voulu, & que Mademoiſelle l'ayant plus particulièrement fondé là-deſſus, à la prière de l'Evêque, il s'étoit expliqué fort favorablement pour le rang des Ducs, & contre les injuſtices qu'ils étoient dans le cas d'avoir ſouffertes, & dont il étoit perſuadé.

Il étoit incapable, non-ſeulement de menſonge, mais de déguiſement, & Mademoiſelle Choin tout auſſi peu capable, ſur-tout avec l'Evêque, auquel elle ne ſe cachoit pas, non plus qu'à Bignon, de ſes ſecrets

ſentimens ſur Mademoiſelle de Liſlebonne & Madame d'Eſpinoy.

Quelque dure qu'eût été l'éducation de Monſeigneur, il avoit conſervé de l'amitié & de la conſidération pour le célèbre Evêque de Meaux, & un vrai reſpect pour la mémoire de M. le Duc de Montauſier, tant il eſt vrai que la vertu ſe fait honorer des hommes, malgré leur goût & leur amour de l'indépendance & de la liberté. C'eſt peut-être une des choſes qui a le plus ſoutenu Dantin auprès de lui, dans les diverſes aventures de ſa vie, dont la femme étoit fille de la Ducheſſe d'Uzés, fille unique du Duc de Montauſier, & qu'il aimoit paſſionnément. Il le marqua encore à Sainte Maure, qui, embarraſſé dans ſes affaires, ſur le point de ſe marier, reçut une penſion de Monſeigneur ſans l'avoir demandée, avec ces obligeantes paroles, mais qui faiſoient tant d'honneur au Prince : qu'il ne manqueroit jamais au nom & au neveu de Montauſier.

Il n'avoit jamais pu ſouffrir M. du Maine qu'il avoit peu ménagé dans les premiers tems, & qui en étoit bien en peine & en tranſe dans les derniers. Il traitoit avec aſſez d'amitié le Comte de Toulouſe, qui

avoit eu pour lui toute sa vie de grandes attentions à plaire, & de grands respects.

Ceux qui étoient le mieux, ou le plus familièrement avec lui de tous ses Courtisans, étoient Dantin & le Comte de Mailly, mari de la Dame d'Atours. C'étoient en petit les deux rivaux de faveur, comme en grand, M. le Prince de Conti & de Vendôme, les Ducs de Luxembourg, de Villeroy, de la Rocheguyon, & ceux-là sur un peu de considération & de quelque confiance, Sainte Maure, le Comte de Roucy, Albergetti & Biron, voilà les distingués & les marqués : M. de la Rochefoucault, les Maréchaux de Boufflers, de Duras, de Lorge, Catinat, il les traitoit avec plus d'affabilité & de familiarité. Feu Messieurs de Luxembourg & Clermont frères de Monsieur de Laon, c'étoit l'intimité; le Maréchal de Choiseul avec distinction; sur la fin, le Maréchal d'Uxelles; mais qui s'en cachoit comme Harcourt, le Chancelier & le premier Ecuyer, qui l'avoit initié auprès de Madame Choin, qui s'en étoit mêlée, & avoit persuadé à Monseigneur que c'étoit l'homme le plus capable du monde pour tout.

Monseigneur n'eut d'éloignement marqué

que pour deux hommes dans toute la Cour, & ce ſentiment ne lui étoit pas inſpiré, comme à l'égard de Chamillart & de quelques autres. Ces deux hommes étoient le Maréchal de Villeroy & M. de Lauzun. Il étoit ravi dès qu'il y avoit quelques bons contes ſur eux. Le Maréchal étoit le plus ménagé, mais pas aſſez que lui-même n'en fût pas embarraſſé pour l'autre, Monſeigneur ne pouvoit s'en contraindre, & M. de Lauzun, au contraire du Maréchal, ne s'en embarraſſoit point. Je n'ai pu démêler où il avoit pris ce dégoût.

Il en avoit un fort marqué pour les Ducs de Chevreuſe & de Beauvilliers; mais c'étoit l'effet de la cabale, aidée de l'entière diſparité des mœurs.

Mademoiſelle CHOIN.

IL eſt étonnant le peu que le Grand Dauphin donnoit à Mademoiſelle Choin, qu'il aima beaucoup; cela ne paſſoit pas quatre cens louis en or par quartier, faiſant en tout ſeize cens louis par an. Il les lui remettoit lui-même de la main à la main, ſans y ajouter, ni ſe méprendre d'une piſtole, & tout au plus une boîte ou deux par an, encore y regardoit-il de fort près.

Il faut rendre juſtice à cette fille, & convenir auſſi qu'il eſt difficile d'être plus déſintéreſſée qu'elle l'étoit, ſoit qu'elle en connût la néceſſité avec ce Prince, ſoit plutôt que cela lui fût naturel, comme il y a paru dans tout le cours de ſa vie.

C'eſt encore un problême, ſi elle étoit mariée. Tout ce qui a été intimement initié dans leurs myſtères, s'eſt toujours fortement récrié qu'il n'y a jamais eu de mariage.

C'étoit une groſſe camarde brune, qui, avec toute la phyſionomie d'eſprit, avoit l'air commun, & qui long-tems avant cet évènement, étoit devenue exceſſivement graſſe, & encore vieille & rebutante.

Il ne faut pas taire un beau trait de cette fille ou femme ſi ſingulière. Monſeigneur, ſur le point d'aller commander l'Armée de Flandre, la campagne d'après celle de Lille, où pourtant il n'alla pas, fit un teſtament; & dans ce teſtament, il laiſſa un bien fort conſidérable à Mademoiſelle Choin : il le lui dit, & lui montra une lettre cachetée pour elle, qui en faiſoit mention, pour lui être rendue, s'il méſarrivoit de lui. Elle fut fort ſenſible, comme il eſt aiſé de le croire, à cette marque d'affection & à cette

prévoyance;

prévoyance; mais elle n'eut point de repos qu'elle ne lui eût fait mettre devant elle le testament & la lettre au feu; & elle protesta que, si elle avoit le malheur de lui survivre, mille écus de rente qu'elle avoit amassés, seroient encore trop pour elle. Après cela, il est surprenant qu'il ne se soit trouvé aucune disposition dans les papiers de Monseigneur.

Mademoiselle Choin avoit une chienne dont elle étoit folle, à qui tous les jours le Maréchal d'Uxelles, de la porte Gaillon où il logeoit, envoyoit des têtes de lapins rôties, attenant le petit Saint-Antoine où elle demeuroit, & où le Maréchal alloit souvent, & étoit reçu & regardé comme un Oracle. Le lendemain de la mort de Monseigneur, l'envoi des têtes de lapins cessa, & oncques depuis Mademoiselle Choin ne le revit, ni n'en ouit parler; à la fin, lorsqu'elle fut revenue à elle-même, elle s'en apperçut, & s'en plaignit même comme d'un homme sur qui elle avoit eu lieu de compter, & qu'elle avoit fort avancé dans l'estime & la confiance de Monseigneur; le Maréchal d'Uxelles le sut: il n'en fut point embarrassé, & répondit froidement qu'il ne savoit ce qu'elle vouloit dire; qu'il ne l'a-

voit vue que fort rarement, & que pour Monſeigneur, à peine en étoit-il connu.

Hiſtoire particulière de M. le Duc & de Madame la Ducheſſe DE BOURGOGNE.

M. le Duc DE BOURGOGNE.

LE Duc de Bourgogne étoit né avec un caractère à faire trembler; il étoit fougueux juſqu'à vouloir briſer les pendules, lorſqu'elles ſonnoient l'heure qui l'appelloit à ce qu'il ne vouloit pas, & juſqu'à s'emporter de la plus étrange manière contre la pluie, quand elle s'oppoſoit à ce qu'il vouloit faire. La réſiſtance le mettoit en fureur; c'eſt ce dont j'ai été ſouvent témoin dans ſa première jeuneſſe; d'ailleurs un goût ardent le portoit à tout ce qui eſt défendu au corps & à l'eſprit. Sa raillerie étoit d'autant plus cruelle, qu'elle étoit plus ſpirituelle & mordante, & qu'il attrapoit tous les ridicules avec juſteſſe. Tout cela étoit aiguiſé avec une vivacité de corps & d'eſprit, qui alloit à l'impétuoſité, & qui ne lui permit jamais, dans les premiers tems, d'apprendre rien, qu'en faiſant deux choſes à la fois. Tout ce qui eſt plaiſir, il l'aimoit

avec une paſſion violente, & tout cela avec plus de hauteur qu'on en peut exprimer; dangereux de plus à diſcerner & gens & choſes, & à appercevoir le futile d'un raiſonnement, & à raiſonner plus fortement & plus profondément que ſes maîtres; mais auſſi dès que l'emportement étoit paſſé, la raiſon le ſaiſiſſoit & ſurnageoit à tout. Il ſentoit ſes fautes; il les avouoit; & quelquefois avec tant de dépit qu'il rappelloit ſa fureur. Un eſprit vif, actif, perçant, ſe roidiſſant contre les difficultés, à la lettre tranſcendant en tout genre. Le prodige eſt qu'en très-peu de tems, la dévotion & la grace en firent un autre homme, & changèrent tant & de ſi redoutables défauts en vertus parfaitement contraires: il faut donc prendre à la lettre toutes les louanges qu'on lui donna.

Ce Prince, qui avoit toujours eu du goût & de la facilité pour toutes les ſciences, les mit à la place des plaiſirs dont l'attrait toujours ſubſiſtant en lui, les lui faiſoit fuir avec frayeur, même les plus innocens; ce qui joint à cet eſclavage de charité du prochain dans un novice qui tend d'abord en tout à la perfection, & qui ignore les bornes des choſes, & à une ti-

midité qui l'embarraſſoit par-tout, faute de ne ſavoir que dire & que faire; à tous les inſtans, entre Dieu qu'il craignoit d'offenſer en tout, & le monde avec lequel cette gêne perpétuelle le mettoit de travers, le jetta dans un particulier ſans bornes, parce qu'il ne ſe trouvoit en liberté que ſeul, & que ſon eſprit & les ſciences lui fourniſſoient de reſte de quoi ne s'y pas ennuyer, outre que la prière y occupoit beaucoup de ſon tems.

La violence qu'il s'étoit faite ſur tant de défauts, & tous véhémens, ce déſir de perfection, l'ignorance, la crainte, le peu de diſcernement qui accompagne toujours une dévotion preſque naiſſante, le faiſoient excéder dans le contre-pied de ſes défauts, & lui inſpiroient une autorité qu'il outroit en tout, & qui lui donnoit un air contraint & ſouvent, ſans s'en appercevoir, de cenſeur; ce qui éloigna Monſeigneur de lui de plus en plus, & dépitoit le Roi même.

J'en dirai un trait entre mille, qui partit d'un excellent principe, & qui mit le Roi hors des gardes, & révolta la Cour. Nous étions à Marly, où il y eut un Bal le jour des Rois. Monſieur le Duc de Bourgogne n'y voulut ſeulement pas paroître, & s'en

expliqua assez tôt, pour que le Roi, qui le trouva mauvais, eut d'abord le tems de lui en parler en plaisanterie; puis plus amérement; enfin, en sérieux & piqué de se voir condamné par son petit-fils. Madame la Duchesse de Bourgogne, ses Dames, M. de Beauvilliers même, voulurent l'engager à se montrer; jamais on n'en put venir à bout: il se renferma à dire que Roi étoit le maître, qu'il ne prenoit pas la liberté de blâmer rien de ce qu'il faisoit; mais que l'Epiphanie étoit une triple fête, & celle des Chrétiens en particulier, par la vocation des Gentils, & par le Baptême de Jesus-Christ; il ne croyoit pas devoir la profaner en se détournant de l'application qu'il devoit à un si saint jour, pour un spectacle tout au plus supportable pour un jour ordinaire. On eut beau lui représenter qu'ayant donné la matinée & l'après-dînée aux Offices de l'Eglise, & d'autres heures encore, à la Prière dans son cabinet, il en pouvoit & devoit donner la soirée au respect & à la complaisance de sujet & de fils: tout fut inutile: hors le tems du souper avec le Roi, il fut enfermé tout le soir seul dans sa chambre.

Avec cette austérité, il avoit conservé

de ſon éducation une préciſion & un littéral, qui ſe répandoit ſur tout, & qui le gênoit lui & tout le monde avec lui; parmi lequel il étoit toujours comme un homme en peine & preſſé de le quitter, comme ayant toute autre choſe à faire; qui ſeul perd ſon tems, & qui le veut mieux employer d'un autre côté. Il reſſembloit fort à ces jeunes Séminariſtes, qui gênés tout le jour par l'enchaînement de leurs exercices, s'en dédommagent à la récréation par tout le bruit & les puérilités qu'ils peuvent, parce que tout autre plaiſir eſt interdit dans leur maiſon.

Ce jeune Prince étoit paſſionnément amoureux de Madame la Ducheſſe de Bourgogne; il s'y livroit en homme ſévérement retenu, & toutefois il s'amuſoit avec les jeunes Dames de leurs particuliers, ſouvent en récréation; elles en jeuneſſe étourdie & audacieuſe.

Le Duc de Bourgogne avoit été accompagné à la guerre de Flandre par Gamaches. Il étoit peu capable de le conſeiller; mais il n'avoit pu ſe contraindre de le reprendre en face & en public des enfantillages qui échappoient à ce Prince; & ſur ſon exemple, à Monſieur le Duc de Berry.

Il leur disoit quelquefois qu'en ce genre, ils auroient bientôt un plus grand maître qu'eux, qui seroit M. le Duc de Brétagne.

Gamaches revenant une fois de la messe à la suite de Monsieur le Duc de Bourgogne, dans des momens vifs où il l'auroit mieux aimé à cheval : " vous aurez, lui dit-il, „ tout haut, le Royaume du Ciel; mais „ pour celui de la terre, le Prince Eugène „ & Malborough s'y prennent mieux que „ vous : „ mais ce qu'il dit, & tout publiquement, aux deux Princes sur le Roi d'Angleterre, fut admirable. Ce pauvre Prince vivoit sous son *incognito*, dans le même respect avec les deux Princes, que, s'il n'eût été qu'un médiocre particulier; eux en abusoient aussi avec la dernière indécence, sans la moindre attention que ce qu'il étoit, exigeoit d'eux plus d'égards. Ils le laissoient très-ordinairement attendre parmi la foule, dans les antichambres, & ils ne lui parloient presque point. Le scandale en fut d'autant plus grand qu'il dura toute la Campagne, où le Chevalier de St. Georges s'étoit concilié l'estime & l'affection de toute l'Armée par ses manières & toute sa conduite.

Vers les derniers tems de la campagne,

Gamaches, pouſſé à bout d'un procédé ſi conſtant, s'adreſſant aux deux Princes devant tout le monde : " Eſt-ce une gageure, " leur dit-il ? parlez franchement : ſi c'en " eſt une, il n'y a rien à dire ; mais au " moins après cela, parlez un peu à M. le " Chevalier de St. Georges, & traitez-le " un peu plus honnêtement. " Toutes ces ſaillies euſſent été bonnes tête à tête & fort à propos ; mais en public toutes ces vérités n'en pouvoient couvrir l'indiſcrétion. On étoit accoutumé aux ſiennes ; elles ne furent pas mal priſes, mais elles ne ſervirent à rien.

M. le Duc de Bourgogne, après pluſieurs campemens, avoit paſſé le Rhin. Le Maréchal de Vauban le joignit peu après ; & le 15 Août, Briſſac fut inveſti. Marſin avoit paru le matin du même jour devant Fribourg. Le Gouverneur ſe comptant inveſti, brûla ſes Fauxbourgs, & celui de Briſſac lui envoya quatre cents hommes de ſa garniſon, & ſoixante Canonniers. Tous deux en furent les dupes, & Briſſac fut inveſti le ſoir. Il tint juſqu'au 6 Septembre.

La garniſon, compoſée de trois mille cinq cens hommes, ſortit avec tous les honneurs de la guerre, & fut conduite à Rhinfeltz. La défenſe fut médiocre.

M. le Duc de Bourgogne s'acquit beaucoup d'honneur par ſon application, ſon aſſiduité aux travaux avec une valeur ſimple & naturelle, qui n'affecte rien, & qui va par-tout où il convient, ſans s'appercevoir du danger. La libéralité, le ſoin des bleſſés, l'affabilité lui acquirent les cœurs de toute l'Armée. Il la quitta à regret, ſur les ordres réitérés du Roi, pour retourner à la Cour, où il arriva le 22 Septembre à Fontainebleau.

Madame la Ducheſſe DE BOURGOGNE.

JAMAIS Princeſſe, arrivée ſi jeune à la Cour de France, ne vint ſi bien inſtruite, & ne ſut mieux profiter des inſtructions qu'elle avoit reçues. Son habile père, qui connoiſſoit à fond notre Cour, la lui avoit dépeinte, & lui avoit appris la manière unique de s'y rendre heureuſe.

Beaucoup d'eſprit naturel & facile l'y ſeconda, & beaucoup de qualités aimables lui attachèrent les cœurs, tandis que ſa ſituation perſonnelle avec ſon époux, avec le Roi, avec Madame de Maintenon, lui attirèrent les hommages de l'ambition. Elle avoit ſu travailler à s'y mettre dès les premiers mo-

mens de ſon arrivée ; elle ne ceſſa , tant qu'elle vécut, de continuer un travail ſi utile, & dont elle recueilloit ſans ceſſe tous les fruits.

Douce, timide, mais adroite ; bonne juſqu'à craindre de faire la moindre peine à perſonne , & toute légère & vive qu'elle étoit, capable de vues & de ſuites de la plus longue haleine. La contrainte juſques dans la gêne dont elle ſentoit tout le poids, ſembloit ne lui rien coûter. La complaiſance lui étoit naturelle, couloit de ſource ; elle en avoit juſques pour la Cour.

Régulièrement laide, les joues pendantes, le front avancé, un nez qui ne diſoit rien, de groſſes lèvres tombantes, des cheveux & des ſourcils châtains bruns, fort bien plantés, des yeux les plus parlans & les plus beaux du monde, peu de dents & toutes pourries, dont elle parloit & ſe moquoit la première, le plus beau tein & la plus belle peau, peu de gorge, mais admirable, le col long avec un ſoupçon de goître qui ne lui ſeyoit point mal, un port de tête galant, gracieux, majeſtueux, & le regard de même, le ſourire le plus expreſſif, une taille longue, ronde même, aiſée, parfaitement coupée, une marche de déeſſe ſur les nues, elle plaiſoit au dernier point.

Les graces naiſſoient d'elles-mêmes de tous ſes pas, de toutes ſes manières, & de ſes diſcours les plus communs. Un air ſimple & naturel, toujours naïf, mais aſſaiſonné d'eſprit, charmoit, avec cette aiſance, qui étoit en elle, juſqu'à la communiquer à tout ce qui l'approchoit. Elle vouloit plaire même aux perſonnes les plus inutiles & les plus médiocres, ſans qu'elle parût le rechercher; on étoit tenté de la croire toute & uniquement à celle avec qui elle ſe trouvoit. Sa dignité, ſa gaieté, jeune, vive, active, animoit tout; & ſa légéreté de nymphe la portoit par-tout, comme un tourbillon qui remplit pluſieurs lieux à la fois, & qui donne le mouvement & la vie. Elle ornoit tous les Spectacles, étoit l'ame des Fêtes, des Plaiſirs, des Bals, & y raviſſoit par les graces, la juſteſſe & la perfection de ſa danſe. Elle aimoit le jeu, s'amuſoit au petit jeu; car tout l'amuſoit. Elle préféroit le gros jeu, y étoit nette, exacte, la plus belle joueuſe du monde; & dans un inſtant faiſoit le jeu de chacun. Egalement gaie & amuſée à faire, les après-dînées, des lectures ſérieuſes, à converſer deſſus, & à travailler avec les Dames *ſérieuſes*. On appelloit ainſi les Dames du Palais les

plus âgées. Elle n'épargna rien, jufqu'à fa fanté.

Elle n'oublia pas jufqu'aux petites chofes, & fans ceffe pour gagner Madame de Maintenon & le Roi par elle. Sa foupleffe à leur égard étoit fans pareille, & ne fe démentit jamais d'un moment; elle l'accompagnoit de toute la difcrétion que lui donnoit la connoiffance de leur caractère, & que l'étude & l'expérience lui avoient acquifes pour mefurer fes degrés d'enjouement, & faifir les à propos.

Son plaifir, fes agrémens, je le répète, fa fanté même; tout leur fut immolé. Par cette voie, elle s'acquit une familiarité avec eux, dont aucun des enfans du Roi, pas même le Duc du Maine, n'avoient pû approcher.

En public, férieufe, mefurée, refpectueufe avec le Roi, & en timide bienféance avec Madame de Maintenon, qu'elle n'appelloit jamais que *ma tante*, pour confondre joliment le rang & l'amitié; en particulier, caufant, voltigeant autour d'eux, tantôt perchée fur les bras d'un fauteuil de l'un ou de l'autre, tantôt fe jouant fur leurs genoux; elle leur fautoit au col, les embraffoit, les baifoit, les careffoit, les chiffon-

noit, leur tiroit le deſſous du menton, les tourmentoit, fouilloit leurs tables, leurs papiers, leurs lettres, les décachetoit, les liſoit quelquefois malgré eux, ſelon qu'elle les voyoit en humeur d'en rire, & parloit quelquefois deſſus.

Admiſe à tout, à la réception des courriers qui apportoient les nouvelles les plus intéreſſantes, entrant chez le Roi à toute heure, même des momens, pendant le Conſeil; utile & fatale aux Miniſtres même, mais toujours portée à obliger, à ſervir, à excuſer, à bien faire, à moins qu'elle ne fût violemment pouſſée contre quelqu'un, comme elle le fut contre Pontchartrain, qu'elle nommoit quelquefois au Roi, *votre vilain borgne;* ou par quelque cauſe majeure, comme elle le fut contre Chamillart; ſi libre, qu'entendant un ſoir le Roi & Madame de Maintenon, parler avec affection de la Cour d'Angleterre, dans le tems qu'on eſpéra la paix par la Reine Anne. " Ma „ tante, ſe mit-elle à dire, il faut convenir „ qu'en Angleterre, les Reines gouvernent „ mieux que les Rois; & ſavez-vous bien „ pourquoi, ma tante? „ & toujours courant, gambadant, " c'eſt que ſous les Rois, „ ce ſont les femmes qui gouvernent, & que

„ ce ſont les hommes ſous les Reines. „ L'admirable eſt qu'ils en rirent tous les deux, & qu'ils trouvèrent qu'elle avoit raiſon.

Je n'oſerois jamais écrire, dans des mémoires curieux, le trait que je vais rapporter, s'il ne ſervoit plus qu'aucun autre, à montrer juſqu'à quel point elle étoit parvenue d'oſer tout dire, & tout faire avec eux. Un ſoir, qu'il y avoit comédie à Verſailles, la Princeſſe après avoir bien parlé toute ſorte de langages, vit entrer Nanon, ancienne femme de chambre de Madame de Maintenon, & auſſi-tôt s'alla mettre tout en grand habit, comme elle étoit & parée, le dos à la cheminée, debout, appuyée ſur le petit paravent entre les deux tables. Nanon paſſa derrière elle, & ſe mit comme à genoux, le Roi qui en étoit le plus proche, s'en apperçut, & leur demanda ce qu'elles faiſoient là. La Princeſſe ſe mit à rire, & répondit qu'elle faiſoit ce qui lui arrivoit ſouvent de faire, les jours de comédie. Le Roi inſiſta. „ Voulez-vous le ſavoir, puiſque vous ne „ l'avez pas encore remarqué? „ C'eſt que „ je prends un lavement d'eau. Comment, „ s'écria le Roi mourant de rire, actuelle- „ ment, là : vous prenez un lavement d'eau! „ & vraiment oui, dit-elle.—Et comment

„ faites-vous cela? „ — Et les voilà tous les quatre à rire de tout leur cœur. Nanon apportoit la féringue toute prête fous les jupons, levoit ceux de la Princeffe qui fe tenoit comme fe chauffant, & Nanon lui gliffoit le clyftère; les jupons retomboient, & Nanon remportoit la féringue fous les fiens. Il n'y paroiffoit pas. Ils n'y avoient pas pris garde, ou ils croyoient que Nanon rajuftoit quelque chofe à l'habillement. La furprife fut extrême, & tous deux trouvèrent cela fort plaifant. Le vrai eft qu'elle alla, avec ce lavement, à la comédie, fans être preffée de le rendre; quelquefois même elle ne le rendoit qu'après le fouper du Roi & le cabinet. Elle difoit que cette eau la rafraîchiffoit, & empêchoit que la chaleur du lieu de la comédie ne lui fît mal à la tête. Depuis la découverte, elle ne s'en contraignit pas plus qu'auparavant.

Elle les connoiffoit en perfection, & ne laiffoit par de voir & de fentir ce que c'étoient que Madame de Maintenon & Mademoifelle Choin. Un foir qu'allant fe mettre au lit, où M. le Duc de Bourgogne l'attendoit, & qu'elle caufoit dans fa garde-robe avec Mefdames de Nogaret & du Châtelet, qui me le contèrent le lendemain; & c'étoit

là qu'elle s'ouvroit le plus volontiers, elle leur parla avec admiration de la fortune de ces deux personnages; puis ajouta en riant: „ Je voudrois mourir avant M. le Duc de „ Bourgogne, mais voir pourtant ici ce qui „ s'y passeroit. Je suis sûre qu'il épouseroit „ une sœur grise, ou une tourière. „

Aussi attentive à plaire à Monsieur le Duc de Bourgogne qu'au Roi même, quoique souvent trop hasardeuse, & se fiant trop à sa passion pour elle, & au silence de tout ce qui pouvoit l'approcher, elle prenoit l'intérêt le plus vif à sa Grandeur personnelle & à sa gloire. On sait jusqu'à quel point elle fut touchée des événemens de la Campagne de Lille & de ses suites; tout ce qu'elle fit pour le relever; & combien elle lui fut utile en tant de choses principales dont il lui fut entièrement redevable.

Le Roi ne pouvoit se passer d'elle; tout lui manquoit dans l'intérieur, lorsque des parties de plaisir que la tendresse & la considération du Roi, pour elle, vouloit souvent qu'elle fît pour la divertir, l'empêchoient d'être avec lui; & jusqu'à son souper public, quand rarement elle y manquoit, il y paroissoit par un nuage de plus de sérieux & de silence sur toute la personne du Roi.

Aussi,

Auſſi, quelque goût qu'elle eut pour ces ſortes de parties, elle y étoit fort ſobre, & ſe les faiſoit toujours commander. Elle avoit grand ſoin de le voir en partant & en arrivant; & ſi quelque bal en hyver, ou quelque partie en été lui faiſoit paſſer la nuit, elle ajuſtoit ſi bien les choſes qu'elle alloit embraſſer le Roi dès qu'il étoit éveillé, & l'amuſer du récit de la fête.

Quant à la contrainte où elle étoit du côté de Monſeigneur & de toute ſa Cour particulière, je n'en répéterai rien ici, ſinon qu'au gros de ſa Cour, il n'y paroiſſoit rien, tant elle avoit ſoin de le cacher par un air d'aiſance avec lui, de familiarité avec ce qui lui étoit le plus oppoſé dans cette Cour, & de liberté à Meudon, parmi eux; mais avec une ſoupleſſe & une meſure infinie: auſſi le ſentoit-elle bien; & depuis la mort de Monſeigneur, ſe promettoit-elle de s'en délivrer.

Un jour qu'à Fontainebleau, où toutes les Dames des Princeſſes étoient dans le même cabinet qu'elle & le Roi; après ſouper, elle avoit baragouiné toutes ſortes de langues, & fait cent enfances pour amuſer le Roi qui s'y plaiſoit; elle remarqua Madame la Ducheſſe & Madame la Princeſſe de Conti qui ſe regardoient, ſe faiſoient ſigne

& hauſſoient les épaules avec un air de mépris & de dédain. Le Roi levé & paſſé à l'ordinaire dans un arrière-cabinet pour donner à manger à ſes chiens, & venir, après, donner le bon ſoir aux Princeſſes, la Dauphine prit Madame de S. Simon d'une main & Madame de Lévi de l'autre; & leur montrant Madame la Ducheſſe & Madame la Princeſſe de Conti, qui n'étoient qu'à quelques pas d'elle; „ Avez-vous vu, avez-vous „ vu, leur dit-elle? je ſais comme elles, „ qu'à tout ce que j'ai dit & fait, il n'y a „ pas le ſens commun, & que cela eſt miſérable; mais il lui faut du bruit; & ces „ choſes-là le divertiſſent; „ & tout de ſuite s'appuyant ſur leurs bras, elle ſe mit à ſauter & chantonner: „ Et je m'en ris & je me „ moque d'elles, & je ſerai leur reine; „ ſautant, s'élançant, ſe réjouiſſant de toute ſa force. Ces Dames lui crioient tout bas de ſe taire, que ces Princeſſes l'entendoient, que tout ce qui étoit là la voyoit faire, & juſqu'à lui dire qu'elle étoit folle; car d'elles elle trouvoit tout bon. Elle de ſauter plus fort, & de chantonner plus haut: „ Et je „ me moque d'elles, & je n'ai que faire „ d'elles, & je ſerai leur Reine. „ Elle ne finit que lorſque le Roi rentra.

Hélas! elle le croyoit, la charmante Princeſſe! & qui ne l'eût cru avec elle? Il plut à Dieu, pour nos malheurs, d'en diſpoſer autrement bientôt après. Elle étoit ſi éloignée de le penſer, que le jour de la Chandeleur, étant preſque ſeule avec Madame de Saint-Simon dans ſa chambre, preſque toutes les Dames étant allées devant à la Chapelle, & Madame de Saint-Simon reſtée pour l'y ſuivre au Sermon, parce que la Ducheſſe de Lude avoit la goutte, & que la Comteſſe de Mailly, auxquelles elle ſuppléoit toujours, n'y étoient pas, la Dauphine ſe mit à parler de la qualité des perſonnes de la Cour qu'elle avoit connues, & qui étoient mortes; puis de ce qu'elle feroit quand elle ſeroit vieille; de la vie qu'elle meneroit; qu'il n'y auroit plus guère que Madame de Saint-Simon & Madame de Lauſun de ſon jeune tems; qu'elles s'entretiendroient enſemble de ce qu'elles auroient vu & fait; & elle pouſſa ainſi la converſation, juſqu'à ce qu'elle allât au Sermon.

Elle aimoit véritablement Monſieur le Duc de Berry, & elle avoit aimé Madame la Ducheſſe de Berry, & compté d'en faire comme ſa fille. Elle avoit de grands égards pour Madame; & elle avoit aimé tendre-

ment Monſieur, qui l'aimoit de même, & lui avoit ſans ceſſe procuré tous les amuſemens qu'il avoit pu; & tout cela retomba ſur M. le Duc d'Orléans, en qui elle prit un véritable intérêt, indépendamment de la liaiſon qui ſe forma depuis entr'elle & Madame la Ducheſſe d'Orléans; ils ſavoient & s'aidoient de mille choſes par elle, ſur le Roi & Madame de Maintenon.

Elle avoit conſervé un grand attachement pour M. & Madame de Savoye, & pour ſon pays même, qui quelquefois étincelloit malgré elle.

Sa force & ſa prudence parurent ſingulièrement dans tout ce qui ſe paſſa lors & depuis la rupture. Le Roi avoit ſoin d'éviter, devant elle, tout diſcours qui pût regarder la Savoye; & ſur le tout, elle avoit l'art d'un ſilence éloquent, qui par des traits rarement échappés, faiſoient croire qu'elle étoit toute françaiſe, quoiqu'elle laiſſât ſentir en même tems qu'elle ne pouvoit bannir de ſon cœur ſon père & ſon pays. Elle étoit auſſi unie à la Reine ſa ſœur, d'amitié, d'intérêt & de commerce.

Avec de ſi grandes, de ſi ſingulières & de ſi aimables parties, elle en eut, & de Princeſſes & de femmes, non pour la fidélité &

la ſûreté du ſecret, elle en fut un puits; ni pour la circonſpection ſur les intérêts des autres, mais pour des ombres de tableaux plus humains. Son amitié ſuivoit ſon commerce, ſon amuſement, ſon habitude, ſon beſoin. Je n'ai guère vu que Madame de Saint-Simon d'exceptée. Elle-même l'avouoit avec une grace, une naïveté, qui rendoit cet étrange défaut preſque ſupportable en elle; elle vouloit plaire à tout le monde; mais elle ne put ſe défendre que quelques-uns ne lui pluſſent auſſi.

A ſon arrivée, elle avoit été tenue longtems dans une grande ſéparation; mais dès-lors approchée par des vieilles prétendues repenties, dont l'eſprit romaneſque étoit pour le moins demeuré galant, ſi la caducité de l'âge en avoit banni les plaiſirs; peu-à-peu dans la ſuite, plus livrée au monde, les choix de ce qui l'environna de ſon âge ſe firent moins, pour la plupart, pour la vertu que pour la faveur.

La facilité naturelle de la Princeſſe ſe laiſſoit conformer aux perſonnes qui lui étoient les plus familières; elle ſe plaiſoit autant, & ſe trouvoit auſſi à ſon aiſe & auſſi amuſée d'après-dînées raiſonnables, mêlées de lectures & de converſations utiles, c'eſt-à-dire,

pieuſes ou hiſtoriques, avec les Dames âgées qui étoient auprès d'elle, que des diſcours plus libres & dérobés des autres, qui l'entraînoient plutôt qu'elle ne s'y livroit.

Le mécontentement extrême, trop juſtement connu, contre le Duc de Savoye ſon pere, n'avoit pu rapporter la plus petite altération à leur tendreſſe pour elle : elle étoit l'ame de la Cour; elle en étoit adorée; tous, grands & petits, s'empreſſoient à lui plaire; tout manquoit à chacun en ſon abſence; tout étoit rempli par ſa préſence. Son extrême faveur la faiſoit infiniment compter; & ſes manières lui attiroient tous les cœurs.

Madame de Maintenon aimoit, ou plutôt adoroit la Princeſſe, dont les manières & les charmes lui avoient gagné le cœur. Elle en amuſoit le Roi, fort utilement pour elle; elle-même s'en amuſoit; & ce qui eſt véritable, quoique ſurprenant, elle s'en appuyoit, & quelquefois ſe dévoiloit devant elle.

Avec un penchant vif à la galanterie, jamais femme ne parut moins ſe ſoucier de ſa figure, ni y prendre moins de précautions & de ſoins. Sa toilette étoit faite en un moment. Le peu qu'elle y donnoit, n'étoit

que pour la Cour. Elle ne se soucioit de parure que pour les bals & les fêtes ; & ce qu'elle en prenoit, en tout autre tems, & le moins encore qu'il étoit possible, n'étoit que par complaisance pour le Roi.

Mort de Madame la Duchesse DE BOURGOGNE, *Dauphine*, & *du* DAUPHIN.

LE cinq Février mil sept cent douze sur le soir, la fièvre prit par frissons à Madame la Duchesse de Bourgogne ; elle se mit au lit, & ne put se lever même pour aller dans le cabinet du Roi après le souper. Le Samedi six, quoiqu'elle eût eu de la fièvre toute la nuit, elle ne laissa pas de se lever à son heure ordinaire, & de passer la journée comme de coutume ; mais le soir la fièvre la reprit. Elle continua médiocrement toute la nuit, & le Dimanche un peu moins ; mais sur les six heures du soir, il lui prit tout-à-coup une douleur au-dessus de la tempe, qui ne s'étendoit pas tant qu'une pièce de six sols, mais si violente qu'elle fit prier le Roi, qui la venoit voir, de ne point entrer. Cette sorte de rage de douleur dura, sans relâche, jusqu'au Lundi huit, & résista au tabac en fumée & à mâcher, à

quantité d'opium & à deux ſaignées du bras. La fièvre ſe montra davantage, lorſque les douleurs furent un peu calmées; elle dit qu'elle avoit un peu plus ſouffert qu'en accouchant. Un état ſi violent mit la chambre dans la rumeur. Mais on eſpéroit toujours beaucoup d'une Princeſſe adorée, à la vie de laquelle tenoit la fortune diverſe, ſuivant les divers états de ce qui compoſoit ce cercle.

La nuit du Lundi au Mardi, neuf Février, l'aſſoupiſſement fut grand toute la nuit & toute la journée, pendant laquelle le Roi s'approcha du lit bien des fois, la fièvre forte, les reveils courts avec la tête engagée, & quelques marques ſur la peau, qui firent eſpérer que ce ſeroit la rougeole, parce qu'il en couroit beaucoup, & que quantité de perſonnes connues en étoient en même tems attaquées à Verſailles & à Paris. La nuit du mardi au mercredi dix, ſe paſſa d'autant plus mal, que l'eſpérance de rougeole étoit déjà évanouie.

Le Roi vint, dès le matin, chez Madame la Dauphine, à qui on avoit donné l'émétique; l'opération en fut telle qu'on le pouvoit déſirer; mais ſans produire aucun ſoulagement. On força le Dauphin, qui ne bougeoit

bougeoit de ſa ruelle, de deſcendre dans les jardins pour prendre l'air, dont il avoit grand beſoin; mais ſon inquiétude le ramena incontinent dans la chambre.

Le mal augmenta ſur le ſoir; & à onze heures, il y eut un redoublement de fièvre conſidérable. Le jeudi, onze février, le Roi entra à neuf heures du matin chez la Dauphine, d'où Madame de Maintenon ne ſortoit preſque point, excepté les tems où le Roi étoit chez elle. La Princeſſe étoit ſi mal qu'on réſolut de lui parler de recevoir les Sacremens. Quelque accablée qu'elle fût, elle s'en trouva ſurpriſe. Elle fit des queſtions ſur ſon état; on lui fit les réponſes les moins effrayantes qu'on pût; mais ſans ſe départir de la propoſition; & peu à peu des raiſons de ne pas différer. Elle remercia de la ſincérité de l'avis, & dit qu'elle alloit ſe diſpoſer.

Au bout de peu de tems, on craignit les accidens. Le Père de la Rue, Jéſuite, ſon Confeſſeur, & qu'elle avoit toujours paru aimer, s'approcha d'elle pour l'exhorter à ne pas différer la confeſſion. Elle le regarda, répondit qu'elle entendoit bien, & en demeura là. Le Père de la Rue lui propoſa de le faire à l'heure même, & n'en tira aucune

réponse. En homme d'esprit, il sentit ce que c'étoit; & en homme de bien, il tourna court à l'instant. Il lui dit qu'elle avoit peut-être quelque répugnance de se confesser à lui; qu'il la conjuroit de ne s'en point contraindre; de lui dire qui elle vouloit, & que lui-même l'iroit chercher, & le lui ameneroit. Alors elle lui témoigna qu'elle seroit bien aise de se confesser à M. Bailly, Prêtre de la Mission de la Paroisse de Versailles. C'étoit un homme estimé, qui confessoit ce qu'il y avoit de plus régulier à la Cour, & qui, au langage du tems, n'étoit pas exempt du soupçon de Jansénisme, quoique fort rare parmi les Lazaristes. Il confessoit Mesdames du Châtelet & de Nogaret, Dames du Palais, auxquelles Madame la Dauphine en avoit quelquefois entendu parler.

Bailly se trouva être allé à Paris; la Princesse en parut peinée, & avoit envie de l'attendre; mais sur ce que lui remontra le Père de la Rue, qu'il étoit bon de ne pas perdre un tems précieux, qui, après qu'elle auroit reçu les Sacremens, seroit utilement employé par les Médecins, elle demanda un Récolet qui s'appelloit le Père Noël, que le Père de la Rue fut chercher lui-

même à l'instant, & lui amena. Rien n'est indifférent dans les Cours; & ce changement de Confesseur occupa les esprits.

Le Dauphin avoit succombé; il avoit caché son mal, tant qu'il avoit pu, pour ne pas quitter le chevet du lit de la Dauphine; la fièvre trop forte pour être long-tems dissimulée, l'arrêtoit; & les Médecins, qui lui vouloient épargner d'être témoin des horreurs qu'ils prévoyoient, n'oublièrent rien, & par eux-mêmes, & par le Roi, pour le retenir chez lui, & l'y soutenir de moment en moment par des nouvelles factices de son épouse.

La confession fut longue; l'Extrême-Onction fut administrée incontinent après, & le Saint Viatique tout de suite, que le Roi fut recevoir au pied du grand escalier. Une heure après, la Dauphine demanda qu'on fît les prières des agonisans. On lui dit qu'elle n'étoit point dans cet état-là; & avec des paroles de consolation, on l'exhorta d'essayer de se rendormir. La Reine d'Angleterre vint de bonne heure l'après-dînée. Elle fut conduite par la galerie dans le sallon, qui la sépare de la chambre de la Dauphine. Le Roi & Madame de Maintenon étoient dans ce sallon, où on fit entrer

les Médecins pour consulter en leur présence.

Ils étoient sept de la Cour, ou mandés de Paris; tout d'une voix ils opinèrent à la saignée du pied avant le redoublement; & au cas qu'elle n'eût pas le succès qu'ils en désiroient, à donner de l'émétique à la fin de la nuit. La saignée du pied fut exécutée à sept heures du soir, le redoublement vint; ils le trouvèrent moins violent que le précédent. Le Roi vint de fort bonne heure chez Madame la Dauphine. L'émétique qu'elle prit sur les neuf heures du matin, fit peu d'effet. La journée se passa en symptômes, tous plus fâcheux les uns que les autres; une connoissance par rares intervalles. Tout-à-fait sur le soir, la tête lui tourna dans la chambre, où on laissa entrer beaucoup de gens, quoique le Roi y fût, qui, peu avant qu'elle expira, en sortit & monta en carrosse, au pied du grand escalier, avec Madame de Maintenon & Madame de Caylus, & s'en alla à Marly. Ils étoient l'un & l'autre dans la plus amère douleur, & ils n'eurent pas la force d'entrer chez le Dauphin.

Avec elle s'éclipsèrent joie, plaisirs, amusemens même, & toute espèce de graces. Les ténèbres couvrirent toute la surface de

la Cour. Elle l'animoit toute entière; elle en remplissoit tous les lieux à la fois; elle occupoit tout; elle en pénétroit tout l'intérieur. Si la Cour subsista après elle, ce ne fut plus que pour languir. Jamais Princesse si regrettée, jamais Princesse si digne de l'être. Aussi les regrets n'en ont-ils pu passer, & l'amertume involontaire & secrette en est constamment demeurée, avec un vuide affreux, qui n'a pu être diminué.

Le Roi, pénétré de la plus vive douleur, qui fut la plus profonde qu'il ait jamais eue en sa vie, entra d'abord chez Madame de Maintenon, en arrivant à Marly, soupa seul chez lui dans sa chambre, & fut dans son cabinet avec M. le Duc d'Orléans & ses enfans naturels.

M. le Duc de Berry, tout occupé de son affliction qui fut véritable & grande, & plus encore de celle de M. son frère, qui fut extrême, étoit demeuré à Versailles avec Madame la Duchesse de Berry, qui peut-être trop accessible à la jalousie du rang & de la faveur, suppléa, tant qu'elle put, au cœur par l'esprit, & tint une assez bonne contenance. Ils allèrent le lendemain matin à Marly, pour se trouver au réveil du Roi.

M. le Dauphin, malade & navré de la

plus intime & de la plus amère douleur, ne sortit point de son appartement, où il ne voulut voir que M. son frère, son Confesseur, & le Duc de Beauvilliers, qui, malade depuis sept ou huit jours dans sa maison de la Ville, fit un effort pour sortir de son lit, & pour aller admirer dans son pupile tout ce que Dieu y avoit mis de grand, qui ne parut jamais tant qu'en cette affreuse journée, & en celles qui suivirent jusqu'à sa mort. Ce fut, sans s'en douter, la dernière fois qu'ils se virent en ce monde; Cheverny, d'O & Gamaches passèrent la nuit dans son appartement, mais sans le voir que des instans.

Le samedi matin, treize février, ils le pressèrent de s'en aller à Marly, pour lui épargner l'horreur du bruit qu'il pouvoit entendre sur sa tête, où la Dauphine étoit morte. Il sortit à sept heures du matin, par une porte de derrière, de son appartement, où il se jetta dans une chaise bleue, qui le porta à son carrosse. Il trouva dans l'une & dans l'autre pièce quelques Courtisans indiscrets, qui lui firent leur révérence, & qu'il reçut avec un air de politesse.

Ses trois Ménins vinrent dans son carrosse avec lui. Il descendit à la Chapelle, enten-

dit la meſſe, & de là il ſe fit porter en chaiſe à une fenêtre de ſon appartement, par où il entra. Madame de Maintenon y vint auſſi-tôt : on peut juger quelle fut l'angoiſſe de cette entrevue. Elle n'y put tenir long-tems, & s'en retourna.

Il lui fallut eſſuyer Princes & Princeſſes, qui, par diſcrétion, n'y furent que des momens, même Madame la Ducheſſe de Berry & Madame de Saint-Simon avec elle, vers qui le Dauphin ſe tourna avec un air expreſſif de leur commune douleur. Il demeura quelque tems ſeul avec M. le Duc de Berry.

Le reveil du Roi approchant, les trois Ménins entrèrent ; & je haſardai d'entrer avec eux. Il me montra qu'il s'en appercevoit avec un air de douceur & d'affection, qui pénétra; mais je fus épouvanté de ſon regard également contraint, fixe, avec quelque choſe de farouche, du changement de ſon viſage. Il étoit debout; & peu d'inſtans après, on vint l'avertir que le Roi étoit éveillé. Les larmes qu'il retenoit, lui rouloient dans les yeux. A cette nouvelle, il ſe tourna, ſans rien dire, & demeura. Il n'y avoit que ſes trois Ménins, moi & Duchêne. Les Ménins lui propoſèrent, une fois ou deux, d'aller chez le Roi; il ne re-

mua, ni ne répondit. Je m'approchai, & lui fis ſigne d'aller; puis je le lui propoſai à voix baſſe; voyant qu'il demeuroit & ſe taiſoit, j'oſai lui prendre le bras, lui repréſenter qu'il falloit bien que tôt ou tard il vît le Roi qui l'attendoit, & ſûrement avec déſir de le voir & de l'embraſſer; qu'il y avoit plus de grace à ne pas différer; & en le preſſant de la ſorte, je pris la liberté de le pouſſer doucement. Il me jetta un regard à percer l'ame, & partit. Je le ſuivis quelques pas, & m'ôtai de là pour reprendre haleine. Je ne l'ai pas vu depuis. Plaiſe à la miſéricorde de Dieu, que je le voie éternellement, où ſans doute ſa bonté l'a mis!

Tout ce qui étoit dans Marly pour lors, en très-petit nombre, étoit dans le grand ſallon : Princes, Princeſſes, grandes entrées, étoient dans le petit, entre l'appartement du Roi & celui de Madame de Maintenon; elle dans ſa chambre, qui, avertie du réveil du Roi, entra ſeule chez lui, à travers ce petit ſallon, & tout ce qui y étoit y entra fort peu après.

Le Dauphin, qui entra dans les cabinets, trouva tout le monde dans la chambre du Roi, qui, dès qu'il le vit, l'appella pour l'embraſſer tendrement, longuement & à re-

prises. Ces premiers momens, si touchans, ne se passèrent qu'en paroles, entrecoupées de larmes & de sanglots.

Le Roi, effrayé du visage de Monsieur le Dauphin, ordonna aux Médecins de lui tâter le pouls, qu'ils trouvèrent mauvais, à ce qu'ils dirent après; pour lors ils se contentèrent de dire qu'il n'étoit pas net, & qu'il seroit fort à propos qu'il allât se mettre dans son lit. Le Roi l'embrassa encore, lui recommanda fort tendrement de se conserver, & lui ordonna de s'aller coucher. Il obéit, & ne se releva pas.

Il étoit assez tard dans la matinée; le Roi avoit passé une cruelle nuit, & avoit fort mal à la tête. Il vit, à son dîner, le peu de Courtisans considérables qui s'y présentèrent. L'après-dîner il alla voir le Dauphin, dont la fièvre étoit augmentée, & le pouls encore plus mauvais, il passa chez Madame de Maintenon, soupa seul chez lui, & fut dans son cabinet avec ceux qui avoient coutume d'y entrer.

Le Dauphin ne vit que ses Ménins, & des instans les Médecins; peu de suite; M. son frère assez, son confesseur, un peu M. de Chévreuse, & passa la journée en prières, & à se faire faire des lectures saintes.

La liſte pour Marly ſe fit; & les admis avertis, comme il s'étoit pratiqué à la mort de Monſeigneur, arrivèrent ſucceſſivement. Le lendemain Dimanche, le Roi reçut, comme il avoit fait la veille. L'inquiétude augmenta ſur le Dauphin. Lui-même ne cacha pas à Baudin, en préſence de Duchêne & de M. de Cheverny, qu'il ne croyoit pas en relever. Il s'en expliqua plus d'une fois de même, & toujours avec un détachement, un mépris du monde, & de tout ce qu'il y a de grand, une ſoumiſſion & un amour de Dieu incomparables. On ne peut exprimer la conſternation générale.

Le lundi quinze, le Roi fut ſaigné, & le Dauphin ne fut pas mieux que la veille. Le Roi & Madame de Maintenon le voyoient ſéparément plus d'une fois le jour. Du reſte perſonne que M. ſon frère, des momens. Ses Ménins preſque point; M. de Chevreuſe quelque peu; & toujours en lectures & en prières.

Le mardi ſeize, il ſe trouva plus mal. Il ſe ſentoit dévoré par un feu conſumant, auquel la fièvre ne répondoit pas à l'extérieur; mais le pouls enfoncé & fort extraordinaire étoit très-menaçant. Le mardi fut encore plus mauvais, mais il fut trompeur.

Le mercredi dix-fept, le mal augmenta confidérablement. J'en favois à tout moment des nouvelles par Cheverny; & quand Boulduc pouvoit fortir des inftans de la chambre, il venoit me parler, c'étoit un excellent Apothicaire du Roi, qui, après fon père, avoit été & étoit encore le nôtre, avec un grand attachement, & qui en favoit autant que les meilleurs Médecins, comme nous l'avons expérimenté; & avec cela beaucoup d'efprit & d'honneur, de difcrétion & de fageffe. Il ne nous cachoit rien, à Madame de Saint-Simon & à moi; il m'avoit parlé auffi net, dès le fecond jour, fur le Dauphin. Je n'efpérois donc plus; mais il fe trouve pourtant qu'on efpère jufqu'au bout contre toute efpérance.

Le mercredi, les douleurs augmentèrent. Le foir fort tard, le Dauphin envoya demander au Roi la permiffion de communier le lendemain, de grand matin, & fans affiftance, à la meffe qui fe difoit dans fa chambre. Le même foir du mercredi, j'allai affez tard chez le Duc & la Ducheffe de Chévreufe, qui logeoient au premier Pavillon, & nous au deuxième, tous deux du côté du village de Marly. J'étois dans une défolation extrême; à peine voyois-je le Roi une

fois le jour; aux nouvelles, j'allois plusieurs fois le jour; & uniquement chez M. & Madame de Chévreuse, pour ne voir que des gens aussi touchés que moi, & avec qui je fusse tout-à-fait libre. Madame de Chévreuse, non plus que moi, n'avoit aucune espérance; M. de Chévreuse toujours tranquille, toujours espérant, toujours voyant tout en beau, essaya de nous prouver, par ses raisonnemens de physique & de médecine, qu'il y avoit plus à espérer qu'à craindre, avec une tranquillité qui m'excéda, & me fit fondre sur lui avec assez d'indécence; mais au soulagement de Madame de Chévreuse & de ce peu qui étoit avec eux, je m'en revins passer une cruelle nuit.

Le jeudi matin dix-huit février, j'appris dès le grand matin, que le Dauphin, qui avoit attendu minuit avec impatience, avoit ouï la messe bientôt après, & communié; avoit passé deux heures après dans une grande communication avec Dieu; que sa tête s'étoit après embarrassée; & Madame de Saint-Simon me dit qu'il avoit reçu ensuite l'Extrême-Onction; enfin qu'il étoit mort à huit heures & demie. Ces mémoires ne sont pas faits pour y rendre compte de ce qui m'est personnel; en les lisant, on en connoîtra

affez, fi jamais après moi ils paroiffent, & dans quel état je pus être & Madame de Saint-Simon auffi : je me contenterai de dire qu'à peine parûmes-nous, les premiers jours, un inftant chacun, que je voulus tout quitter, & me retirer de la cour & du monde ; & que ce fut tout l'ouvrage de la fageffe, de la conduite de Madame de Saint-Simon fur moi, que de m'en empêcher avec bien de la peine.

M. le Duc de Bourgogne, l'héritier néceffaire, puis préfomptif de la Couronne, nâquit terrible ; & dans fa première jeuneffe, fit trembler. Dur, colère jufqu'aux derniers emportemens contre les chofes inanimées, impétueux avec fureur, incapable de fouffrir la moindre réfiftance, même des heures & des élémens, fans entrer dans des fougues à faire craindre que tout ne fe rompît dans fon corps ; opiniâtre à l'excès ; paffionné pour tout excès de volupté. Il n'aimoit pas moins le vin, que les femmes, la bonne chere, la chaffe avec fureur, la mufique avec une forte de raviffement, & le jeu encore, où il ne pouvoit fupporter d'être vaincu, & où le danger avec lui étoit extrême. Enfin livré à toutes les paffions, & tranfporté de tous les plaifirs ; fouvent farouche, naturellement porté à la cruauté,

barbare en railleries; saisissant les ridicules avec une justesse qui assommoit, de la hauteur des Cieux, il ne regardoit les hommes que comme des atomes, avec qui il n'avoit aucune ressemblance, quels qu'ils fussent. A peine Messieurs ses frères lui paroissoient intermédiaires entre lui & le genre humain, quoiqu'on eût toujours affecté de les élever tous trois dans une égalité parfaite. L'esprit, la pénétration brilloient en lui de toutes parts, jusques dans ses emportemens; ses reparties étonnoient; ses réponses tendoient toujours au juste & au profond, même dans ses fureurs. Il se jouoit des connoissances les plus abstraites. L'étendue & la vivacité de son esprit étoient prodigieuses, & l'empêchoient de s'appliquer à une seule chose à la fois, jusqu'à l'en rendre incapable.

La nécessité de le laisser dessiner, en étudiant, à quoi il avoit infiniment de goût & d'adresse; & sans quoi son étude étoit infructueuse, a peut-être nui à sa taille. Il étoit plutôt petit que grand, le visage long & brun; le haut parfait avec les plus beaux yeux du monde, un regard vif, touchant, frappant, admirable, assez ordinairement doux; toujours perçant, & une physionomie agréable, liante, fine, spirituelle jus-

qu'à inſpirer de l'eſprit; le bas du viſage aſſez pointu; & le nez long, élevé, mais point beau, n'alloit pas ſi bien; des cheveux chatains ſi crépus & en telle quantité qu'ils bouffoient à l'excès; les lèvres & la bouche agréables, quand il ne parloit point; mais, quoique ſes dents ne fuſſent pas vilaines, le ratelier ſupérieur s'avançoit trop, & emboîtoit preſque celui de deſſous; ce qui, en parlant & en riant, faiſoit un effet déſagréable.

Il avoit les plus belles jambes & les plus beaux pieds, qu'après le Roi, j'aie jamais vus à perſonne; mais trop longues, auſſi bien que ſes cuiſſes, pour la proportion de ſon corps. Il ſortit droit d'entre les femmes. On s'apperçut de bonne heure que ſa taille commençoit à tourner. On employa auſſitôt & long-tems, la croix de fer qu'il portoit tant qu'il étoit dans ſon appartement, même devant le monde; & on n'oublia aucuns des jeux & des exercices propres à le redreſſer. La nature demeura la plus forte; il devint boſſu, mais ſi particulièrement d'une épaule, qu'il en fut enfin boîteux, non qu'il n'eût les cuiſſes & les jambes parfaitement égales, mais parce qu'à meſure que ſon épaule groſſit, il n'y eut

plus, des hanches jusqu'aux deux pieds, la même distance; & au lieu d'être à-plomb, il pencha d'un côté. Il n'en marchoit ni moins aisément, ni moins long-tems, ni moins vîte, ni moins volontiers; & il n'en aima pas moins la promenade à pied, & à monter à cheval, quoiqu'il y fût très-mal.

Ce qui doit surprendre, c'est qu'avec des yeux perçans, un esprit si élevé, & parvenu à la vertu la plus extraordinaire & à la plus éminente & la plus solide piété, ce Prince ne se vit jamais tel qu'il étoit; pour sa taille, on ne s'y accoutuma jamais. C'étoit une foiblesse qui mettoit en garde contre les distractions & les indiscrétions, & qui donnoit de la peine à ceux de ses gens qui, dans son habillement & dans l'arrangement de ses cheveux, masquoient ce défaut naturel, le plus qu'il leur étoit possible, se tenoient en garde de lui laisser sentir qu'ils apperçussent ce qui étoit si visible.

Il en faut conclure qu'il n'est pas donné à l'homme d'être ici-bas exactement parfait. Tant d'esprit & une telle force d'esprit, joint à une telle vivacité, à une telle sensibilité, à de telles passions, & toutes si ardentes, n'étoient pas d'une éducation facile. Le Duc de Beauvilliers, qui en sentoit exactement

exactement les difficultés & les conséquences, s'y surpassa lui-même, par son application, sa patience, la variété des remèdes. Peu aidé d'ailleurs, il se secourut de tout ce qu'il trouva sous sa main.

Fénélon, Fleury, son Précepteur, qui a donné une si belle histoire de l'Eglise, quelques Gentilshommes de la manche, Moreau, premier valet de chambre fort au-dessus de son état, sans se méconnoître, quelques rares valets de l'intérieur, le Duc de Chévreuse seul du dehors; tous furent mis en œuvre, & tous du même esprit, travaillèrent chacun, sous la direction du Gouverneur, dont l'art déployé dans un récit, feroit un ouvrage également curieux & instructif; mais Dieu qui est le maître des cœurs, & dont le divin esprit souffle où il veut, fit de ce Prince un ouvrage de sa droite; & entre dix-huit à vingt ans, il accomplit son œuvre.

De cet abyme sortit un Prince affable, doux, humain, modéré, patient, modeste, pénitent, & autant & quelquefois au-delà de ce que son état pouvoit comporter; humble & austère pour soi, tout appliqué à ses obligations; & les comprenant immenses, il ne pensa plus qu'à allier les de-

voirs de fils & de ſujet à ceux auxquels il ſe voyoit deſtiné. La briéveté des jours faiſoit toute ſa douleur. Il mit toute ſa force & ſa conſolation dans la prière, & ſes préparatifs en de pieuſes lectures.

Son goût pour les ſciences abſtraites, ſa facilité à les pénétrer, lui déroba d'abord un tems qu'il reconnut bientôt devoir à l'inſtruction des choſes de ſon état, & à la bienſéance d'un rang deſtiné à régner, & à tenir, en attendant, une Cour.

L'apprentiſſage de ſa dévotion & l'appréhenſion de la foibleſſe pour les plaiſirs, le rendirent d'abord ſauvage. La vigilance ſur lui-même, à qui il ne paſſoit rien, & à qui il croyoit ne devoir rien paſſer, le renferma dans ſon cabinet, comme dans un aſyle impénétrable aux occaſions.

Que le monde eſt étrange! il l'eût abhorré dans ſon premier état, & il fut tenté de mépriſer le ſecond. Le Prince le ſentit, il le ſupporta, il attacha avec joie cette ſorte d'opprobre à la croix de ſon Sauveur, pour ſe confondre ſoi-même dans l'amer ſouvenir de ſon orgueil paſſé. Ce qui lui fut le plus ſenſible, il le trouva dans les traits les plus appeſantis de ſa plus intime famille.

Le Roi, malgré sa dévotion & sa régularité, vit bientôt, au moins avec étonnement, un Prince de cet âge censurer, sans le vouloir, sa vie par la sienne, se refuser un Bureau neuf pour donner aux pauvres le prix qui y étoit destiné, & le remercier modestement d'une dorure nouvelle, dont on vouloit rajeunir son petit appartement.

On a vu combien il fut piqué de son refus trop obstiné, de se trouver à un Bal de Marly le jour des Rois. Véritablement ce fut la faute d'un novice; il devoit ce respect, tranchons le mot, cette charitable condescendance au Roi son grand-père, de ne pas l'irriter par cet étrange contraste; mais au fond & en soi, action bien grande, qui l'exposoit à toutes les suites du dégoût qu'il donnoit de lui au Roi, & aux propos d'une Cour dont le Roi étoit l'idole, & qui tournoit en ridicule une telle singularité.

Monseigneur ne lui étoit pas une épine moins aiguë; tout livré à autrui, dont la politique redoutoit déjà ce jeune Prince, n'en appercevoit que l'écorce & la rudesse, & s'en aliénoit comme d'un censeur.

Madame la Duchesse de Bourgogne, alarmée d'un époux si austère, n'oublioit rien pour lui adoucir les mœurs. Ses char-

mes dont il étoit pénétré, la politique & les importunités effrénées des jeunes Dames de sa suite, déguisées en cent formes diverses ; l'appas des plaisirs & des parties auxquelles il n'étoit rien moins qu'insensible; tout étoit déployé chaque jour dans l'intérieur des cabinets.

Les remontrances de Madame de Maintenon, & les propos du Roi, l'aliénation de Monseigneur, les préférences malignes de la Cour intérieure, & les sciences trop naturelles pour M. le Duc de Berry, que son aîné, traité là en étranger qui pese, voyoit chéri & attiré avec applaudissement; il faut une ame bien forte pour soutenir de telles épreuves, & tous les jours, sans en être ébranlé ; il faut être puissamment soutenu de la main invisible, quand tout après se refuse au-dehors, & qu'un Prince de ce rang se voit livré au dégoût des siens, devant qui tout fléchit, & presque au mépris d'une Cour qui n'étoit plus retenue, & qui avoit une secrette frayeur de se trouver un jour sous ses loix.

Cependant rentré de plus en plus en luimême par le scrupule de déplaire au Roi, de rebuter Monseigneur, & de donner aux autres de l'éloignement pour la vertu,

l'écorce rude & dure s'adoucit peu-à-peu; mais sans intéresser la solidité du tronc.

Il comprit enfin ce que c'est que de quitter Dieu pour Dieu, & que la pratique fidèle des devoirs de l'état où Dieu vous a mis en la piété solide qui lui est la plus agréable ne suffisoit pas seule. Il se mit donc à s'appliquer presque uniquement aux choses qui pouvoient l'instruire au Gouvernement. Il se prêta plus au monde; il le fit même avec tant de grace & un air si naturel qu'on sentit bientôt la raison de s'y être refusé, & la peine à ne faire que s'y prêter; & le monde qui se plaît tant à être aimé, commença à devenir raisonnable.

Il réussit fort au gré des troupes, à sa première campagne en Flandre, avec le Maréchal de Boufflers. Il ne plut pas moins à sa seconde, avec le Maréchal de Tallart: & s'y montra par-tout fort libre & fort audelà de ce que vouloit Marsin, qui lui avoit été donné pour son mentor.

Devenu le dépositaire du Roi, de son autorité dans les affaires & dans les graces, & des soins pour le détail du Gouvernement, ce fut alors qu'il redoubla plus que jamais d'application aux choses du Gouvernement, & à s'instruire de tout ce qui pou-

voit l'en rendre plus capable. Il bannit tout amuſement des ſciences pour partager ſon cabinet entre la prière qu'il abrégea & l'inſtruction qu'il multiplia ; & le dehors entre ſon aſſiduité auprès du Roi ; ſes ſoins pour Madame de Maintenon ; la bienſéance & ſon goût pour ſon épouſe, ſon attention à tenir une Cour, & à s'y rendre acceſſible & aimable.

Plus le Roi l'éleva, plus il affecta de ſe tenir ſoumis en ſa main ; plus il lui montra de conſidération & de confiance, plus il ſut répondre par le ſentiment, par la ſageſſe, les connoiſſances, ſur-tout par une modération éloignée de tous déſirs & de toutes complaiſances en ſoi-même, beaucoup moins de la plus légère préſomption. Son ſecret & celui des autres fut toujours impénétrable chez lui.

Sa confiance en ſon Confeſſeur n'alloit pas juſqu'aux affaires. On ne ſait ſi celle qu'il auroit priſe en M. de Cambrai, auroit été plus étendue ; on n'en peut juger que par celle qu'il avoit en M. de Chévreuſe, & plus en M. de Beauvilliers qu'en qui que ce fût.

On peut dire, de ces deux beaux-frères, qu'ils n'étoient qu'une ame, & que M. de

Cambrai en étoit la vie & le mouvement. Leur abandon pour lui étoit sans bornes; leur commerce secret étoit continuel. Il étoit sans cesse consulté sur les grandes & les petites choses, publiques, politiques, domestiques. Leur confiance de plus étoit entre ses mains. Le Prince ne l'ignoroit pas, & je me suis toujours persuadé, sans néanmoins aucune notion, seulement par présomption, que le Prince se consultoit par eux, & que c'étoit par eux que s'entretenoit cette amitié, cette estime, cette confiance pour lui, si haute & si connue.

Il comptoit sûrement les entendre tous trois, quand il écoutoit l'un d'eux. Sa confiance néanmoins avoit des degrés entre les beaux-frères. S'il l'avoit avec abandon pour quelqu'un, c'étoit certainement pour le Duc de Beauvilliers. Toutefois, il y avoit des choses où le Duc n'entamoit point son sentiment, par exemple, beaucoup de celles de la Cour de Rome, d'autres qui regardoient le Cardinal de Noailles, quelques autres de goût & d'affection; c'est ce que j'ai vu de mes yeux & ouï de mes oreilles.

Le discernement de ce Prince n'étoit donc point asservi; mais, comme l'abeille, il ramassoit la plus parfaite substance des

plus belles & des meilleures fleurs. Il s'attachoit à connoître les hommes, à tirer d'eux les inſtructions & les lumières qu'il en pouvoit eſpérer. Il conféroit quelquefois, mais rarement avec quelques-uns, & à la paſſade, ſur des affaires particulières; plus rarement en ſecret ſur des éclairciſſemens qu'il jugeoit néceſſaires, mais en paſſant & ſans habitude.

Je n'ai point ſu, & cela ne m'auroit point échappé, qu'il travailloit habituellement avec perſonne autre qu'avec les Miniſtres, (le Duc de Chévreuſe l'étoit) & avec quelques Prélats.

Hors de ce nombre, j'étois le ſeul qui eût ſes accès libres & fréquens, ſoit de ſa part ou de la mienne. Là il découvroit ſon ame, & pour le préſent & pour l'avenir, avec confiance, & toutefois avec ſageſſe, avec retenue, avec diſcrétion. Il ſe laiſſoit aller ſur les plans qu'il croyoit néceſſaires; il ſe livroit ſur les choſes générales; il ſe retenoit ſur les particulières, & plus encore ſur les particuliers; mais, comme ſur cela même, il vouloit tirer de moi tout ce qui pouvoit lui ſervir, je donnois adroitement lieu à des échappées, & ſouvent avec ſuccès, par la confiance qu'il avoit priſe en moi

moi de plus en plus, & que je devois au Duc de Beauvilliers, & en ſous ordre, au Duc de Chévreuſe, à qui je ne rendois le même compte qu'à ſon beau-frère, mais à qui je ne laiſſois pas que de m'ouvrir fort ſouvent, comme lui à moi.

Un Volume ne décriroit point ſuffiſamment ces divers tête-à-tête entre ce Prince & moi. Quel amour du bien! quel dépouillement de ſoi-même! quelles recherches! quels fruits! quelle pureté d'objets! oſerai-je le dire, quels effets de la divinité dans cette ame candide, ſimple, forte, qui, autant qu'il eſt donné à l'homme ici-bas, en avoit conſervé l'image!

On y ſentoit briller les traits d'une éducation généralement laborieuſe & induſtrieuſe, également ſavante, ſage, chrétienne, & les réflexions d'un diſciple lumineux, qui étoit né pour le commandement. Là s'éclipſoient les ſcrupules qui le dominoient en public. Il vouloit ſavoir à qui il avoit, & à qui il auroit affaire; il mettoit en jeu le premier pour profiter d'un tête-à-tête ſans fard & ſans intérêt : mais que ſon entretien étoit vaſte! & que les charmes qui s'y trouvoient étoient agités par la variété, où le Prince s'eſpaçoit, & par art & par entraî-

nement de curiofité, & par la foif de favoir ! De l'un à l'autre, il promenoit fon homme fur tant de matières, fur tant de chofes, de gens & de faits, que qui n'auroit pas eu à la main de quoi le fatisfaire, en feroit forti bien mal content de lui, & ne l'auroit pas laiffé fatisfait.

La préparation étoit également imprévue & impoffible. C'étoit dans les impromptus que le prince cherchoit à puifer des vérités, qui ne pouvoient ainfi rien emprunter d'ailleurs, & à éprouver fur des connoiffances, ainfi variées, quel fond il pouvoit faire, en ce genre, fur le choix qu'il avoit fait.

De cette façon, fon homme qui avoit compté fur une matière à traiter avec lui, & en avoir pour un quart-d'heure, pour une demi-heure, y paffoit deux heures & plus, fuivant que le tems laiffoit plus ou moins de liberté au Prince. Il le ramenoit toujours à la matière qu'il avoit deftiné de traiter en principal; mais à travers les particulières qu'il préfentoit, & qu'il manioit en maître, & dont quelques-unes étoient affez fouvent fon objet principal; là, nul verbiage, nul compliment, nulle louange, nulle cheville, aucune préface, aucun con-

te, pas là plus légère plaisanterie. Tout objet, tout dessein, tout serré, tout subs-tantiel, au fait, au but, rien sans raison, rien sans cause, rien sans amusement & par plaisir. C'étoit là que la charité générale l'emportoit sur la particulière, & que ce qui étoit sur le compte de chacun, se dis-cutoit exactement. C'étoit là que les plans, les arrangemens, les changemens, les choix se formoient, se nourrissoient, se décou-vroient souvent tous arrangés, sans le sa-voir, avec le Duc de Beauvilliers; quel-quefois lui & le Duc de Chévreuse, qui néanmoins tous deux ensemble étoient très-rarement avec lui. Quelquefois encore il y avoit de la réserve pour tous les deux, ou pour l'un ou l'autre, quoique rarement pour Monsieur de Beauvilliers. Mais en tout & par-tout un inviolable secret dans toute sa profondeur.

Avec tant & de si grandes parties, ce Prince si admirable ne laissoit pas que de montrer un recoin d'homme, c'est-à-dire, quelques défauts; & c'est ce qu'avec tant de solide & de grand, on avoit peine à comprendre, parce qu'on ne vouloit pas se souvenir qu'il n'avoit été que vices & défauts, ni réfléchir sur les prodigieux chan-

gemens, & ce qu'il en avoit dû coûter, pour qui en avoit fait un Prince déjà ſi proche de toutes perfections, qu'on s'étonnoit, en le voyant de près, qu'il ne l'eût pas encore atteinte juſqu'à ſon comble.

J'ai touché ailleurs quelques-uns de ſes légers défauts, qui, malgré ſon âge, étoient encore des enfances, qui ſe corrigeoient aſſez tous les jours, pour faire ſainement augurer que bientôt elles diſparoîtroient toutes.

Un plus important que la réflexion & l'expérience auroient guéri, c'eſt qu'il étoit quelquefois des perſonnes, mais rarement, pour qui l'eſtime & l'amitié, de goût même aſſez familiers, ne marchoient pas de compagnie : ſes ſcrupules, ſes mal-aiſes, ſes minuties de dévotion, diminuoient tous les jours ; & tous les jours il réuſſiſſoit en quelque choſe. Sur-tout il étoit bien guéri de préférer pour le choix, la piété à tout autre talent, c'eſt-à-dire, de faire un Miniſtre, un Ambaſſadeur, un Général, plus par rapport à ſa piété, qu'à ſa capacité & à ſon expérience ; & il s'étoit encore perſuadé que de fort honnêtes gens, & propres à beaucoup de choſes, pouvoient l'être, ſans être livrés aux pratiques de la dé-

votion, & devoient être mis en œuvre, & qu'il y avoit du danger à faire des hypocrites.

Comme il avoit le ſentiment trop vif, il le paſſoit aux autres, & ne les en aimoit & eſtimoit pas moins. Jamais homme, ſi amoureux de l'ordre, ne s'y connut mieux, ni ſi déſireux de le rétablir en tout, d'ôter la confuſion, & de mettre les gens & les choſes à leur place.

Inſtruit au dernier point de tout ce qui doit régler cet ordre, par maximes, par juſtice & par raiſon, & attentif, avant qu'il fût le maître, de rendre à l'âge, au mérite & à la naiſſance, au rang, la diſtinction propre à chacune de ces choſes, & de la marquer en toutes occaſions.

Ses deſſeins alongeroient trop ces Mémoires; les expliquer feroit un ouvrage à part, mais un ouvrage à faire mourir de regrets, ſans entrer dans mille détails ſur le commun, ſur les perſonnes, je ne puis m'en refuſer toutefois ici quelque choſe.

L'anéantiſſement de la nobleſſe lui étoit odieux; & ſon égalité entr'elle inſupportable. Cette dernière nouveauté, qui ne ſe doit qu'aux dignités, & qui confondoit le Noble avec le Gentilhomme, & ceux-ci

avec les Seigneurs, lui paroiſſoit de la dernière injuſtice; & ce défaut de gradation fut une cauſe prochaine & deſtructive d'un Royaume tout militaire.

Il ſe ſouvenoit que la France n'avoit dû ſon ſalut, dans les plus grands périls, ſous Philippe de Valois, ſous Charles V, ſous Charles VII, ſous Louis XII, ſous François I, ſous ſes petits-fils, ſous Henri IV, qu'à cette Nobleſſe, qui ſe connoiſſoit & ſe tenoit dans les bornes de ſes différences réciproques; qui avoit la volonté & le moyen de marcher au ſecours de l'Etat, par bandes & par Provinces, ſans embarras, ni confuſion, parce qu'aucun n'étoit ſorti de ſon état, & ne faiſoit difficulté d'obéir à plus grand que lui; il voyoit ce ſecours éteint par les contraires, & qu'il n'y avoit aucun parvenu qui n'en ſoit venu à prétendre l'égalité à tout autre; par conſéquent plus rien d'organiſé, plus de commandement & d'obéiſſance.

Quant aux moyens, il étoit touché, juſqu'au plus profond de ſon cœur, de la ruine de la Nobleſſe, des voies priſes & toujours continuées pour s'y tenir; abâtardiſſement que la miſère & le mélange du ſang, par les continuelles méſalliances, né-

ceſſaires pour avoir du pain, établit dans les courages, & pour valeur, & pour vertu & pour ſentiment.

Il étoit indigné de voir cette Nobleſſe Françoiſe ſi célèbre, ſi illuſtre, devenue un peuple preſque de la même ſorte que le peuple même, & ſeulement diſtingué de lui, en ce que le peuple a la liberté de tout travail, de tout négoce, des armes, au lieu que la Nobleſſe eſt devenue un autre peuple, qui n'a d'autre choix, ou qu'une mortelle & ruineuſe oiſiveté, qui par ſon inutilité à tout, la rend à charge & mépriſée; ou d'aller à la guerre ſe faire tuer à travers les inſultes des Commis, des Secrétaires d'Etat & des Secrétaires des Intendans, ſans que le plus grand nombre de cette Nobleſſe par la naiſſance & par les dignités, qui, ſans ſortir de ſon ordre, les met au-deſſus d'elle, puiſſe éviter ce même ſort d'inutilité, ni les dégoûts des maîtres de la plume, lorſqu'ils ſervent dans les Armées; ſur-tout il ne pouvoit ſe conſoler ſur l'injure faite aux armes, par leſquelles cette Monarchie s'eſt fondée & maintenue; qu'un Officier vétéran, ſouvent couvert de bleſſures, même Lieutenant-Général des Armées, retiré chez lui avec eſtime & répu-

tation, avec penſions même, y ſoit réellement mis à la taille avec tous les autres payſans de la Paroiſſe, s'il n'eſt pas noble; &, comme je l'ai vu arriver à d'anciens Capitaines, Chevaliers de St. Louis & à penſions, ſans remède pour les en exempter, tandis que les exemptions ſont ſans nombre pour les vils employés de la petite robe & de la Finance, même après les avoir vendus, & quelquefois héréditaires.

Ce Prince ne pouvoit s'accoutumer qu'on ne pût parvenir à gouverner l'Etat en tout ou en partie, ſi on n'avoit été maître des Requêtes, & que ce fût entre les mains de la jeuneſſe de cette magiſtrature, que toutes les Provinces fuſſent miſes pour les gouverner en tout genre & ſeuls, chacun la ſienne à ſa pleine & entière diſcrétion, avec un pouvoir infiniment plus grand & une autorité plus libre & plus entière ſans nulle comparaiſon, que le Gouverneur de ces Provinces en avoit jamais eue; qu'on avoit pourtant voulu ſi bien abattre, qu'il ne leur en étoit reſté que le nom & les appointemens uniques; & ne trouvoit pas moins ſcandaleux que le commandement de quelque Province fût joint, & quelquefois, attaché à la place du chef du Parlement de

la même Province, en l'absence du Gouverneur & du Lieutenant-Général en titre; laquelle étoit nécessairement continuelle, avec le même pouvoir sur les troupes qu'eux.

Je ne répéterai point ce qu'il pensoit sur le pouvoir & sur l'élévation des Secrétaires d'Etat, des autres Ministres & de la forme de leur gouvernement. On sait ce qu'il sentoit & pensoit sur la Finance & sur les Financiers. Le nombre immense de gens employés à lever & percevoir les impositions ordinaires & extraordinaires, & la manière de les lever; la multitude énorme d'Offices & d'Officiers de Justice de toute espèce, celle des procès, des chicanes, des frais.

L'iniquité de la prolongation des affaires, les ruines & les cruautés qui s'y commettent, étoient des objets d'une impatience qui lui inspiroit presque celle d'être en pouvoir d'y remédier. La comparaison qu'il faisoit des pays d'Etat avec les autres, lui avoit donné la pensée de séparer le Royaume en parties, autant qu'il se pouvoit égaler pour la richesse, de faire administrer chacune par ses Etats, de les simplifier tous pour en bannir la cohue & le désordre; & d'un extrait aussi fort simplifié de tous ces

Etats des Provinces, en former quelquefois des Etats Généraux du Royaume.

Ce n'étoit pas qu'il leur crût aucune ſorte de pouvoir. Il étoit trop inſtruit pour ignorer que ce corps, tout auguſte que ſa repréſentation le rendroit, n'eſt qu'un corps de plaignans, de remontrans; & quand il plaît au Roi de le lui permettre, un corps de propoſans; mais ce Prince ſe feroit plu dans le ſein de la Nation raſſemblée; il croyoit trouver des avantages infinis, d'être informé des maux & des remèdes, par des Députés qui connoîtroient les premiers par expérience, & de conſulter les derniers avec ceux ſur qui ils devoient porter. Mais dans ces Etats, il n'en vouloit connoître que trois, & laiſſoit fermement dans le troiſième celui qui ſi nouvellement a paru vouloir s'en tirer.

A l'égard des rangs, des dignités, des charges; les rangs étrangers, ou prétendus tels, n'étoient pas dans ſon goût & dans ſes maximes. Voilà ce qui en étoit pour ſa règle des rangs.

Il n'étoit pas plus favorable aux dignités étrangères; ſon deſſein n'étoit pas auſſi de multiplier les premières dignités du Royaume.

Il vouloit néanmoins favoriser la première Noblesse par des distinctions. Il sentoit combien elles étoient impossibles par naissance entre les vrais Seigneurs, & il étoit choqué qu'il n'y eût ni distinction, ni récompense à leur donner que les premières, & le comble de toutes.

Il pensoit donc, à l'exemple, & non sur le modèle de l'Angleterre, à des dignités moindres en tout que celles de Duc, les unes héréditaires & de divers degrés avec leur rang & leur distinction propres, les autres à vie, en leur manière de Ducs non vérifiés ou à brevet.

Le militaire en auroit eu aussi dans le même plan, & par la même raison, au-dessous des Maréchaux de France.

L'Ordre de Saint-Louis auroit été moins commun, & celui de Saint-Michel, tiré de son obscurité & remis en honneur, pour rendre plus resserré celui du Saint-Esprit.

Pour les charges, il ne comprenoit pas comment le Roi avoit eu pour les Ministres la complaisance de laisser tomber les premières, après les grands de sa Cour, dans l'abjection où de l'une à l'autre toutes sont tombées.

Le Dauphin auroit pris plaisir d'y être servi & environné par de véritables Sei-

gneurs, & il auroit illustré d'autres charges moindres, & ajouté quelques-unes de nouvelles pour des personnes de qualité moins distinguées.

Ce tout ensemble, qui eût décoré sa Cour & l'Etat, lui auroit fourni beaucoup de récompenses; mais il n'aimoit pas les perpétuelles, ni que la même charge, le même gouvernement devînt comme patrimoine, par l'habitude de passer toujours de père au fils.

Son projet de libérer peu-à-peu toutes les charges de Cour & de guerre, pour en ôter à toujours la vénalité, n'étoit pas favorable aux brevets de retenue, ni aux survivances qui ne laissoient rien aux jeunes gens à prendre, ni à désirer.

Quant à la guerre, il ne pouvoit goûter l'ordre du tableau que Louvois a introduit de son autorité. Ce Prince regardoit cette innovation comme la destruction de l'émulation, par conséquent du désir de s'appliquer, d'apprendre; & de faire comme la cause de ces immenses promotions, qui font des Officiers-Généraux, sans nombre, qu'on ne peut pour la plupart employer, ni récompenser; & parmi lesquels on en trouve si peu qui aient de la capacité & du talent; ce qui remonte enfin jusqu'à ceux qu'il faut

bien faire Maréchaux de France; & entre ces derniers, jusqu'aux Généraux des Armées, dont l'Etat éprouve les funestes suites, sur-tout depuis le commencement de ce siècle, parce que ceux qui ont précédé cet établissement, n'étoient déjà plus, ou hors d'état de servir.

Cette grande & sainte maxime, que les Rois doivent aux peuples, étoit si avant imprimée dans son ame, qu'elle lui avoit rendu le luxe & la guerre odieux. C'est ce qui le faisoit quelquefois s'expliquer trop librement sur la dernière, emporté par une vérité trop dure pour les oreilles du monde; ce qui a quelquefois fait dire sinistrement, qu'il n'aimoit pas la guerre. Sa justice étoit munie de ce bandeau impénétrable, qui en fait toute la sûreté. Il se donnoit la peine d'étudier les affaires qui se présentoient à juger devant le Roi, aux Conseils des Finances, des Dépêches; & si elles étoient grandes, il y travailloit avec gens du métier, dont il puisoit les connoissances, sans se rendre esclave de leurs opinions.

Il communioit au moins tous les quinze jours, avec un recueillement & un abaissement qui frappoit; toujours en collier de l'Ordre, en rabat & en manteau court. Il

voyoit ſon Confeſſeur, Jéſuite, une ou deux fois la ſemaine, & quelquefois fort long-tems ; ce qu'il abrégea beaucoup dans la ſuite, quoiqu'il approchât plus ſouvent de la communion. Sa converſation étoit aimable, tant qu'il pouvoit, ſolide, & par goût, toujours meſurée à ceux à qui il parloit. Il ſe délaſſoit volontiers à la promenade, c'étoit là où elle paroiſſoit le plus; s'il y trouvoit quelqu'un avec qui il pût parler de ſciences, c'étoit ſon plaiſir; mais plaiſir modeſte ſeulement, pour s'amuſer & s'inſtruire; en diſſertant quelque peu, & en écoutant davantage; mais ce qu'il y cherchoit le plus, c'étoit l'utile, des gens à faire parler ſur la Guerre & les Places, ſur la Marine & le Commerce, ſur les Pays & les Cours Etrangeres, quelquefois ſur des faits particuliers & publics, ſur des points d'hiſtoire, ou de guerre, paſſée depuis long-tems. Ces promenades qui l'inſtruiſoient beaucoup, lui concilioient les eſprits, les cœurs, l'admiration, les plus grandes eſpérances. Il avoit mis, à la place des ſpectacles, qu'il s'étoit retranchés depuis fort long-tems, un petit jeu, où les plus médiocres bourſes pouvoient atteindre, pour pouvoir varier & partager l'honneur de jouer avec lui, & ſe

rendre cependant viſible à tout le monde. Il fut toujours ſenſible au plaiſir de la table & de la chaſſe; il ſe laiſſoit aller à la dernière avec moins de ſcrupule; mais il craignoit ſon foible pour l'autre, & y étoit d'excellente compagnie, quand il s'y laiſſoit aller.

Il connoiſſoit parfaitement le Roi; il le reſpectoit; & ſur la fin, il l'aimoit en fils, & lui faiſoit une cour attentive de ſujet; mais qui ſentoit ce qu'il étoit. Il cultivoit Madame de Maintenon avec les égards que leur ſituation demandoit. Tant que Monſeigneur vécut, il lui rendit tout ce qu'il lui devoit avec ſoin. On y ſentoit la contrainte, encore plus avec Mademoiſelle Choin, & le mal-aiſe avec tout cet intérieur de Meudon.

Il aimoit les Princes, ſes Frères, avec tendreſſe, & ſon épouſe avec la plus grande paſſion. La douleur de ſa perte pénétra ſes plus intimes moëlles. La piété y ſurnagea par les plus prodigieux efforts. Le ſacrifice fut entier; mais il fut ſanglant dans cette terrible affliction; rien de bas, rien de petit, rien d'indécent. On voyoit un homme hors de lui, qui s'extorquoit une ſurface unie, & qui y ſuccomboit. Ses jours en furent bientôt abrégés. Il fut le même dans ſa maladie. Il ne crut point en relever; mais grand

Dieu! quel ſpectacle vous donnâtes en lui! & que n'eſt-il permis encore d'en révéler des parties ſi ſecrettes & ſi ſublimes qu'il n'y a que vous qui puiſſiez les donner, & en connoître tout le prix! Quelle imitation de Jeſus-Chriſt ſur la Croix! On ne dit pas ſeulement à l'égard de la mort & des ſouffrances; ſon ame s'éleva bien au-deſſus : quel ſurcroît de détachement! quels vifs élans d'actions de graces d'être préſervé du Sceptre & du compte qu'il en faut rendre! quelle ſoumiſſion! & combien parfaite! quel ardent amour de Dieu! quel perçant regard ſur ſon néant & ſes péchés! quelle magnifique idée de l'infinie miſéricorde! quelle religieuſe & humble crainte! quelle tempérée confiance! quelle ſage paix! quelles lectures! quelles prières continuelles! quel ardent déſir des derniers Sacremens! quel profond recueillement! quelle invincible patience! quelle douceur! quelle conſtante bonté pour tout ce qui l'approchoit! quelle charité pure, qui le preſſoit d'aller à Dieu! La France enfin tomba ſous ce dernier châtiment. Dieu lui montra un Prince qu'elle ne méritoit pas; la terre n'en étoit pas digne; il étoit mûr déjà pour l'éternité.

Fin du Tome premier.

TABLE

TABLE

Des Matières contenües dans le Tome premier.

LIVRE PREMIER.

Premières années de Louis XIV. . . . . Page 1
Commencement du Règne de Louis XIV. 4
Maison de la Comtesse de Soissons. 6
Madame de la Valliere. . . . 7
Premier Age de ce Règne. . . 8
Brillantes époques de la gloire de Louis XIV. . . . . Id.
Rivalité des Ministres. Cause de la Guerre. 9
Guerre de Flandres; Conseil de Guerre; Singularités intéressantes & peu connues. 10
Suite des Guerres & des Succès des Armées de Louis XIV. . . 15
Second Age de ce Règne. . . . 16
Etrange cause de la Guerre de 1688. . . . . Id.
Anecdote de la fenêtre de Trianon. Id.

Faute insigne, qui sauve l'Armée ennemie. 19
Paix de Ryswick. 22
Troisième âge du Règne de Louis XIV. 23
Portrait & caractère de Louis XIV. Son peu d'instruction. Ses préjugés. 24
Suite du caractère de Louis XIV. 27
Audiences de Louis XIV. 30
Guerre de la Hollande. Inimitié personnelle du Prince d'Orange & de Louis XIV. 34
Guerre de la France, contre l'Empire, l'Angleterre, la Hollande, &c.... Quelle en fut la cause secrette. 36
Intrigues de Louvois contre le Duc de Savoie. 39
Caractère de Louvois, ses qualités, son ambition. 41
Projet cruel de Louvois. Colère furieuse du Roi contre ce Ministre. 42
Siège de Mons. Nouvelles causes de disgrace de Louvois. Anecdote. 45
Disgrace de Louvois. Anedotes. . 47
Mort Subite de Louvois. Etranges dispositions du Roi à son égard. Anecdotes. 49

Refus généreux de Chamlai du Miniſtère de la Guerre. Son Portrait. Son éloge. 52
Circonſtances affreuſes de la mort de Louvois. Anecdote de ſon Médecin. 55
Suite de l'Hiſtoire particulière de Louis XIV. Sa Magnificence au Camp de Compiègne. 58
Principaux Favoris & Miniſtres : leur impreſſion ſur le Roi. . . . 61
Guerre de la ſucceſſion d'Eſpagne. Intrigues ſecrettes. 65
Commencemens malheureux des Généraux François. Coup-d'œil rapide ſur leurs opérations. . . . 67
Malheurs des guerres & des affaires. 70
Petite cauſe qui arrête les grands ſuccès des Puiſſances ennemies de la France. 72
Suites heureuſes & inopinées de la délivrance de Denain, en 1712. Id.
Nouvelles obſervations ſur les avantages perſonnels du Roi & de tout ce qui l'environnoit. . . . 73
Prétextes qui engagèrent Louis XIV à s'éloigner de Paris. 79
Origine & raiſons du choix du Roi, pour ſa demeure à Verſailles. . 80
Art des diſtinctions ſingulières &

des préférences, par lequel le Roi savoit enchaîner les Seigneurs auprès de lui. 81
Curiosité politique & secrette de Louis XIV. 86
Secret & discrétion du Roi. Anecdote. Confidence singulière. . . 88
Talens du Roi pour donner, pour accueillir, pour parler, pour saluer; ses graces, sa majesté, sa douceur, sa politesse, son exactitude pour son service. 90
Traitement & crédit du domestique intérieur du Roi. 94
Air de Galanterie, de Grandeur, de Majesté, de Représentation, admirable & imposant dans toutes les actions & exercices du Roi. 96
Goût du Roi pour les exercices du corps. 97
Magnificence du Roi, sa passion pour les bâtimens, l'ambition qu'il eut de créer en ce genre dans les lieux les plus ingrats. Détails curieux sur Versailles, Trianon, Clugny, Marly. 98
Anecdotes intéressantes. 108
Histoire de la célèbre Maintenon Anecdotes singulières & peu connues, de sa fortune, sa jeunesse,

son mariage avec Scarron & son existence auprès de Louis XIV. 111
Zèle ardent du Roi, dans les disputes de Religion. 123
Systême contre les Protestans. Révocation de l'Edit de Nantes. Suites de cette révocation. . . . 124
Beaux établissemens des Filles de Saint-Joseph, par Madame de Montespan. 128
Etablissement de Saint-Cyr, par Madame de Maintenon. . . Id.
Monseigneur, gouverné par la Princesse de Conti, ennemie de Madame de Maintenon. 129
Bossuet & Fénélon. 130
Renvoi de Madame de Montespan de la Cour. Anecdote & Portrait de M. le Duc du Maine son fils. 132
Conduite adroite & épineuse de Madame de Maintenon. Quelles étoient les personnes de sa société; ses visites; ses audiences; ses occupations; sa conduite avec les filles du Roi. Partage de son temps; assiduités de Louis XIV. 134
Suite des détails singuliers concernant la vie particulière de Madame de Maintenon. 140
Travail du Roi avec ses Ministres, sa résistance momentanée à leurs

désirs, & à ceux de Madame de Maintenon. 147
Caractère personnel du Roi. Preuves. Anecdotes à ce sujet. . . . 149
Voyage de Marly. Anecdotes de Madame la Duchesse de Bourgogne. 154
Qualités que Madame de Maintenon exigeoit des gens qui la servoient. 157
Le Cardinal de Noailles, Archevêque de Paris. 158
Artifice de Mansard pour flatter. 160
Raillerie du Gazetier de Hollande. Colère du Roi. Anecdote du valet du Serdeau. 161
Honneurs accordés aux enfans de M. le Duc du Maine. . . . 165
Vieillesse de Louis XIV. Faits singuliers concernant son Testament. 167
Grandeur du Roi dans les derniers momens de sa vie. Circonstances de sa mort. 174
Supplément aux détails, aux faits & aux anecdotes de la vie de Louis XIV. 177
Cérémonial des repas à l'armée. 180
Lever du Roi. Emploi de sa matinée. 181
Conseils. 185
Dîner. Petit & grand couvert. . 187
Sortir de la table. 190
Amusemens ordinaire du Roi. Pro-

menades. Chasses. Jeux. Loteries de Bijoux. 191
Soirée chez Madame de Maintenon. Souper du Roi. 196
Coucher du Roi. 199
Jours d'indisposition. 200
Régularité du Roi. 201
Habillement & costume du Roi. . 204
Visites & cérémonial. 206
Les divers sentimens, occasionnés par la mort du Roi. 207
Vols extraordinaires faits chez le Roi. 209
La Mauresse de Moret. 213
Aventure du Maréchal Ferrant, de Salon en Provence. 215
Anecdote sur Samuel Bernard. . 222

LIVRE SECOND.

Histoire particulière & Anecdotes de la Famille de Louis XIV, & de plusieurs personnages de sa Cour, ou de son tems. . . . 225
Histoire particulière du grand Dauphin, fils de Louis XIV. . . . Id.
Mademoiselle Choin. 239
Histoire particulière de M. le Duc & de Madame la Duchesse de Bourgogne. 242
Monsieur le Duc de Bourgogne. . Id.

Madame la Ducheſſe de Bourgogne. 249
Mort de Madame la Ducheſſe de Bourgogne, Dauphine, & du Dauphin. 263

Fin de la Table du Tome premier.

Digitized by Google

Digitized by Google